BnF Gallica

Félicité / Katherine Mansfield ; traduit de l'anglais par J.-G. Delamain ; préface de Louis Gillet

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Mansfield, Katherine (1888-1923). Auteur du texte. Félicité / Katherine Mansfield ; traduit de l'anglais par J.-G. Delamain ; préface de Louis Gillet. 1932.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

KATHERINE MANSFIELD

FELICITE

Préface de LOUIS GILLET

LIBRAIRIE STOCK

FÉLICITÉ

Bibliographie

B. L.
06626 11-7-
A

A LA MÊME LIBRAIRIE

ŒUVRES DE

KATHERINE MANSFIELD

LA GARDEN-PARTY, préface d'Edmond Jaloux.

LETTRES, prélace de Gabriel Marcel.

LE JOURNAL, préface de John Middleton Murry.

En préparation :

NID DE COLOMBES.

KATHERINE MANSFIELD

FÉLICITÉ

Traduit de l'anglais par

J.-G. DELAMAIN

PRÉFACE DE

LOUIS GILLET

1932

Tous droits réservés

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN ET BOUTELLEAU
7, rue du Vieux-Colombier
PARIS

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE DANS LA COLLECTION *LE CABINET COSMOPOLITE*, FORMAT IN-18 GRAND JÉSUS, SUR ALFA SATINÉ D'OUTHENIN-CHALANDRE, A 2.700 EXEMPLAIRES NUMEROTÉS, PLUS 50 HORS COMMERCE, MARQUÉS H. C.

PRÉFACE

Elle venait de Nouvelle-Zélande, où les siens s'étaient établis avec les premiers chercheurs d'or, vers la moitié du siècle dernier. Ils vivaient à Karori, à quelques milles de Wellington, la capitale du pays. C'est là que Cathleen Beauchamp — tel est son véritable nom, où je me plais à reconnaître une lointaine ascendance française — passa, avec quatre frères et sœurs, les premières années de sa vie. Elle était déjà une fillette de treize ans, lorsque sa famille, en 1901, l'envoya achever son éducation à Londres, à peu près comme, au temps de Paul et Virginie, *les filles créoles venaient se former aux belles manières de Saint-Cyr. Miss Cathleen n'était donc qu'une Anglaise d'adoption, mais elle ne fut pas Anglaise à demi. Sur cette âme neuve et ardente les nouvelles modes littéraires prirent comme une grippe. La jeune fille s'éprit d'un beau feu pour l'école décadente. C'était le moment où l'Angleterre était en train de rejeter ce qu'il y avait de bourgeois et de convenu dans les goûts de l'ère « victorienne ». Whistler et Oscar Wilde étaient les lions du jour. On admirait le goût pervers, érotique et quintessencié d'Aubrey Beardsley ; c'était la réaction que nous avions eue un peu plus tôt contre le « Second Empire ». La gloire de Stevenson et de Lafcadio Hearn commençait, et le public se mettait à lire les premiers romans de Conrad. C'est à cette heure un peu inquiète, excentrique et charmante que la jeune fille découvrit le monde littéraire ; sa naissance spirituelle date de ces années : elle crut toujours qu'il n'y a pas pour l'art de plus haut objet que la beauté. Mais la musique la touchait plus encore que la poésie : elle acquit, m'écrit*

son mari, M. John Middleton Murry, à qui je dois tous les renseignements qu'on vient de lire, un talent remarquable sur le violoncelle.

Il fallut pourtant revenir : sa famille la rappela quand elle eut dix-huit ans. Ce retour au bout du monde, dans une colonie où personne n'avait deux idées en dehors des affaires et du pot-au-feu, loin de toutes ses amitiés, à dix mille lieues de toute conversation intelligente, lui faisait l'effet d'un enterrement en province. Londres brillait à ses yeux comme le foyer du monde. Londres à ce moment lui paraissait sa vraie patrie, et le pays natal un exil, une prison. Elle ne s'en fût pas consolée, si elle n'eût trouvé à Wellington une maison amie, où elle trompait ses chagrins en faisant de la musique. Mais le départ de cette famille la laissait à sa solitude. Elle essaya de s'en divertir par des exercices violents ; elle entreprend des chevauchées dans l'intérieur de l'île, hors des routes, dans le pays inculte, la brousse de Wanganui, vers le cratère du lac Taupo, les montagnes volcaniques du Ruapehu et du Ngauruhoe ; elle vécut, en habits de garçon, la vie de camp sur les plateaux déserts où la poussière de la pierre ponce se colle au visage comme une crêpe, où le sol fume de geysers, de solfatares et de sources bouillantes, et où passe le soir, au coucher du soleil, le farouche esprit des dieux maoris, la terreur du Haou-Haou.

Enfin, elle n'y tint plus et fit tant que ses parents lui rendirent la liberté, avec une maigre pension. C'était à peine de quoi vivre. Il fallut donner des leçons, s'engager dans des troupes d'opéra ambulantes, chanter, faire du théâtre et divers autres métiers dont nous retrouverons plus tard la trace dans ses nouvelles. Il est curieux que l'idée ne lui vint pas d'écrire. Mais quelle expérience pour une jeune fille ! A l'âge où la plupart des autres ne sont pas sorties de la famille, que n'a-t-elle pas vu du monde ? Quelle matière de romans que cette vie d'aventures ! Il ne lui manquait plus que l'occasion : l'occasion ne tarda pas.

La jeune fille tomba malade ; elle alla se guérir dans une petite ville d'Allemagne. Une maladie à cet âge est souvent un bienfait : c'est une retraite, une cure morale ;

tout se montre sous un nouveau jour. Pour la convalescente, cet accident la convainquit que la vie nomade ne lui valait rien. Pour la première fois, elle songe à écrire. Tout enfant, à l'école primaire de Karori, où elle apprenait à épeler avec la petite de la blanchisseuse, elle montrait un talent précoce ; à neuf ans, elle avait eu son premier conte imprimé dans un journal. A présent, dans le désœuvrement de la ville étrangère, au milieu du monde saugrenu des tables d'hôte allemandes, son instinct d'observation se réveille : un petit dieu comique et tendre, espiègle, gamin, désabusé, qui lui faisait apparaître toutes choses sous un jour ironique, bouffon et irréel. Elle écrit quelque part en parlant de son pays : « Il n'y a pas de crépuscule en Nouvelle-Zélande, mais seulement un court moment, une demi-heure étrange où les choses prennent un air baroque et un peu effrayant : on dirait que le génie sauvage du pays parcourt sournoisement son domaine en se moquant de tout ». *Ce capricieux esprit, railleur sans être cruel, qui mêle le vrai et le fantasque, auquel n'échappe aucun travers, devait trouver pâture à son goût dans la petite bourgeoise bavaroise. La jeune fille se mit à écrire ce qu'elle avait vu. C'est une suite d'esquisses, de croquis, de pochades, comme des feuilles d'album ; presque point d'intrigue ou de sujet : des impressions, plutôt, une série de scènes et d'estampes familières, d'où résulte une singulière sensation de vie. Cela avait fort peu de rapport avec ce qu'on appelait jusqu'alors une nouvelle ; mais, dans ce cadre de quelques pages, l'auteur excellait à faire tenir un tableau de genre, des caractères, des dialogues, une fine comédie de mœurs. C'était charmant. Ces récits, publiés d'abord dans* l'Age nouveau, *formèrent en 1911 le recueil intitulé :* Une Pension allemande.

Il y avait dans ce recueil d'une fille de vingt-trois ans un talent extraordinaire. Si Katherine Mansfield avait été longtemps arrêtée par le doute, un pareil succès était fait pour lui donner confiance : elle n'avait qu'à se laisser aller. Cependant, il se passa dix ans avant que ce premier ouvrage fût suivi d'un second. Ce n'est pas que la matière manquât : pour qui a le don de conter, tout est conte.

Mais la manière réaliste, quasi photographique, qui faisait ressembler ses nouvelles allemandes à une suite d'instantanés, avait cessé de la satisfaire ; il y avait en elle quelque chose d'ailé et d'intime à la fois, un instinct poétique qui ne pouvait se contenter de ce genre terre à terre. Nul détail ne lui semblait trop bas ; mais le commun *lui répugnait. Elle ne pouvait souffrir ce qui était trivial, les choses où ne saurait s'attacher la rêverie. En somme, elle n'avait jamais bien distingué « le réel de ce qui ne l'est pas ». Toute petite, elle avait ce privilège de vivre dans une féerie, au milieu d'une étrange petite fantasmagorie dont elle était à la fois l'ouvrière et la dupe, dans un petit univers à elle, où les objets familiers, les gens, les fleurs, les bêtes, prenaient un rôle inattendu.* « Les choses lui jouaient le tour de devenir vivantes... »

Ce don de sympathie, ce don de s'intéresser à autrui, d'entrer dans la peau du prochain, de s'identifier avec lui, de partager la vie de tout ce qui respire, c'est le don du poète, et c'est cette faculté qui cherchait maintenant en elle à s'exprimer. Il est fort difficile de suivre le travail intérieur qui se fit alors dans la jeune fille ; nous ne possédons encore que des extraits de son Journal. *Elle rencontre vers ce moment un étudiant d'Oxford, John Middleton Murry, qui publiait une petite revue baptisée* Rythme ; *elle devint sa femme en 1915. Mais les contes qu'elle y donna ne sont pas encore recueillis.*

C'est alors que survint l'événement décisif. La guerre avait éclaté. On se souvient du rôle magnifique qu'y jouèrent ces corps d'Anzacs, qui couvrirent de gloire les jeunes étendards d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Au mois d'octobre 1915, le frère cadet de la jeune femme, Leslie Heron Beauchamp, débarqua brusquement à Londres comme sous-lieutenant d'un de ces corps. Ce fut un transport de joie pour Katherine Mansfield, comme si, soudain, avec son frère, lui revenait toute sa jeunesse. Ils passèrent une semaine à s'enivrer de leurs souvenirs. Huit jours plus tard, l'enfant était tué sur le front, à l'âge de vingt et un ans.

Cette mort fut un désastre pour Katherine Mansfield. Elle s'enfuit, déserta le foyer qui lui rappelait la victime

trop chère où le souvenir du passé si proche semblait insulter à son malheur, et courut enfouir sa détresse dans la petite ville provençale de Bandol. Là elle se guérit lentement de sa plaie, assoupit du moins la morsure. Sur cette côte rose et bleue, parmi le frémissement d'argent des oliviers, elle semblait s'éveiller d'un songe, ou plutôt se retrouver ailleurs, sur un autre plan de la vie ; elle croyait errer dans les Champs-Elysées, accompagnée d'une jeune ombre.

Elle n'était plus déjà qu'à demi sur la terre : la moitié de son être flottait dans l'invisible. Elle ne se sentait plus qu'une revenante, la partie de l'âme fraternelle à qui était permise la lumière du jour. Il lui arrive d'écrire : « Quand nous étions vivants... » Elle le portait en lui, dans cet état divin de la maternité où le sein de la femme enveloppe, nourrit une vie double, indécise. Elle se regardait comme la tige qui supportait encore le fantôme de cette fleur, rattachait le parfum évanoui à la terre. Elle le berçait en elle-même et lui faisait des contes comme la future mère en fait à l'enfant qu'elle attend. « Quand je n'écris pas, je l'entends qui m'appelle et qui souffre. Quand j'écris, ou que je suis en train, alors seulement il se calme. »

Chose curieuse ! Ses premières nouvelles sont tout européennes ; sujets de mœurs allemandes ou anglaises, scènes de la vie de théâtre ou de la vie littéraire, images de la vie des humbles ou de la vie mondaine, rïen de tout cela ne laisse soupçonner, dans sa forme accomplie, que l'auteur ne fût pas une parfaite Anglaise. Rien de plus naturel : la jeune fille décrit ce qui était nouveau pour elle. Longtemps elle s'était figuré que son pays l'ennuyait. Deux ou trois fois seulement, aux environs de 1913, elle avait emprunté à ses souvenirs de la brousse quelques contes farouches, à la manière de Bret Harte. Ce genre de pittoresque sauvage lui semblait à ce moment tout ce qui était à tirer de la Nouvelle-Zélande ; et là encore, elle imitait.

Peu à peu cependant, dans sa solitude de Bandol, l'image de son pays natal se levait différente au fond de sa mémoire. C'était une contrée lointaine, là-bas, au bout des mers sans retour, apparaissant dans la lumière

d'une vie antérieure, avec le charme triste des paradis perdus. C'est là qu'avait coulé la part heureuse de son existence, avant les horreurs et les deuils et les affreux cauchemars de notre décrépitude ; c'est là qu'elle avait joué, enfant, avec son frère. Son âme y trouvait un refuge et y recommençait la vie. Brisée, sans avenir, il ne lui restait, pour remplir le vide de ses jours, que le rêve et le sourire des premiers. Qui de nous n'a au fond du cœur cette île enchantée, ce jardin de l'enfance, de l'âge où tout n'est que tendresse, émerveillement, amour ? Qui de nous n'a gardé le regret de cette aurore ? Ainsi la jeune femme charmait sa peine avec le songe du passé. « Je veux note-t-elle dans ses cahiers, je veux écrire mes souvenirs de mon pays. Je les écrirai tous, jusqu'à ce que j'aie épuisé mon trésor. C'est d'abord une dette sacrée envers le pays de ma naissance ; et puis, n'est-ce pas toi, mon frère, que je retrouve dans ces lieux où ma pensée voyage avec toi côte à côte ?... Ah ! je veux que pour un instant ma patrie inconnue saute aux yeux du vieux monde. *Il faut que cela soit mystérieux, flottant. Il faut qu'en le lisant on retienne son haleine... Je dirai tout, le moindre détail, mais il faudra tout dire avec un air de mystère, un rayonnement d'au-delà, parce que tu as disparu, ma joie, mon petit soleil ! Tu as roulé, ô mon ami, derrière le bord brillant du monde. A moi de chanter dans la nuit... »*

C'était dans l'hiver de 1916. Ce qu'elle écrivit alors, les cinquante pages de la nouvelle intitulée Prélude (1), *et le morceau suivant,* Sur la baie, *qui me semble plus achevé encore, sont de véritables merveilles. Lorsque* Prélude *parut en 1918, il n'y eut qu'une voix pour saluer le chef-d'œuvre. C'était, tout le monde le sentit, quelque chose d'inouï dans la littérature anglaise : on ne sait quoi de brillant, de tendre, de vaporeux, qui avait tous les chatoiements de la nacre et toute la fraîcheur d'une matinée d'été, et l'éclat vaguement mélancolique de cette fleur de l'aloès, qui ne fleurit que tous les cent ans. Rien de plus ordinaire et de plus familier : le récit d'un démé-*

(1) C'est le morceau traduit en tête du présent volume.

nagement, le voyage nocturne sous les étoiles, la nouvelle maison, très loin, à la campagne, le jardin inconnu, et les voisins et les voisines, les aventures et les émois d'une petite fille et sa découverte du monde, et le vieux Pat et le chien Snooker et les petits cousins Rags et Pip, et le canard qui, la tête tranchée, continue à marcher « comme une petite locomotive », toutes ces images domestiques prenaient un air de conte de fées ; tout semblait à la fois simple et surnaturel, comme il arrive dans les rêves. Par un dédoublement de sa personne qui ajoute encore au caprice, au flottant de la perspective, la jeune femme s'était peinte deux fois à deux âges différents : c'était elle, Kezia, la petite curieuse de six ans qui allait chancelante, radieuse, éblouie, comme une abeille, de fleur en fleur ; c'est elle encore, cette charmante Beryl, à l'âge du deuxième séjour du poète dans son pays, à l'âge où rêvent les jeunes filles et où la nature leur dit qu'elles sont belles ; et peut-être encore Linda, la sœur mariée de Beryl, l'indolente, languissante Linda, gracieuse, avec sa beauté lasse de jeune arbre qui a donné son fruit ; et enfin la grand'mère active, sereine et gaie, avec « ses belles mains grasses où les bagues ont l'air fondues dans de la crème » : si bien que ce quatuor délicieux de femmes ressemble à un tableau des quatre âges de la vie.

C'est là en vérité tout le sujet, et celui de Sur la baie *ne se laisse pas résumer davantage. Ce sont les mêmes personnages, et l'histoire n'est autre chose que le récit d'une journée : d'abord une aube confuse, où apparaît le vieux berger qui pousse dans l'ombre ses ouailles, comme le jour va bientôt chasser du ciel le troupeau des étoiles ; puis le bain des hommes dans le golfe jeune et resplendissant ; puis le premier repas, les jeux de la matinée, le bain des enfants et des femmes dans la mer attiédie, la sieste, les jeux de l'après-midi, la succession des heures jusqu'au soir et jusqu'à la nuit qui endort et efface le songe brillant du jour, ensevelit dans le même silence les pensées diaprées des êtres éphémères, rien de plus : et cela prenait une plénitude, un rythme, une noblesse de pastorale ; cela faisait songer à l'enfance du monde, à ces îles fortunées où fleurissait la grâce, sous*

une lumière naïve, dans une nature vierge, où l'humanité place les fontaines de miel et l'idylle de l'Eldorado.

Depuis ce moment, ce fut une sorte de renaissance : la jeune femme revenait du royaume des ombres avec ses impressions d'enfance. Elle devait écrire bien d'autres souvenirs dans le reste de sa courte vie : la Maison de poupée, *et l'histoire des robes neuves, et celle du discours déchiré* (La Petite Fille) *; et toujours il venait d'autres images, de nouvelles Katherine Mansfield à tous les âges, des souvenirs du collège, des classes de musique, des leçons de français, — une foule d'histoires, de visages qui se pressaient à la porte et s'impatientaient, voulaient tous passer à la fois. Plusieurs de ces récits* (Premier Bal, La Garden-Party) *sont des chefs-d'œuvre aussi accomplis dans leur genre que les deux grandes nouvelles. L'auteur avait trouvé sa manière légère et ravissante, son art d'écrire parfaitement sans « avoir l'air », sa poésie faite d'abandon, d'ellipses, de détails justes et de silences. Les choses les plus simples, une silhouette, un couple aperçu dans la rue, elle les reproduit en rêvant ; un fragment d'existence lui suffit pour évoquer en quelques pages toute une vie, un roman, une aventure de douleur et de mélancolie. Elle écrit ce conte admirable des* Filles du Colonel, *ou cette tragique* Vie de m'man Parker, *pleine de toute la secrète et spéciale horreur du Londres populaire, ou cette histoire de la jeune élégante qui se fait onduler, s'étonne de ne pas trouver la boutique à l'ordinaire, se dépite et ne comprend que quand le coiffeur lui dit, en l'aidant à remettre sa fourrure : « Ecoutez, je vous le dis à vous qui êtes une cliente : c'est que notre petite est morte ce matin... »*

Et partout une fraîcheur, une beauté d'images qui, en une ligne, peignent un caractère, un site, un paysage. C'est le rire de la nurse « *qui tinte comme une cuiller dans un verre à médecine* » *; — c'est, la nuit, un enfant qui écoute l'aïeule faire sa prière : « un susurrement léger, comme le bruit de quelqu'un qui cherche doucement, doucement dans du papier de soie » ; — ce sont les maisons du petit port « pressées comme des coquilles sur le couvercle d'une boîte de coquillages », — ou le silence,*

la nuit, « où passent de rapides frissons, des frissons d'ailes, — les ailes d'un oiseau blessé qui palpite, s'arrête et recommence à frémir ».

A la fin de 1917, quelques mois avant de publier Prélude, *elle avait eu à Londres une grave pleurésie. Elle passa l'hiver dans le Midi et rentra à Paris le 23 mars 1918: c'était le premier jour de la « grosse Bertha ». Il n'y avait plus de transports civils pour l'Angleterre. La malchance s'en mêlait. La tuberculose se déclara. Ses dernières années se passèrent à chercher en vain la santé en Suisse ou sur la côte de la Méditerranée.*

Elle était désormais célèbre. Mourante, de Sierre à Menton, elle traînait d'asile en asile sa fièvre assaillie de songes et achevait, entre l'illusion et le découragement, le rêve de la vie. Elle écrivait toujours, avec de grands dégoûts, ces petits contes qui la pressaient comme d'exquises mélodies. Elle était comme le petit oiseau de la légende russe, qui se dépêchait de chanter de petites chansons, parce qu'il en savait beaucoup et qu'il voulait les chanter toutes.

Enfin, dans son dernier été, elle se retira dans une vieille maison à Fontainebleau. Elle n'écrivait plus, mais rêvait toujours d'écrire. Guérie de la « manie de vivre », *elle ne tenait plus au monde que pour donner le souffle aux enfants de son cœur. Son agonie se mêlait au déclin de l'année, aux rousseurs de l'automne sur le penchant des collines et des bois. Une hémorragie l'emporta avec la dernière feuille, le 9 janvier 1923.*

Elle repose au petit cimetière d'Avon, au bord de la vieille forêt qui conseille à nos inquiétudes la paix, l'acquiescement, l'abandon. Elle repose, relique charmante de l'Angleterre, confiée à la terre française, qui garde aussi dans son sein la cendre fraternelle. Que sur l'arbre voisin l'oiseau fasse sa musique et lui chante pour l'endormir ses petits airs inachevés !

LOUIS GILLET.

PRÉLUDE

PRÉLUDE

I

Il n'y avait pas un pouce de place pour Lottie et Kézia dans la voiture. Quand Pat les posa au sommet du tas de bagages, elles oscillèrent. La grand'mère en avait plein les genoux et Linda Burnell n'aurait jamais pu tenir sur les siens un de ces morceaux d'enfants, même pour un bout de chemin. Isabel, très supérieure, perchait à côté du nouveau domestique sur le siège du cocher. Fourre-tout, valises et caisses s'empilaient au fond. « Ce sont des choses absolument nécessaires que je ne veux pas perdre de vue un seul instant », dit Linda Burnell, la voix tremblante d'excitation et de fatigue.

Lottie et Kézia se tenaient sur le gazon, juste à l'intérieur de la grille, prêtes pour l'événement, dans leurs paletots aux boutons de métal frappés d'une ancre, sous leurs petits bérets enrubannés d'un nom de cuirassé. La main dans la main, les yeux ronds et graves, elles regardaient fixement d'abord « ces choses absolument nécessaires », puis leur mère.

— Nous n'avons qu'à les laisser, tout simplement ; nous n'avons qu'à les abandonner, dit Linda Burnell. — Un étrange petit rire s'échappa de ses lèvres ; elle s'appuya en arrière contre les coussins de cuir capi-

tonnés et ferma les yeux. Le rire faisait trembler sa bouche. Heureusement, Mrs Samucl Josephs, qui avait suivi la scène derrière le store de son salon, arrivait en se dandinant le long du sentier du jardin.

— Bourquoi ne bas me laisser les enfants, Mrs Burnell ? Ils bourraient aller sur la voiture du gamionneur quand elle bassera ce soir ! Ces choses qui sont dans le chemin doivent bien bartir, n'est-ce bas ?

— Oui, tout ce qui est dehors est censé s'en aller, dit Linda Burnell en agitant une main blanche vers les tables et les chaises posées la tête en bas sur le gazon devant la maison. Comme elles avaient un air absurde ! Ou bien elles auraient dû être dans l'autre sens, ou bien il aurait fallu que Lottie et Kézia se tinssent elles aussi la tête en bas. — Linda avait envie de dire : « Mettez-vous la tête en bas, les enfants, et attendez le camion ! » Cela lui semblait si délicieusement drôle qu'elle ne pouvait pas écouter Mrs Samuel Josephs.

Le corps crissant et gras s'appuya sur la barrière et le gros visage en gelée sourit. « Ne vous dourmendez bas, Mrs Burnell. Lottie et Kézia bourront brendre le dé avec les enfants dans la nursery, et je les medrai sur le gamion abrès. »

La grand'mère réfléchit. « Oui, c'est vraiment le meilleur moyen, nous vous sommes bien reconnaissantes, Mrs Samuel Josephs ; enfants, dites merci à Mrs Samuel Josephs. »

Deux pépiements assourdis : « Merci, Mrs Samuel Josephs. »

— Soyez de bonnes petites filles et... venez plus près, — elles avancèrent, — n'oubliez pas de demander à Mrs Samuel Josephs quand vous aurez besoin de...

— Non, grand'mère !

— Ne vous dourmendez bas, Mrs Burnell.

Au dernier moment Kézia lâcha la main de Lottie et s'élança vers la voiture.

— Je veux embrasser ma grand'mère et lui dire adieu, encore.

Mais elle arriva trop tard. La voiture roulait le

long de la route qui montait. Isabel, gonflée d'orgueil, levait le nez sur le monde entier ; Linda Burnell était prostrée, la grand'mère fourrageait parmi le curieux bric-à-brac qu'elle avait réuni au dernier moment dans son réticule en soie noire, pour y trouver quelque chose à donner à sa fille. La voiture disparut en haut de la côte et par delà, en miroitant dans le soleil et la fine poussière dorée. Kézia se mordit la lèvre, mais Lottie, après avoir soigneusement cherché son mouchoir, poussa des lamentations.

— Maman, grand'mère !...

Mrs Samuel Josephs, comme un énorme et chaud couvre-théière en soie noire, l'enveloppa.

— Ça va bien, ma chérie, sois une enfant braf, viens jouer dans la nursery.

Elle mit son bras autour de Lottie en larmes, et l'emmena. Kézia suivit, faisant la grimace à la jupe de Mrs Samuel Josephs, qui était dégrafée comme d'habitude et laissait passer deux longs lacets de corset roses...

Les larmes de Lottie séchèrent pendant qu'elle montait l'escalier ; son aspect, à la porte de la nursery, les yeux gonflés, le nez bouffi, donna bien du plaisir aux petits Samuel Josephs assis sur deux bancs devant une longue table recouverte de toile cirée, garnie de grandes assiettées de tartines de graisse et de deux pichets bruns qui fumaient faiblement.

— Oh ! là là ! T'as pleuré !

— Hou ! tes yeux sont rentrés dans ta tête !

— Tu es toute rouge et par plaques !

Lottie sentit son succès, se gonfla et sourit timidement.

— Va d'asseoir brès de Jaîdée, boulette, dit Mrs Samuel Josephs, et Kézia, assieds-toi au bout, brès de Moïse.

Moïse ricana et la pinça lorsqu'elle s'assit, mais elle n'eut l'air de rien. Ce qu'elle détestait les garçons !

— Qu'est-ce que tu préfères ? demanda Stanley, penché sur la table, très poli, avec un sourire. Par

quoi veux-tu commencer, des fraises avec de la crème ou du pain graissé ?

— Des fraises et de la crème, s'il vous plaît, dit-elle.

— Ah ! Ah ! — Comme ils ont ri, tous, tapant sur la table avec leurs cuillers à thé, ah ! le bon piège, ce qu'il l'a attrapée ! Bon vieux Stan, va !

— M'man, elle a cru que c'était pour de vrai !

Même Mrs Samuel Josephs ne put s'empêcher de sourire en versant l'eau et le lait : « Il ne faut bas les daquiner leur dernier jour », dit-elle, la respiration bruyante.

Kézia mordit une grosse bouchée de sa tartine et la posa debout sur son assiette. Avec la trace du coup de dent cela faisait un amour de petite grille.

Peuh ! tout ça lui était bien égal. Une larme coulait le long de sa joue, mais elle ne pleurait pas, elle n'aurait pas pu pleurer devant ces affreux Samuel Josephs ; assise, la tête baissée, comme la larme tombait doucement, elle la happa, d'un adroit petit coup de langue, et la but avant que personne l'ait vue.

II

Après le thé, Kézia revint errer dans la maison. Lentement, elle monta l'escalier de service, traversa l'office et rentra dans la cuisine. Rien n'y restait qu'un morceau de savon jaune couvert de sable, sur un coin de la fenêtre, et un lambeau de flanelle taché par une boule de bleu, dans l'autre. La cheminée était remplie de débris. Kézia fureta mais n'y trouva qu'une barrette à cheveux avec un cœur peint dessus et qui avait appartenu à la bonne ; elle la laissa aussi et se faufila le long de l'étroit corridor jusqu'au salon. Le store était baissé sans être à fond. De longues rayures de soleil, brillantes, filtraient au travers. L'ombre mouvante d'un arbuste, dehors, dansait sur les lignes dorées, et, tantôt immobile, tantôt voltigeante, effleurait les pieds de Kézia. Zoum ! zoum ! une mouche bleue

heurtait le plafond, des brins de duvet rouge restaient collés aux clous du tapis.

La fenêtre de la salle à manger avait un carreau de verre de couleur à chaque angle. L'un était bleu, l'autre jaune. Kézia se pencha pour voir encore une fois l'allée jaune avec des lis bleus qui poussaient à la grille, et puis l'allée jaune avec des lis et une barrière jaunes. Tandis qu'elle regardait, une petite Lottie chinoise s'avança sur le gazon et se mit à essuyer les tables et les chaises du coin de son tablier. Etait-ce vraiment Lottie ? Kézia n'en fut tout à fait sûre qu'après l'avoir regardée par la fenêtre ordinaire.

Là-haut, dans la chambre de son père et de sa mère elle trouva une boîte de pilules, noire et brillante au dehors, rouge à l'intérieur, et qui contenait une petite touffe d'ouate.

« Je pourrais garder un œuf d'oiseau là-dedans », décida-t-elle.

Dans la chambre de la bonne un bouton à pression restait pris entre les fentes du plancher, et dans une autre fissure, quelques perles et une longue aiguille. Elle savait qu'il n'y avait rien dans la chambre de sa grand'mère : elle l'avait vue faire ses malles ; elle alla à la fenêtre et s'appuya, posant ses mains contre la vitre.

Kézia aimait rester ainsi devant la fenêtre. Elle aimait la sensation du verre froid et brillant contre ses paumes chaudes, et elle aimait aussi guetter les drôles de bouts de doigts blancs qui lui venaient lorsqu'elle les pressait contre le carreau. Pendant qu'elle se tenait là, le jour s'éteignit et la nuit vint. Et avec la nuit, le vent se glissa, furetant et hurlant. Les fenêtres de la maison vide tremblèrent, un craquement sortait des murs et des planchers, un morceau de fer détaché battait lugubrement sur le toit. Kézia se tint, tout à coup, très, très tranquille, les yeux grands ouverts, et les genoux serrés l'un contre l'autre. Elle avait peur. Elle voulait appeler Lottie et continuer de l'appeler, tout le temps qu'elle descendrait l'escalier et sortirait de la maison. Mais *la Chose* était juste derrière elle, attendant à la porte, au haut

de l'escalier, au bas de l'escalier, se cachant dans le corridor, prête à s'élancer à la porte de service. Seulement, à la porte de service, il y avait aussi Lottie.

— Kézia !— Elle appelait joyeusement.— Le camionneur est là ! Tout est sur le camion, et trois chevaux, Kézia ! Mrs Samuel Josephs nous a donné un grand châle, pour nous envelopper, et elle a dit de boutonner ton manteau, elle ne sortira pas à cause de son asthme.

Lottie se sentait très importante.

— Allons, les enfants ! crie le camionneur.— Il enfonce ses gros pouces sous leurs bras et les voilà hissées en l'air. Lottie arrange le châle « tout à fait admirablement » et le camionneur emmaillote leurs pieds dans un morceau de vieille couverture.

— Relevez-les doucement.

Elles auraient pu être une paire de jeunes poneys. Le camionneur passe la main sur les cordes qui retiennent son chargement, décroche la chaîne de la roue et, en sifflant, s'élance à côté des enfants.

— Tiens-toi serrée contre moi, dit Lottie, parce que sans cela tu tires le châle de ton côté, Kézia !

Mais Kézia se rapprochait du camionneur. Il la dominait, grand comme un géant, et il avait l'odeur des noix et des caisses de bois neuves.

III

C'était la première fois que Lottie et Kézia sortaient aussi tard. Tout semblait différent : les maisons de bois peintes étaient bien plus petites que le jour, les jardins beaucoup plus grands et sauvages. Des étoiles brillantes pointillaient le ciel, et la lune pendait au-dessus du port, éclaboussant d'or les vagues. Les enfants pouvaient voir luire le phare de l'île de Quarantaine et les lumières vertes sur les vieux pontons à charbon.

— Voilà le bateau de Picton qui rentre, dit le camion-

neur, montrant du doigt un petit vapeur tout garni de perles brillantes.

Mais lorsqu'ils atteignirent le haut de la colline et commencèrent à descendre de l'autre côté, le port disparut et les petites, bien qu'elles fussent encore en ville, ne savaient plus où elles étaient. D'autres charrettes les croisaient en grinçant. Tout le monde connaissait le camionneur.

— Bonsoir, Fred.

— Bonsoir ! criait-il.

Kézia aimait beaucoup l'entendre. Elle attendait le son de sa voix et levait la tête chaque fois qu'une charrette apparaissait au loin.

Le camionneur était un vieil ami de sa grand'mère et elle était souvent allée chez lui pour acheter des raisins. Il vivait seul dans un petit cottage ; une serre, construite par lui, s'appuyait au mur. Toute cette serre était tapissée par une treille magnifique qui formait des arceaux. Il prenait le petit panier brun des mains de Kézia, le garnissait de trois larges feuilles, tâtonnait dans sa ceinture pour trouver son couteau de corne et atteignait en l'air une belle grappe bleue, la coupait et la déposait sur les feuilles, si tendrement que Kézia retenait sa respiration pour l'observer. C'était un homme très grand. Il portait des pantalons de velours brun, et avait une longue barbe brune. Il ne mettait jamais de col, même le dimanche, et sa nuque était brûlée, d'un rouge vif.

— Où sommes-nous maintenant ?

Toutes les cinq minutes, l'un des enfants lui posait la question.

— Mais nous voilà dans la rue du Faucon, ou dans la rue Charlotte.

— Oh oui, bien sûr ! — Lottie dressait l'oreille à ce dernier nom ; il lui avait toujours semblé que cette rue lui appartenait en propre. Très peu de personnes ont des rues qui s'appellent comme elles.

— Regarde, Kézia ! voilà la rue Charlotte, n'est-ce pas qu'elle a un air spécial ? — Tout ce qui leur était familier se trouvait maintenant loin derrière. Le gros

camion passait avec un bruit de ferraille en pays inconnu, le long de routes nouvelles bordées de chaque côté de hautes chaussées d'argile ; il montait des collines raides, descendait dans les vallées buissonneuses à travers de larges rivières peu profondes. De plus en plus loin. La tête de Lottie branla, elle s'affaissa, glissa à demi sur les genoux de Kézia et resta là. Mais Kézia ne pouvait ouvrir les yeux assez grands. Le vent soufflait, elle grelottait, mais ses joues et ses oreilles brûlaient.

— Les étoiles tourbillonnent-elles quelquefois ? demanda-t-elle.

— Pas qu'on le remarque, dit le camionneur.

— Nous avons un oncle et une tante près de notre nouvelle maison. Ils ont deux enfants, l'aîné s'appelle Pip, et le nom du plus jeune est Rags. Il a un bélier. Il faut qu'il le nourrisse avec une théière en émail et un bout de gant sur le bec. Il va nous le montrer. Quelle est la différence entre un bélier et un mouton ?

— Eh bien, un bélier a des cornes et vous court dessus.

Kézia réfléchit : « Je n'ai pas très envie de le voir, dit-elle. Je déteste les animaux qui se précipitent sur vous comme les chiens et les perroquets. Je rêve souvent que des animaux se précipitent sur moi, même des chameaux, et pendant qu'ils se précipitent, leurs têtes enflent, énormes. »

Le camionneur se tut. Kézia regarda en l'air, ses yeux grimaçaient, puis elle tendit son doigt et caressa la manche de l'homme. C'était poilu.

— Sommes-nous près ? demanda-t-elle.

— Pas loin maintenant, répondit le camionneur. Fatiguée ?

— Je ne suis pas du tout fatiguée, dit Kézia, mais mes yeux frisent tout le temps d'une drôle de façon. — Elle poussa un gros soupir et pour empêcher ses yeux de friser elle les ferma... Lorsqu'elle les ouvrit de nouveau, on passait bruyamment le long de l'allée qui coupait le jardin comme une lanière de fouet et contournait subitement un îlot de verdure : derrière cet îlot, mais invisible jusque là, se trouvait la maison. Elle était longue et basse avec une véranda à piliers et un balcon

tout autour. La douce masse blanche s'étendait sur le jardin vert comme un animal endormi. Tantôt une fenêtre, tantôt une autre s'illuminait. Quelqu'un marchait à travers les chambres vides, portant une lampe. A une croisée en bas, la lueur d'un feu papillotait. Une étrange et belle excitation semblait ruisseler de la maison en ondes frémissantes.

— Où sommes-nous ? demanda Lottie, se redressant. — Son béret de marin penchait d'un côté, et sur sa joue s'imprimait l'ancre du bouton sur lequel elle s'était appuyée en dormant. Tendrement, le camionneur la souleva, remit son béret droit et tira ses vêtements froissés. Clignant des yeux, elle restait sur la dernière marche de l'escalier de la véranda, regardant venir Kézia qui semblait voler à travers les airs jusqu'à ses pieds.

— Hou ! s'écriait Kézia, les bras étendus. — La grand'mère sortit de l'entrée obscure, tenant une petite lampe. Elle souriait.

— Vous avez trouvé votre chemin dans la nuit ? dit-elle.

— Tout à fait bien.

Lottie titubait sur la marche comme un oiseau tombé du nid. Si elle restait un instant immobile, elle s'endormait ; si elle s'appuyait contre quelque chose, ses yeux se fermaient. Elle ne pouvait pas faire un pas de plus.

— Kézia, dit la grand'mère, est-ce que je peux te confier la lampe ?

— Oui, ma grand'mère.

La vieille dame se pencha et remit entre ses mains la chose brillante et vivante, puis, prenant Lottie ivre : « C'est par ici ».

Elles allaient à travers une entrée carrée, encombrée de paquets et de centaines de perroquets (mais les perroquets n'étaient que sur la tapisserie) le long d'un étroit corridor où les perroquets persistaient à dépasser au vol Kézia et sa lampe.

— Soyez très sages, recommanda la grand'mère. Elle déposa Lottie et ouvrit la porte de la salle à manger.

— Pauvre petite maman a une telle migraine !

Linda Burnell dans sa chaise longue de rotin, ses pieds sur un coussin et un *plaid* sur les genoux, était étendue devant un feu crépitant. Burnell et Béryl, assis à la table du milieu, mangeaient un plat de côtelettes grillées et buvaient le thé d'une théière en porcelaine brune. Appuyée derrière le dossier de la chaise de sa mère, Isabel, un peigne entre les doigts, relevait, gentiment absorbée, les mèches du front maternel. En dehors de la flaque de lumière produite par la lampe et le feu, la pièce s'étendait nue et sombre, vers les fenêtres creuses.

— Est-ce que ce sont les enfants ? — Mais cela n'intéressait pas vraiment Linda. Elle n'ouvrit même pas les yeux pour les voir.

— Pose la lampe, Kézia, dit tante Béryl, ou bien nous aurons le feu à la maison avant que nous soyons sortis de nos déballages. Un peu plus de thé, Stanley ?

— Tu pourrais bien m'en donner les cinq huitièmes d'une tasse, répondit Burnell, se penchant en travers de la table. Une autre côtelette, Béryl ! Viande parfaite, n'est-ce pas, ni trop de maigre ni trop de gras ? — Il se tourna vers sa femme. — Tu es sûre que tu n'en veux décidément pas, Linda chérie ?

— Rien que d'y penser !... — Elle releva un sourcil, d'un geste à elle. La grand'mère apportait du pain et du lait aux enfants : ils s'assirent à table, rouges et endormis, derrière la vapeur qui ondulait.

— J'ai eu de la viande pour mon souper, dit Isabel en continuant à peigner doucement. J'ai eu toute une côtelette pour mon souper, l'os et tout, et la sauce de Worcester, n'est-ce pas, papa ?

— Oh ! ne te vante pas, Isabel, dit tante Béryl.

Isabel eut l'air stupéfait :

— Je ne me vantais pas, n'est-ce pas, maman ? Je ne pensais pas du tout à me vanter, je pensais qu'elles aimeraient savoir, je voulais seulement leur dire.

— Très bien, ça suffit, dit Burnell. — Il repoussa son assiette, sortit un cure-dent de sa poche et le passa entre ses fortes dents blanches.

— Vous pourriez voir à ce que Fred ait un morceau de quelque chose, dans la cuisine, avant de partir. Voulez-vous, mère ?

— Oui, Stanley. — La vieille dame s'en allait déjà.

— Oh ! attendez, une demi-seconde ; je pense que personne ne sait où on a mis mes pantoufles ? Je suppose que je ne pourrai pas les avoir avant un mois ou deux... quoi ?

Un « si ! » venait de Linda : « Sur le dessus du fourre-tout de toile marqué *Urgent !* »

— Bien ; vous pourriez me les avoir, voulez-vous, mère ?

— Oui, Stanley.

Burnell se leva, s'étira et s'approcha du feu. Il lui tourna le dos et releva les pans de sa veste.

— Nom de nom, c'est un joli fourbi, eh, Béryl ?

Béryl buvait son thé à petites gorgées, les coudes sur la table. Elle lui sourit par-dessus sa tasse. Elle portait un tablier qu'on ne lui connaissait pas ; les manches de sa blouse relevées jusqu'à l'épaule découvraient ses beaux bras semés de taches de rousseur, et elle avait laissé tomber ses cheveux sur son dos en une longue tresse.

— Combien de temps croyez-vous qu'il faudra avant d'y voir clair ? Quinze jours au moins, n'est-ce pas ? dit-il d'un air taquin.

— Bien sûr que non, dit Béryl légèrement. Le plus fort est déjà passé. La bonne et moi avons trimé comme des esclaves tout le jour, et depuis que maman est arrivée, elle aussi a travaillé comme un cheval. Nous ne nous sommes pas assises un instant. Nous en avons eu, une journée !

Stanley flaira un reproche.

— Vous ne vous attendiez pas à me voir me sauver du bureau pour venir ici clouer des tapis, n'est-ce pas ?

— Certainement non, dit Béryl en riant. — Elle posa sa tasse et s'enfuit.

— Que diable attend-elle de nous ? demanda Stanley. Veut-elle s'asseoir et s'éventer avec un éventail en feuille de palmier pendant que j'aurai une équipe de

professionnels pour faire le turbin ? Bon Dieu, elle peut bien donner un coup de main à l'occasion, sans se vanter, en échange de...

Et il devint sombre, car les côtelettes commençaient à se battre avec le thé dans son estomac délicat. Linda leva une main et l'attira sur le côté de sa chaise longue.

— C'est un vilain moment pour toi, mon chéri, dit-elle. — Ses joues étaient pâles, mais elle sourit et enfonça ses doigts dans la grosse main rouge qu'elle tenait. Burnell se calma. Tout à coup il sifflota : *Pure comme un lis, joyeuse et fière.* — Un bon signe.

— Tu crois que tu te plairas ici ? demanda-t-il.

— Je ne voudrais pas le dire, mais je crois que je le dois. Maman, Kézia est en train de boire du thé dans la tasse de tante Béryl.

IV

La grand'mère les emmena coucher. Elle montait devant elles avec une bougie. L'escalier résonnait sous leurs pas. Isabel et Lottie dormaient seules dans une même chambre ; Kézia se pelotonna dans le lit moelleux de sa grand'mère.

— Est-ce qu'il n'y aura pas de draps, ma grand'-mère ?

— Non. pas ce soir.

— Ça chatouille, dit Kézia, mais c'est comme les Indiens. — Elle attira sa grand'mère et l'embrassa sous le menton. — Viens te coucher bientôt et sois mon chef indien.

— Que tu es sotte ! dit la vieille dame en la bordant comme elle aimait à être bordée.

— Ne vas-tu pas me laisser une bougie ?

— Non. Chut ! endors-toi.

— Alors est-ce qu'on peut laisser la porte ouverte ?

Elle se mit en rond, mais ne dormit point. De toute la maison venaient des bruits de pas. La maison elle-même craquait et remuait, de grosses voix chuchotantes montaient d'en bas. Une fois, elle entendit le brusque

éclat de rire de tante Béryl, et une autre fois, le bruit de trompette de Burnell qui se mouchait. Par la fenêtre, des centaines de chats noirs aux yeux jaunes, assis dans le ciel, l'observaient. Mais elle n'avait pas peur.

Lottie disait à Isabel :

— Je vais faire ma prière dans mon lit ce soir.

— Non, tu ne peux pas, Lottie. — Isabel était très ferme. — Dieu permet qu'on fasse sa prière dans son lit seulement quand on a la fièvre. — Alors Lottie céda :

Gentil Jésus, doux et bon,
Regarde un'tit enfant,
Aie pitié de moi simple Lizzie,
Souffre que je vienne à toi.

puis elles se couchèrent dos à dos, leurs petits derrières se touchant tout juste, et elles s'endormirent.

Debout dans une nappe de clair de lune, Béryl Fairfield se déshabillait. Elle était lasse, mais pas autant qu'elle le prétendait, laissant tomber ses vêtements, repoussant d'un geste alangui ses cheveux chauds et lourds.

— Oh ! comme je suis fatiguée ! si fatiguée !

Elle ferma les yeux un moment, mais ses lèvres souriaient. Sa respiration s'élevait et retombait dans sa poitrine comme deux ailes qui l'auraient éventée. La fenêtre était grande ouverte. Il faisait chaud, et quelque part là-bas, dans le jardin, un jeune homme brun et élancé, aux yeux moqueurs, se promenait sur la pointe des pieds parmi les arbustes ; il ramassait un gros bouquet, se glissait sous sa fenêtre et le lui tendait. Elle se vit penchée au dehors. Il enfonçait la tête parmi les brillantes fleurs de cire, malicieux et rieur. « Non, non », dit Béryl ; elle se détourna de la croisée et enfila sa chemise de nuit.

— Ce que Stanley peut être déraisonnable parfois ! songeait-elle en la boutonnant. — Puis, lorsqu'elle s'étendit, lui vint la vieille pensée, la cruelle pensée : Ah ! si seulement elle avait de l'argent à elle !

Un jeune homme immensément riche vient d'arriver d'Angleterre. Il la rencontre tout à fait par hasard... Le nouveau gouverneur n'est pas marié... Il y a un bal à la maison du gouverneur...Qui est cette exquise créature en satin eau de Nil ? Béryl Fairfield...

— Ce qui me plaît, dit Stanley appuyé contre le lit et se grattant les épaules et le dos avec vigueur avant de se coucher, c'est que j'ai eu cette propriété pour rien, Linda. J'en parlais aujourd'hui au petit Wally Bell et il me disait qu'il ne pouvait pas comprendre comment ils avaient accepté mon chiffre, Tu vois, la terre ici augmentera de valeur de plus en plus... dans dix ans à peu près... Naturellement il faudra commencer tout doucement, et diminuer autant que possible les dépenses. Pas encore endormie, dis !

— Non, chéri, j'ai entendu chaque mot, dit Linda.

Il sauta dans son lit, se pencha au-dessus d'elle et souffla la bougie.

— Bonsoir, monsieur l'homme d'affaires, dit-elle, et elle lui prit la tête par les oreilles et lui donna un rapide baiser. Sa voix lointaine semblait sortir d'un puits profond.

— Bonsoir, chérie.

Il glissa son bras sous son cou et l'attira à lui.

— Oui, serre-moi bien, dit la faible voix, du puits profond.

Pat, le domestique, était vautré dans sa petite chambre derrière la cuisine. Sa veste de tissu imperméable et ses pantalons étaient accrochés à la porte comme un pendu ; ses doigts de pieds tors dépassaient le bord de sa couverture et sur le plancher, à côté de lui, se trouvait une cage d'oiseaux en jonc, vide. Il avait l'air d'une caricature.

« Honk, honk », faisait la bonne qui avait des végétations.

La dernière à se coucher fut la grand'mère.

— Comment, pas encore endormie ?

— Non, je t'attendais, dit Kézia.

La vieille dame soupira et s'étendit près d'elle. Kézia fourra sa tête sous le bras de sa grand'mère et jeta un petit cri. Mais la grand'mère ne la serra que faiblement contre elle, poussa un autre soupir, enleva ses dents et les mit dans un verre d'eau, par terre.

Dans le jardin, de tout petits hiboux, perchés sur les branches d'un bouleau, appelaient : d'aut'porc, d'aut'porc ; et des arbustes, très loin, partait un caquet rude et précipité : Ha-ha-ha... Ha-ha-ha...

V

L'aube vint, âpre et froide, avec des nuages rouges sur un ciel verdâtre, et des gouttes d'eau dans chaque feuille et chaque brin d'herbe. Une brise souffla sur le jardin, égouttant la rosée, faisant tomber les pétales. Elle frissonna au-dessus des pâturages détrempés et se perdit au fond des haies obscures. Dans le ciel, de minuscules étoiles flottèrent un moment pour disparaître, dissoutes comme des bulles d'air. Et, distinctement, dans le calme matinal, on entendit le ruisseau qui coulait à travers la prairie, courait sur les pierres brunes, courait et ressortait des creux sablonneux, se cachait sous des groupes de sombres buissons à baies et se déversait dans un marécage de fleurs aquatiques jaunes et de cresson.

Et puis, au premier rayon de soleil, les oiseaux commencèrent. De gros oiseaux hardis, étourneaux et mynahs, sifflaient sur le gazon ; les petits, chardonnerets, linottes et gobe-mouches, voletaient de branche en branche. Un ravissant martin-pêcheur, sur la barrière de l'enclos, lissait les plumes de sa riche beauté, et un grimpereau chantait ses trois notes, riait et les chantait de nouveau.

— Comme les oiseaux sont bruyants ! se disait Linda dans son rêve. — Elle se promenait avec son père dans un pâturage vert semé de marguerites. Soudain, il se pencha, sépara les herbes et lui montra une minuscule touffe de duvet à ses pieds. « Oh, papa, l'amour ! » Elle

fit une coupe de ses mains, prit le petit oiseau et lui caressa la tête avec son doigt. Il était tout à fait apprivoisé, mais une drôle de chose arriva. Pendant qu'elle le caressait il se mit à enfler, à se hérisser, à dilater sa gorge, devint de plus en plus gros et ses yeux ronds semblaient lui sourire d'un air malin. Les bras de Linda ne suffisaient pas maintenant à le contenir et elle le fit tomber dans son tablier. C'était devenu un bébé avec une grosse tête et un bec d'oiseau bayant qui s'ouvrait et se fermait. Son père partit d'un gros rire à son de castagnettes et elle s'éveilla pour voir Burnell devant les fenêtres, qui levait le store à fond.

— Bonjour, dit-il, je ne t'ai pas réveillée, au moins ? Rien à dire contre le temps, ce matin.

Il était ravi. Ce soleil posait le sceau final sur son marché. Il sentait, en quelque sorte, qu'il avait acheté aussi la belle journée, l'avait fait ajouter pour rien, en plus de la maison et du terrain. Il courut se baigner et Linda se retourna, s'appuyant sur un coude pour voir la chambre au grand jour. Tout le mobilier y avait trouvé place, tout le vieux fourniment, comme elle disait, même les photographies sur la cheminée et les fioles de médecine sur l'étagère au-dessus de la toilette. Les vêtements étaient posés sur une chaise, ses vêtements de sortie : une cape pourpre et un chapeau rond garni d'une plume. En les regardant, elle souhaitait partir de cette maison aussi. Elle se voyait s'en allant loin d'eux tous, en voiture, quittant tout le monde sans même agiter la main.

Stanley revenait, ceint d'une serviette, luisant et se tapant les cuisses. Il jeta la serviette mouillée sur le chapeau et la cape, et, se tenant ferme dans le centre exact d'un carré de lumière, il commença à faire ses exercices : respiration profonde, flexions, accroupissements de grenouille et coups de pied. Il était si heureux de son corps musclé, obéissant, qu'il se frappa la poitrine, et en fit sortir un « ah » sonore. Mais cette étonnante vigueur semblait le placer à des mondes de Linda étendue dans le lit blanc défait, et qui le regardait comme du haut des nuages.

— Oh ! zut ! Oh ! peste ! dit Stanley qui enfilait une chemise blanche toute raide pour découvrir qu'un idiot quelconque avait boutonné l'encolure et qu'il se trouvait pris. Il marcha à grande enjambées vers Linda, agitant les bras.

— Tu as l'air d'un gros dindon bien gras, dit-elle.

— Gras, ça me plaît ! dit Stanley, je n'ai pas un centimètre carré de graisse sur moi. Touche ça.

— C'est du roc, c'est du fer, dit-elle, moqueuse.

— Tu serais étonnée, dit Stanley comme si c'était d'un intérêt palpitant, du nombre de types du club qui sont gros. Des types jeunes, tu sais, des hommes de mon âge. — Il commença à tracer sa raie dans ses cheveux roux en broussaille, très drus, ses yeux bleus, fixes et ronds dans la glace, les genoux pliés, parce que la table à coiffer — le diable l'emporte ! — était toujours un peu basse pour lui... — Le petit Wally-Bell, par exemple... — et il se redressa, décrivant avec sa brosse à cheveux une énorme courbe sur lui-même, — je dois dire que j'ai une parfaite horreur...

— Mon chéri, ne te tourmente pas, tu ne seras jamais gros, tu es bien trop énergique.

— Oui, oui, tu as raison, dit-il, consolé pour la centième fois, et, prenant un canif de nacre dans sa poche, il commença à se faire les ongles.

— Déjeuner, Stanley ! cria Béryl à la porte. Oh ! Linda, maman dit qu'il ne faut pas que tu te lèves encore. — Elle passa sa tête dans l'entre-bâillement. Un grand brin de seringa était piqué dans ses cheveux.

— Tout ce que nous avons laissé sur la véranda hier soir est complètement trempé ce matin. Vous devriez voir la pauvre chère maman épongeant les tables et les chaises. Mais il n'y a pas de mal, ajouta-t-elle en esquissant un coup d'œil vers Stanley.

— Avez-vous dit à Pat de tenir la voiture prête à l'heure ? Il y a six bons milles et demi d'ici le bureau.

— Je m'imagine ce que va être ce départ pour le bureau, si tôt, pensait Linda. Ce sera vraiment bien juste !

— Pat ! Pat ! appelait la bonne. — Pat devait évi-

demment être difficile à trouver. La voix sotte allait, bêlant à travers le jardin.

Linda ne put se reposer avant le claquement de la grande porte qui marquait le départ de Stanley.

Plus tard, elle entendit les enfants jouer dans le jardin. La petite voix ferme, compacte de Lottie criait : « Kézia ! » « Isa-bel ! » Lottie se perdait toujours ou perdait les autres, pour les retrouver, à sa grande surprise, derrière le prochain arbre ou le premier tournant... « Oh ! vous voilà, tout de même ! » On les avait mises à la porte, après déjeuner, avec défense de revenir à la maison sans être appelées. Isabel promenait une pleine voiture bien en ordre de poupées soignées et permettait par grande faveur à Lottie de marcher à côté d'elle et de tenir l'ombrelle de poupée au-dessus de celle qui avait la figure en cire.

— Où vas-tu, Kézia ? demanda Isabel, désirant inventer pour Kézia quelque besogne facile et insignifiante qui plierait sa sœur sous sa domination.

— Oh ! par là-bas.

Puis Linda ne les entendit plus. Quelle réverbération il y avait dans la pièce ! Elle détestait à toute heure les stores levés à fond, mais, le matin, c'était intolérable ! Elle se retourna du côté du mur, et d'un doigt oisif suivit sur la tapisserie le tracé d'un coquelicot avec la feuille, la tige et un gros bouton qui éclatait. Dans le calme, sous le doigt qui le contournait, le coquelicot sembla prendre vie. Linda pouvait en sentir les pétales collants, soyeux, la tige poilue comme une peau de groseille à maquereau, la feuille rugueuse, et le bouton serré, verni. Les choses avaient comme cela une habitude de devenir vivantes, non seulement les choses grandes et substantielles comme les meubles, mais les rideaux, les dessins d'étoffes, les franges des courtepointes et les coussins. Que de fois elle avait vu les pompons de la frange de sa couverture se changer en une drôle de procession de danseuses avec des prêtres assistants !... Car il y avait des pompons qui ne dansaient pas du tout, mais marchaient gravement, penchés en avant comme s'ils priaient ou chantaient. Que de fois les fioles de médecine s'étaient

transformées en une rangée de petits hommes surmontés de hauts-de-forme bruns ; et le pot à eau avait une manière de s'installer dans la cuvette comme un gros oiseau dans un nid rond.

« J'ai rêvé d'oiseaux hier au soir », songeait Linda. Qu'est-ce que c'était ? Elle avait oublié. Mais la chose étrange, dans cette vie que prenaient les objets, était ce qu'ils faisaient. Ils écoutaient, ils semblaient s'enfler de quelque contentement mystérieux et important ; ils s'en emplissaient, et alors Linda les sentait sourire. Mais il n'était pas pour elle seule, ce sourire rusé, mystérieux ; membres d'une société secrète, ils se souriaient entre eux. Parfois, lorsqu'elle s'était endormie dans la journée, elle s'éveillait sans pouvoir lever un doigt, ni même tourner les yeux à droite ou à gauche, parce qu'Ils étaient là. D'autres fois si elle sortait d'une pièce, la laissant vide, elle savait qu'au battement de la porte, Ils la remplissaient. Et il y avait des moments, par exemple le soir lorsqu'elle était montée, laissant tout le monde en bas, où il lui était à peine possible de leur échapper. Alors, elle ne pouvait pas se hâter, elle ne pouvait pas fredonner un air. Si elle essayait de dire de la façon la plus détachée : « Où peut bien être ce vieux dé ? » Ils ne s'y trompaient pas, Ils connaissaient sa frayeur, Ils voyaient comme elle détournait la tête en passant devant le miroir. Linda sentait toujours qu'Ils voulaient quelque chose d'elle et elle savait que si elle s'abandonnait, et restait tranquille, plus que tranquille, silencieuse, immobile, quelque chose arriverait sûrement.

— Tout est très calme, à présent, songeait-elle. Elle ouvrit tout grands les yeux et elle entendit le silence filant sa douce toile sans fin. Comme elle respirait légèrement ! Elle avait à peine besoin de respirer.

Oui, tout était devenu vivant, jusqu'à la plus menue, la plus minuscule parcelle, et elle ne sentait pas son lit, elle flottait, soutenue par l'air. Seulement, elle semblait écouter ; avec ses yeux grands ouverts,

attentifs, guettant quelqu'un qui devait venir et qui ne venait pas, attendant quelque chose qui devait se passer et ne se passait pas.

VI

Dans la cuisine, à la longue table de sapin placée sous les deux fenêtres, la vieille Mrs Fairfield lavait la vaisselle du déjeuner. La croisée de la cuisine donnait sur une pente herbeuse qui descendait jusqu'au potager et aux plates-bandes de rhubarbe. L'office et la buanderie la bordaient d'un côté, et sur cet appentis blanchi à la chaux grimpait une vigne noueuse. Mrs Fairfield avait remarqué hier que quelques vrilles passaient au travers des fissures du toit de la buanderie et que toutes les fenêtres avaient une épaisse collerette de verdure hérissée.

— J'aime beaucoup la vigne, déclara Mrs Fairfield, mais je ne crois pas que les raisins mûriront ici ; ils ont besoin du soleil d'Australie.— Elle se rappela comment Béryl, quand elle était enfant, ramassait des raisins blancs sur la vigne de la véranda, derrière leur maison de Tasmanie, lorsqu'elle avait été piquée à la jambe par une énorme fourmi rouge. Elle revoyait Béryl dans sa petite robe écossaise nouée sur les épaules par des rubans cramoisis, hurlant si fort que la moitié de la rue s'était précipitée chez eux. Et comme la jambe de l'enfant avait enflé ! « Ah !... » Mrs Fairfield retint sa respiration en y songeant. « Pauvre petite, c'était si effrayant ! » Les lèvres serrées, elle revint au fourneau prendre de l'eau chaude.

L'eau moussait dans la grande bassine savonneuse avec des bulles roses et bleues sur l'écume. Les bras de la vieille Mrs Fairfield, nus jusqu'au coude, étaient teintés d'un rose vif. Elle portait une robe de foulard gris semé de grandes pensées violettes, un tablier de toile blanche, et un haut bonnet de mousseline en forme de moule à gelée ; à son col brillait un croissant de lune en argent surmonté de cinq petits

hiboux, et, autour de son cou, s'enroulait une châtelaine de perles noires. Il était difficile de croire qu'elle n'avait pas été dans cette cuisine depuis des années, tant elle paraissait en faire partie. Elle serra la faïence d'une main précise et sûre, avec des mouvements lents et amples, allant du fourneau au dressoir, voyant au garde-manger, à l'office, comme s'il n'y avait pas un recoin qui ne lui fût familier. Quand elle eut terminé, les objets dans la cuisine semblaient tous rangés par catégories. Debout au milieu de la pièce, elle s'essuyait les mains avec un linge à carreaux, un sourire épanoui sur les lèvres. Elle trouvait cela très bien, très satisfaisant.

— Maman, maman, es-tu là ? appelait Béryl.

— Oui, chérie, as-tu besoin de moi ?

— Non, je viens ; et Béryl entra en coup de vent, très rouge, traînant deux grands tableaux.

— Maman, qu'est-ce que je peux bien faire de ces abominables et hideuses peintures chinoises que Chung Wah a données à Stanley, lorsqu'il a fait faillite ? C'est absurde de dire qu'elles ont de la valeur, parce qu'elles pendaient dans la boutique de Chung Wah depuis des mois. Je ne peux pas comprendre pourquoi Stanley veut qu'on les garde. Je suis sûre qu'il est de notre avis, qu'il les trouve horribles, mais je pense que c'est à cause des cadres, dit-elle avec dépit ; je suppose qu'il s'imagine que ces cadres pourraient lui rapporter quelque chose un jour ou l'autre.

— Pourquoi ne les suspends-tu pas dans le couloir ? proposa Mrs Fairfield, on ne les verrait pas beaucoup.

— Je ne peux pas, il n'y a pas de place, j'y ai mis toutes les photos de son bureau, avant et après sa construction, et les photos signées de ses amis d'affaires, et cet affreux agrandissement d'Isabel étendue sur la natte, en chemise. — Son regard sombre parcourut la cuisine. — Je sais ce que je vais faire, je les suspendrai ici. Je dirai à Stanley qu'elles étaient un peu humides après le déménagement, et que je les ai mises là pour l'instant.

Elle tira une chaise, sauta, prit dans la poche de son tablier un marteau et un gros clou et se mit à taper.

— Là, ça suffit ; passe-moi le tableau, maman.

— Un moment, ma fille.

La mère essuyait le cadre d'ébène ciselé.

— Oh ! maman, tu n'as pas besoin de les épousseter ; il faudrait des années pour nettoyer tous ces petits trous. — Elle fronça les sourcils au-dessus de la tête de sa mère et se mordit la lèvre avec impatience. La manière réfléchie qu'avait sa mère de faire les choses était tout simplement horripilante. — La vieillesse ! pensa-t-elle avec dédain.

Enfin, les deux tableaux furent suspendus côte à côte. Elle descendit de sa chaise, et rangea son petit marteau.

— Ils ne font pas si mal que ça ici, n'est-ce pas ? dit-elle. En tout cas, personne n'aura besoin de les voir que Pat et la bonne. Est-ce que j'ai une toile d'araignée sur ma figure, maman ? J'ai été fouiller dans ce placard, sous l'escalier, et à présent quelque chose me chatouille sans cesse le nez.

Avant que Mrs Fairfield ait eu le temps de regarder, Béryl s'était retournée. Quelqu'un frappait à la fenêtre. Linda était là, qui leur faisait des signes de tête et souriait.

Elles l'entendirent soulever le loquet de la porte de l'office et elle entra, sans chapeau ; ses cheveux bouclaient sur sa tête et elle s'était enveloppée dans un vieux châle de cachemire.

— J'ai si faim ! dit Linda. Où est-ce que je peux trouver quelque chose à manger, maman ? C'est la première fois que j'entre ici. La cuisine entière ressemble à maman : tout y est si ordonné !

— Je vais te faire du thé, dit Mrs Fairfield, étendant une serviette blanche sur un coin de la table, et Béryl pourra prendre une tasse avec toi.

— Béryl, veux-tu la moitié de mon pain d'épices ? — Linda agita vers elle son couteau. — Béryl, aimes-tu la maison à présent que nous y sommes ?

— Oh oui, j'aime énormément la maison, et le jardin

est magnifique, mais je les sens un peu loin de tout pour moi. Je ne peux pas m'imaginer que les gens viendront nous voir dans cet horrible omnibus cahotant, et je suis sûre qu'il n'y a personne ici pour nous faire des visites. Bien entendu, ça t'est égal à toi parce que...

— Mais il y a la voiture, dit Linda ; Pat peut te conduire en ville quand tu voudras.

C'était une consolation, certainement, mais il y avait quelque chose derrière la tête de Béryl, quelque chose qu'elle ne mettait pas en paroles, même pour elle.

— En tout cas, ça ne nous tuera pas, dit Béryl d'un ton sec. — Elle posa sa tasse vide, se leva et s'étira. — Je vais fixer des rideaux, et elle se sauva en chantant.

Que de milliers d'oiseaux je vois
Chantant bien fort de tous les arbres...

...Oiseaux je vois, chantant bien fort de tous les arbres... Mais en arrivant dans la salle à manger, elle s'arrêta de chanter ; son expression changea, elle devint morose et boudeuse.

— On moisira aussi bien ici qu'ailleurs, marmonna-t-elle, farouche, enfonçant des épingles doubles en bronze, très raides, sur les rideaux de serge rouge.

Dans la cuisine les deux femmes restèrent tranquilles un moment. Linda, la joue appuyée sur sa main, regardait sa mère. Elle la trouvait remarquablement belle, le dos contre la fenêtre garnie de feuillage. Il y avait quelque chose de réconfortant dans cette vue, dont Linda sentait qu'elle ne pourrait jamais se passer. Elle avait besoin de sa mère, de la suave odeur de sa chair, de la sensation si douce de ses joues, de ses bras, et de ses épaules encore plus douces. Elle aimait la manière dont ses cheveux frisaient, argentés, sur le front, plus clair sur la nuque, et encore bruns et brillants dans le gros chignon sous le bonnet de mousseline. Les mains de sa mère étaient exquises ; les deux bagues qu'elle portait semblaient se fondre dans la peau crémeuse, et elle était toujours si fraîche, si délicieuse ! La vieille dame ne pouvait supporter que de la toile sur son corps et elle se baignait hiver et été dans l'eau froide.

— Est-ce qu'il n'y a rien que je puisse faire ? demanda Linda.

— Non, chérie, j'aimerais que tu ailles dans le jardin jeter un coup d'œil à tes enfants, mais je sais que tu ne le feras pas.

— Mais bien sûr que si ; seulement souviens-toi qu'Isabel est beaucoup plus raisonnable qu'aucune de nous.

— Oui, mais pas Kézia, dit Mrs Fairfield.

— Oh ! il y a des heures que Kézia a été lancée en l'air par un taureau, dit Linda s'enveloppant de nouveau dans son châle.

Mais non, Kézia avait aperçu un taureau au travers d'un trou, dans un nœud de bois de la palissade qui séparait le tennis du pâturage. Elle n'avait pas beaucoup aimé le taureau ; alors elle était retournée par le verger, avait remonté la pente du gazon le long du raidillon qui passait près du bouleau et aboutissait dans le vaste jardin enchevêtré ; elle ne pouvait pas croire qu'un jour elle ne se perdrait pas dans ce jardin.

Deux fois, elle avait retrouvé son chemin vers la grande grille de fer qu'ils avaient passée la nuit d'avant, et elle était retournée pour remonter l'allée qui allait à la maison, mais il y avait tellement de petits chemins partout ! Sur un des côtés, ils conduisaient tous à un entrelacement d'arbres élevés et de buissons étranges avec des feuilles plates de velours et des fleurs crème, légères comme des plumes, qui bourdonnaient de mouches lorsqu'on les secouait. Ça, c'était le côté terrifiant, qui n'avait rien du tout d'un jardin, avec ces petits sentiers humides et argileux, traversés par des racines d'arbres semblables à des pattes de grandes volailles.

Dans l'autre partie, il y avait une bordure de buis, très haute, et tous les sentiers avaient aussi des bordures de buis ; ils s'enfonçaient dans un fouillis de fleurs, de plus en plus profond. Les camélias étaient en fleurs, blancs et cramoisis, roses et blancs striés, avec des feuilles dans les buissons de seringa, tant il y avait de grappes blanches. Les roses étaient épanouies ; des roses pour messieurs, petites, blanches, à mettre à la

boutonnière, mais bien trop remplies d'insectes pour fourrer sous le nez de qui que ce soit ; des roses roses de tous les mois avec un cercle de pétales semés autour des touffes, des roses chou sur de grosses tiges, roses mousseuses toujours en bouton, et des splendeurs roses, unies, s'ouvrant boucle sur boucle, d'autres rouges si sombres qu'elles semblaient devenir noires en tombant, et une espèce crème, exquise avec une fine tige et des feuilles luisantes, écarlates.

Il y avait des groupes de clochettes de fées, et toutes sortes de géraniums, des arbustes de verveine, des buissons de lavande bleutée, un massif de pélargoniums aux yeux de velours et au feuillage en ailes de papillons de nuit. Il y avait tout un massif de réséda, et un autre de pensées, des bordures de pâquerettes doubles et simples, et beaucoup d'autres petites plantes touffues que Kézia n'avait jamais vues.

Les tritomas étaient plus hauts qu'elle, les soleils japonais formaient une petite jungle. Elle s'assit sur une des bordures de buis ; quand on s'enfonçait fort cela faisait un bon siège. Mais quelle poussière à l'intérieur ! Kézia se pencha pour regarder, éternua et se frotta le nez.

Elle se trouva ensuite tout en haut de la pente d'herbe qui dévalait jusqu'au verger. Elle regarda en bas un moment, s'étendit sur le dos, poussa un petit cri, tournoya sur elle-même jusque dans l'herbe épaisse et fleurie du verger. Étendue, attendant que les choses s'arrêtassent de danser, elle décida de remonter à la maison et de demander une boîte d'allumettes vide à la bonne. Elle ferait une surprise à sa grand'mère. Elle mettrait d'abord une feuille au fond de la boîte, au-dessus une belle violette, puis un tout petit œillet blanc peut-être, et elle les saupoudrerait de lavande, mais sans cacher leur tête.

Elle faisait souvent de ces farces à sa grand'mère et toujours elles avaient un grand succès.

— Veux-tu une allumette, ma grand'mère ?

— Mais oui, mon enfant, je crois qu'une allumette est justement ce que je cherche.

La grand'mère ouvrait lentement la boîte et trouvait la surprise au fond.

— Oh mon Dieu ! mon enfant, comme tu m'as saisie !

— Je pourrais lui en faire une tous les jours, ici, songeait Kézia grimpant sur l'herbe avec ses souliers glissants.

Mais, en chemin, elle arriva à cet îlot couché dans l'allée, la divisant en deux bras qui se refermaient ensuite devant la maison. Cet îlot de gazon en haut remblai ne portait à son sommet qu'une énorme plante aux épaisses feuilles gris-vert, épineuses ; de leur centre partait une tige élevée et forte. Quelques-unes des feuilles de cette plante étaient si vieilles qu'elles ne se relevaient plus en l'air, mais se recourbaient, fendues, cassées ; d'autres gisaient à terre, plates, flétries.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Kézia n'avait jamais rien vu de semblable, elle restait là, le regard fixe ; puis elle aperçut sa mère qui descendait l'allée.

— Maman, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

Linda leva les yeux vers la grosse plante qui s'enflait avec ses feuilles cruelles et sa tige charnue. Calme et haute, baignant dans l'atmosphère, elle était pourtant si solidement attachée à la terre dont elle sortait, qu'elle aurait pu avoir des griffes au lieu de racines. Les feuilles recourbées semblaient cacher quelque chose, la tige aveugle fendait l'air comme si nul vent ne pouvait jamais l'agiter.

— C'est un aloès, Kézia, dit la mère.

— Est-ce qu'il ne fleurit jamais ?

— Si, Kézia, et Linda lui sourit, les yeux mi-clos. Une fois tous les cent ans.

VII

En rentrant de son bureau, Stanley Burnell fit arrêter la voiture au Bodega, descendit et acheta un grand bocal d'huîtres marinées. A la porte à côté, dans la

boutique du Chinois, il prit un ananas parfaitement à point, et, remarquant un panier de cerises noires bien fraîches, il demanda à John de lui en ajouter une livre. Il serra les huîtres et l'ananas dans le coffre de devant, mais garda les cerises dans sa main.

Pat sauta de son siège et le borda de nouveau dans la couverture brune.

— Levez les pieds, monsieur Burnell, pendant que je la replie en dessous.

— Bien, bien, c'est parfait, dit Stanley. Maintenant allez directement à la maison.

Pat toucha la jument grise et la voiture s'élança.

— Je crois que j'ai là un type de premier ordre, songeait Stanley, enchanté de l'apparence de l'homme assis là-haut avec son manteau brun soigné et son chapeau melon brun. La manière dont Pat l'avait bordé, son regard, lui plaisaient aussi. Rien de servile en lui — et s'il y avait une chose que Stanley détestait plus que tout, c'était la servilité. Puis, l'homme semblait content de son travail, déjà heureux et satisfait.

La jument grise marchait très bien. Burnell était impatient d'être sorti des maisons. Il voulait être chez lui. Ah ! c'était merveilleux, d'habiter à la campagne, de quitter ce trou de ville dès que le bureau était fermé, et de faire cette course dans le bon air chaud. Cela était magnifique aussi de savoir qu'au bout il y avait sa maison, avec son jardin, ses prés clos, ses trois vaches parfaites, assez de poules et de canards pour le ravitaillement en volailles.

Comme ils laissaient les faubourgs derrière eux et roulaient sur la route déserte, son cœur battit fort, de joie. Il plongea dans le sac et commença à manger les cerises, trois ou quatre à la fois, lançant les noyaux par-dessus le côté de la voiture. Elles étaient délicieuses, si charnues et fraîches, sans une tache ni une meurtrissure !

Il fallait voir ces deux-là, rouges d'un côté, blanches de l'autre, une parfaite petite paire de frères siamois. Et il les enfonça dans sa boutonnière... Il ne demandait pas mieux, sapristi ! que d'en offrir une poignée à ce bon-

homme là-haut — mais non, il valait mieux pas. Il était préférable d'attendre qu'il l'ait eu avec lui un peu plus longtemps.

Il commença à faire des projets sur l'emploi de ses après-midi du samedi et de ses dimanches. Il ne déjeunerait pas à son club le samedi, et lâcherait le bureau aussitôt que possible ; à la maison, en arrivant, il se ferait donner deux tranches de viande froide et la moitié d'une laitue. L'après-midi, il aurait quelques types de la ville qui viendraient jouer au tennis. Pas trop, trois au plus. Béryl jouait bien, elle aussi... Il étendit son bras droit et le replia lentement, tâtant son muscle... Un bain, une bonne friction, un cigare sur la véranda après dîner...

Le dimanche matin, ils iraient à l'église — les enfants et tous. Cela lui rappelait qu'il devait louer une stalle, au soleil si possible, et bien en avant pour être à l'abri des courants d'air de la porte. En imagination, il s'entendait lui-même entonner extrêmement bien : *Quand tu as surmonté l'aiguillon de la mort, tu as ouvert le royaume du ciel à tous ceux qui croient.* Et il voyait sa carte, bien nette, fixée à l'angle du banc avec ses coins de bronze : M. Stanley Burnell *et sa famille*... Le reste de la journée il flânerait avec Linda... Ils se promenaient au jardin, elle était à son bras et il lui expliquait longuement ce qu'il comptait faire à son bureau la semaine suivante. Il l'entendait répondre : « Mon chéri, je crois que c'est très raisonnable... » Causer des choses avec Linda était une aide merveilleuse, même si elle faisait parfois dévier le sujet.

Pat avait encore serré la mécanique. Le diable l'emporte, ils n'allaient pas bien vite ! Hou ! Quelle sale manivelle ! Il la sentait au creux de son estomac.

Une sorte de panique s'emparait de Burnell toutes les fois qu'il approchait de chez lui. Avant même d'avoir passé la grille, il criait à la première personne qu'il apercevait : « Est-ce que tout va bien ? » Et encore, il n'y croyait pas jusqu'à ce qu'il eût entendu Linda dire : « Bonsoir, es-tu rentré ? » Voilà le mauvais côté de la vie à la campagne. On mettait un temps fou à

revenir... Mais ils n'étaient pas loin à présent, en haut de la dernière colline ; il ne leur restait plus qu'une longue pente douce, un demi-mille environ.

Pat caressa du fouet l'échine de la jument et l'encouragea. Hop ! Hop !

Le soleil allait se coucher dans quelques minutes. Tout demeurait immobile, baigné dans une lumière brillante, métallique, et des prairies, de chaque côté, coulait l'odeur laiteuse de l'herbe mûre. La grille de fer était ouverte ; ils prirent leur élan, la franchirent d'un trait, enfilèrent l'allée, contournèrent l'îlot et vinrent stopper exactement devant le milieu de la véranda.

— Vous a-t-elle plu, Monsieur ? demanda Pat descendant de son siège avec un large sourire vers son maître.

— Beaucoup, vraiment, Pat, dit Stanley.

Linda sortit de la porte vitrée ; sa voix résonna dans l'ombre calme : « Bonsoir, es-tu rentré ? »

Au son de cette voix, son cœur battit si fort qu'il put à peine se retenir de monter les marches quatre à quatre et de saisir sa femme dans ses bras.

— Oui, c'est moi. Est-ce que tout va bien ?

Pat commençait à conduire la voiture vers la grille de côté, qui ouvrait sur la cour.

— Attendez une minute, dit Burnell, passez-moi les deux paquets, et il dit à Linda « : Je t'ai rapporté un bocal d'huîtres et un ananas ! comme s'il lui avait amené toutes les moissons de la terre.

Ils allèrent dans le hall, Linda tenait les huîtres d'une main et l'ananas de l'autre. Burnell ferma la porte vitrée, se débarrassa de son chapeau ; déjà il entourait sa femme de ses bras et la serrait contre lui ; il embrassait le haut de sa tête, ses oreilles, ses lèvres, ses yeux.

— Oh ! là là ! chéri, dit-elle, attends un instant que je pose ces bêtes de choses ; et elle mit le bocal d'huîtres et l'ananas sur une petite chaise sculptée. — Qu'est-ce que tu as à ta boutonnière ? des cerises ? Elle les prit et les suspendit à l'oreille de Burnell.

— Ne fais pas ça, chérie, elles sont pour toi.

Alors, elle les décrocha de nouveau : « Cela ne te fait rien si je les garde ? Elles me couperaient l'appétit pour le dîner. Viens voir tes enfants. Elles prennent leur thé. »

La lampe était allumée sur la table de la nursery. Mrs Fairfield coupait et beurrait les tartines. Les trois petites filles, assises, portaient de larges serviettes brodées à leur nom. Elles s'essuyèrent la bouche quand leur père entra, prêtes à se faire embrasser. Les fenêtres étaient ouvertes, il y avait un vase de fleurs des champs sur la cheminée et au plafond la lampe faisait une grosse bulle de lumière douce.

— Vous m'avez l'air assez bien installées, mère, dit Burnell clignotant à la clarté. Isabel et Lottie étaient assises chacune d'un côté de la table, Kézia au bas. La place du haut restait vide.

— C'est là que mon fils devra s'asseoir, pensa Stanley. Il resserra son bras autour de l'épaule de Linda. Bon Dieu ! c'était grotesque de se sentir heureux à ce point. « Nous le sommes, Stanley, nous sommes très bien », dit Mrs Fairfield en coupant le pain de Kézia en lamelles.

— Vous aimez mieux ça que la ville, hein, les enfants? demanda Burnell.

— Oh oui ! répondirent les trois petites filles ; et Isabel ajouta, comme après réflexion : « Merci beaucoup, cher papa ».

— Montons, dit Linda, je t'apporterai tes pantoufles.

Mais l'escalier était trop étroit pour pouvoir le monter en se donnant le bras. Il faisait tout à fait noir dans la chambre. Burnell entendit la bague de Linda heurter le marbre de la cheminée pendant qu'elle cherchait les allumettes.

— J'en ai, chérie, je vais allumer les bougies.

Mais, au lieu de cela, il vint derrière elle, l'entoura encore de ses bras, et pressa sa tête sur son épaule.

— Je suis si ridiculement heureux ! dit-il.

— L'es-tu ? — Elle se retourna, posa ses mains sur la poitrine de Burnell et leva les yeux sur lui.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, protesta-t-il.

Il faisait tout à fait sombre au dehors et une brume tombait. Lorsque Linda ferma la fenêtre, la rosée froide toucha le bout de ses doigts. Au loin un chien aboyait. « Je crois qu'il y aura clair de lune », dit-elle.

En prononçant ces mots et avec l'humidité de la rosée fraîche sur ses doigts, il lui sembla que la lune s'était levée. Elle se sentait étrangement découverte, dans un flot de lumière froide. Elle frissonna, s'éloigna de la fenêtre et vint s'asseoir sur le divan près de Stanley.

Dans la salle à manger, à la lueur clignotante d'un feu de bois, Béryl, assise sur un coussin, jouait de la guitare. Elle venait de prendre un bain et de changer de tout. Elle portait maintenant une robe de mousseline blanche à pois noirs et avait épinglé une rose de soie noire dans ses cheveux.

La nature se repose, mon amour.
Vois, nous sommes seuls ;
Donne-moi ta main à presser, mon amour,
Légèrement dans la mienne.

Elle jouait pour elle-même, chantait à mi-voix, et s'observait. La lueur du feu miroitait sur ses souliers, sur le ventre rubicond de la guitare et sur ses doigts blancs...

« Si j'étais dehors et regardais à l'intérieur par la fenêtre, je serais assez frappée de me voir ainsi », songeait-elle. Elle joua l'accompagnement tout à fait en sourdine ; elle ne chantait plus, mais écoutait.

...La première fois que je t'ai vue, petite fille, oh ! tu te croyais bien seule ! Tu étais assise, avec tes petits pieds sur un coussin et tu jouais de la guitare. Dieu ! je ne pourrai jamais oublier... Béryl releva la tête et se remit à chanter.

Même la lune est lasse...

Mais on frappait un grand coup à la porte. La figure cramoisie de la bonne parut.

— S'il vous plaît, Miss Béryl, je viens mettre le couvert.

— Certainement, Alice, dit Béryl d'un ton glacé, posant sa guitare dans un coin. Alice fonça dans la pièce, un lourd plateau de fer noir entre les mains.

— Ce que j'en ai de la peine avec ce fourneau ! dit-elle. J'peux rien y faire dorer.

— Vraiment ? dit Béryl.

Mais non, elle ne supporterait pas cette sotte de fille. Elle se sauva dans le salon obscur et se mit à marcher de long en large... Oh ! elle était agitée, agitée. Le manteau de la cheminée était surmonté d'un miroir. Les bras appuyés, elle regarda sa pâle image. Comme elle était belle ! Mais il n'y avait personne pour s'en apercevoir, personne.

Pourquoi faut-il que tu souffres ainsi, disait le visage dans la glace, tu n'étais pas faite pour souffrir... Souris.

Béryl sourit, et, vraiment, son sourire était si adorable qu'elle sourit de nouveau, mais, cette fois, parce qu'elle ne pouvait pas s'en empêcher.

VIII

— Bonjour, Mrs Jones.

— Oh ! bonjour, Mrs Smith, je suis si contente de vous voir. Avez-vous amené vos enfants ?

— Oui, j'ai amené mes deux jumeaux. J'ai eu un autre bébé depuis que je vous ai vue, mais il est venu tout d'un coup, et je n'ai pas encore eu le temps de lui faire des vêtements. Alors je l'ai laissé... Votre mari va bien ?

— Oh ! très bien, merci. C'est-à-dire, il a eu un affreux rhume, mais la reine Victoria — c'est ma marraine, vous savez — lui a envoyé une caisse d'ananas et ça l'a guéri immédiatement. C'est votre nouvelle bonne ?

— Oui, son nom est Gwen, je ne l'ai que depuis deux jours. Gwen, voilà mon amie Mrs Smith.

— Bonjour, Mrs Smith. Le dîner ne sera pas prêt avant dix minutes.

— Je crois que tu ne devrais pas me présenter la bonne. Je crois que je devrais simplement me mettre à lui parler comme ça...

— C'est plutôt une dame de compagnie qu'une bonne, et on présente une dame de compagnie, je le sais, parce que Mrs Samuel Josephs en avait une.

— Oh ! ça ne fait rien, dit la bonne d'un air indifférent. — Elle battait une crème au chocolat avec la moitié d'une patère cassée. Le dîner cuisait fort bien sur une marche de ciment. La bonne commença à mettre le couvert sur un siège de jardin peint en rose. Devant chaque convive, elle plaça deux assiettes en feuille de géranium, une fourchette d'aiguille de pin et un couteau de brindille de bois. Il y avait trois têtes de pâquerettes, comme œufs pochés, sur une feuille de laurier, des tranches de bœuf froid en pétale de fuchsia, d'exquises petites rissoles de terre et d'eau, mêlées de graines de pissenlit, et la crème au chocolat, qu'elle avait décidé de servir sur le coquillage dans lequel elle avait cuit.

— Vous n'avez pas besoin de vous préoccuper de mes enfants, dit Mrs Smith aimablement. Prenez seulement cette bouteille pour la remplir au robinet, — je veux dire à la laiterie.

— Oh ! très bien, dit Gwen, et elle murmura à Mrs Jones : « Si j'allais demander à Alice un peu de vrai lait ? »

Mais quelqu'un devant la maison les appelait, et les invités se dispersèrent, laissant la charmante table, laissant les rissoles et les œufs pochés aux fourmis et à un vieil escargot qui poussait ses cornes tremblotantes au bord de la chaise de jardin, et qui commençait à grignoter une assiette de géranium.

— Venez devant la maison, faites le tour, les enfants ! Pip et Rags viennent d'arriver.

Les jeunes Trout étaient ces cousins dont Kézia avait parlé au camionneur. Ils habitaient à environ un mille de là dans une maison appelée *Cottage de l'arbre aux singes*. Pip était grand pour son âge, avec des cheveux

noirs et plats et une figure blanche. Mais Rags était très petit et si maigre que, déshabillé, ses omoplates ressortaient comme deux petites ailes. Ils avaient un chien bâtard aux pâles yeux bleus, et à la longue queue retroussée, qui les suivait partout. Il s'appelait Snooker. Ils passaient leur temps à peigner, à brosser Snooker et à le droguer avec différentes compositions horribles que Pip concoctait et qu'il gardait secrètement dans un pichet cassé surmonté d'un vieux couvercle de marmite. Même le fidèle petit Rags ne devait pas connaître la formule secrète de ces mélanges : prenez un peu de poudre dentifrice, une pincée de soufre réduit en fine poussière, et peut-être un peu d'amidon pour raidir le poil de Snooker, Mais il y avait encore autre chose. Au fond, Rags croyait que c'était de la poudre à fusil... Par peur du danger, on ne lui permit jamais d'aider à remuer la mixture. « Si un grain te sautait dans l'œil, tu serais aveugle pour la vie ! » disait Pip, en mêlant le tout avec une cuillère de fer. « Et il y a toujours le risque, un petit risque, que cela ne fasse explosion si on fouette trop fort... Deux cuillerées de ceci dans un bidon de kérosine suffiraient pour tuer des milliers de puces. » Mais Snooker passait tous ses instants de liberté à se mordiller, et à renifler dans ses poils, et il puait abominablement.

— C'est parce qu'il est un grand chien de combat, disait Pip. Tous les chiens de combat ont de l'odeur.

Les jeunes Trout allaient souvent passer la journée en ville, chez les Burnell, et maintenant que ceux-ci possédaient cette belle maison et ce chic jardin, ils étaient disposés à se montrer très amicaux.

Puis tous les deux aimaient à jouer avec les filles, Pip parce qu'il pouvait leur faire des niches et que Lottie était si facile à effrayer, et Rags pour une raison humiliante : il adorait les poupées. Comme il regardait une poupée endormie, lui parlait à voix basse, avec un sourire timide, et quelle fête pour lui quand on lui permettait d'en tenir une !

— Arrondis tes bras autour d'elle, ne les laisse pas raides, comme ça, tu la feras tomber, disait Isabel sévèrement.

Ils se trouvaient à ce moment-là sur la véranda, retenant Snooker qui voulait entrer dans la maison ; mais ce n'était pas permis parce que tante Linda détestait les chiens gentils.

— Nous sommes venus dans l'omnibus avec m'man, dirent-ils, et nous allons passer l'après-midi avec vous. Nous avons apporté de notre pain d'épices pour tante Linda, c'est notre Minnie qui l'a fait. Il est plein d'amandes.

— J'ai pelé les amandes, dit Pip. J'enfonce vite ma main dans une casserole d'eau bouillante, je les empoigne, je les pince d'une certaine manière et elles sautent de leur peau, quelques-unes jusqu'au plafond, n'est-ce pas, Rags ?

Rags approuva. « Quand on fait des gâteaux chez nous, dit Pip, nous restons toujours à la cuisine, Rags et moi ; j'ai le bol et lui la cuillère et le fouet à œufs. Le gâteau mousseline est le meilleur, c'est tout mousseux. »

Il courut le long de la véranda, descendit les marches jusqu'au gazon, planta ses mains sur l'herbe, se pencha en avant, mais n'alla pas tout à fait jusqu'à se tenir sur la tête.

— Ce gazon est plein de mottes, dit-il, il faut avoir un endroit plat pour se tenir sur la tête. Je peux marcher sur la tête, tout le tour de l'arbre aux singes, chez nous ; pas vrai, Rags ?

— Presque, fit Rags, tout bas.

— Tiens-toi sur la tête sous la véranda, c'est plat, dit Kézia.

— Non, finette, dit Pip, il faut le faire sur un endroit mou, parce que si vous donnez une secousse, et faites la pirouette, quelque chose dans votre cou fait « clic » et il casse. Papa me l'a dit.

— Oh ! Jouons donc ! dit Kézia.

— Très bien ! dit vivement Isabel. Nous allons jouer à l'hôpital, je serai la garde-malade, Pip le docteur, et toi, Lottie et Rags, les malades.

Lottie ne voulait pas jouer à cela parce que la dernière fois Pip lui avait fourré dans le fond de la gorge quelque chose qui faisait horriblement mal,

Pip se moqua :

— Peuh ! Ce n'était que le jus d'un bout de peau de mandarine.

— Eh bien, jouons à la dame, dit Isabel. Pip pourra être le père, et vous seriez tous nos chers petits enfants.

— Je déteste jouer à la dame, dit Kézia, vous nous faites toujours aller à l'église en nous donnant la main et puis rentrer nous coucher.

Brusquement Pip sortit un mouchoir sale de sa poche : « Snooker, ici, Monsieur ! » appela-t-il. Mais Snooker, comme d'habitude, chercha à se défiler, la queue entre les pattes. Pip sauta sur lui et le serra entre ses genoux.

— Tiens sa tête ferme, dit-il, et il attacha le mouchoir autour de la tête de Snooker avec un drôle de nœud qui pointait au-dessus.

— Pourquoi est-ce faire ? demanda Lottie.

— C'est pour habituer ses oreilles à tenir mieux collées à la tête ; regarde, dit Pip. Tous les chiens de combat ont les oreilles en arrière, mais celles de Snooker sont un peu trop molles.

— Je sais, dit Kézia, elles se retournent tout le temps à l'envers ; je déteste ça.

Snooker se coucha, fit un faible effort avec sa patte pour arracher le mouchoir, mais, n'y parvenant pas, il se traîna derrière les enfants, tremblant de détresse.

IX

Pat venait à grandes enjambées. Il tenait dans sa main un petit tomahawk qui scintillait au soleil.

— Venez avec moi, dit-il aux enfants, je vous montrerai comment les rois d'Irlande coupent le cou à un canard.

Ils se reculaient — ils ne le croyaient pas ; puis les jeunes Trout n'avaient encore jamais vu Pat.

— Allons, venez. — Il les persuadait en souriant et tendait la main à Kézia.

— Un vrai canard, un de l'enclos ?

— Oui, dit Pat. — Kézia mit sa main dans celle de Pat, dure et sèche, il enfonça le tomahawk dans sa ceinture et tendit l'autre main à Rags. Il adorait les enfants.

— Je ferais mieux de tenir la tête de Snooker, s'il va y avoir du sang répandu, dit Pip, parce que la vue du sang le rend tout à fait fou. — Il courut en avant, tirant Snooker par le mouchoir.

— Crois-tu que nous devrions y aller ? murmura Isabel, nous n'avons pas demandé, ni rien, n'est-ce pas ?

Au bas du verger, une barrière s'ouvrait dans la palissade. De l'autre côté, une pente raide menait à un pont qui passait sur le cours d'eau. Et une fois sur la berge d'en face, on était au bord des enclos. Dans le premier, une vieille petite étable avait été aménagée en poulailler. Les poules vagabondaient au loin, elles avaient traversé l'enclos jusqu'à un creux rempli de terreau. Mais les canards demeuraient auprès de la partie du ruisseau qui coulait sous le pont.

De grands buissons, au feuillage rouge, avec des fleurs jaunes et des grappes de baies noires, surplombaient le cours d'eau. A certains endroits il était large et peu profond ; à d'autres il se déversait dans des trous aux bords pleins d'écume et de bulles frémissantes. C'est dans ces mares que les grands canards blancs avaient élu domicile, nageant et gargouillant le long des rives herbeuses.

Montant et redescendant, ils nageaient, lissant leurs plumes, avec leur poitrine éclatante et leur bec jaune, et d'autres canards avec un même jabot étincelant et un même bec jaune les suivaient, nageaient avec eux, à l'envers.

— Voilà la petite flotte irlandaise, dit Pat, et, regardez le vieil amiral ici, avec le cou vert et la belle oriflamme sur la queue.

Il tira de sa poche une poignée de grains et se dirigea vers le poulailler, indolent, son vieux chapeau de paille enfoncé sur les yeux.

Il appelait : « Ti-ti-ti-ti. »

— Coua. Coua-coua-coua — répondaient les canards qui serpentaient derrière lui en une longue ligne ondu-

leuse. Il les attirait, faisait semblant de jeter le grain, le secouait dans ses mains, les appelait, jusqu'à ce qu'il les eût tous amenés autour de lui en un cercle blanc.

De loin les volailles entendirent la clameur. Elles accouraient, elles aussi, à travers l'enclos, les ailes étendues, les pattes tournées en dedans à la sotte manière des poules, et elles caquetaient en venant.

Alors Pat répandit le grain, les canards goulus commencèrent à se goberger. Prompt, Pat se baissa, en saisit deux, un sous chaque bras, et s'avança vers les enfants. Les têtes qui dardaient, les yeux ronds des canards, effrayèrent les enfants, tous, sauf Pip.

— Allons donc, nigauds ! cria-t-il, ils ne peuvent pas mordre, ils n'ont pas de dents. Ils n'ont que ces deux petits trous dans le bec pour respirer au travers.

— Voulez-vous m'en tenir un pendant que j'en finis avec l'autre ? demanda Pat.

Pip lâcha Snooker.

— Si je veux ? Donnez-nous-en un ; ça m'est égal s'il gigote.

Il suffoqua presque de joie lorsque Pat lui remit le paquet blanc entre les bras.

Il y avait une vieille souche près de la porte du poulailler. L'homme, tenant le canard par les pattes, l'étendit dessus. Presque au même instant le tomahawk tombait ; la tête sauta du billot et le sang jaillit sur les plumes blanches et sur la main.

Dès que les enfants virent le sang, ils cessèrent d'avoir peur. Ils entourèrent Pat et se mirent à crier. Même Isabel sautait et hurlait : « Le sang ! le sang ! » Pip oublia son canard et le jeta au loin. « Je l'ai vu, je l'ai vu ! » disait-il, en faisant des bonds autour du bloc de bois.

Rags, les joues blanches comme du papier, courut à la petite tête, avança un doigt comme s'il voulait la toucher, se retira en arrière, et, de nouveau, approcha un doigt. Il tremblait de tout son corps.

Même Lottie, la petite Lottie, épouvantée, se mit à rire, montra le canard et s'écria : « Regarde, Kézia, regarde ! »

— Voyez ! s'exclama Pat.

Il posa à terre le corps qui se mit à osciller, avec un grand jet de sang à la place de la tête, et à piétiner doucement vers la pente raide qui menait au ruisseau.

— Voyez-vous ça ? voyez-vous ça ? hurlait Pip.

Il courait autour des fillettes, les tirant par leur tablier.

— C'est comme une petite locomotive ! criait Isabel, comme une drôle de petite machine de chemin de fer !

Mais, tout à coup, Kézia se précipita sur Pat, lui jeta les bras autour des jambes, frappant sa tête aussi fort qu'elle le pouvait contre les genoux de l'homme,

— Remettez-lui sa tête, remettez-lui sa tête ! gémissait-elle.

Quand Pat se baissa pour se dégager, elle ne voulut pas lâcher prise. Elle se cramponnait de toutes ses forces et sanglotait : « Remettez la tête, remettez la tête... » jusqu'à ce que cela devînt une sorte de quinte bizarre.

— Il est arrêté, il est tombé, il est mort, dit Pip.

Pat souleva Kézia dans ses bras. Le chapeau de soleil de la petite avait glissé en arrière, mais elle ne se laissa pas regarder. Elle pressa sa figure contre l'épaule osseuse de Pat et ses mains se rejoignirent autour de son cou.

Les enfants s'arrêtèrent de crier, aussi subitement qu'ils avaient commencé. Ils se tenaient autour du canard mort. Rags n'avait plus peur de la tête. Il s'agenouilla et la caressa.

— Je ne crois pas qu'elle soit tout à fait morte encore, dit-il ; ne pensez-vous pas qu'elle resterait vivante si je lui donnais quelque chose à boire ?

Mais Pip était très en colère.

— Bah ! quel bébé ! dit-il. — Il siffla Snooker et s'en alla.

Quand Isabel alla trouver Lottie, Lottie se dégagea brusquement.

— Pourquoi me tripotes-tu tout le temps, Isabel ?

— Allons, disait Pat à Kézia, voilà maintenant une bonne petite fille !

Elle releva les mains et toucha les oreilles de l'homme. Elle sentit quelque chose. Lentement, elle souleva sa

figure tremblante et regarda. Pat portait de petites boucles d'oreilles. Elle était très surprise.

— Est-ce qu'elles se mettent et s'enlèvent ? demanda Kézia, la voix rauque.

X

En haut, à la maison, dans la cuisine chaude et bien rangée, Alice, la bonne, préparait le thé. Elle était « habillée ». Elle avait une robe en étoffe noire qui sentait sous les bras, un tablier blanc, comme une grande feuille de papier, et un nœud de dentelle fixé à ses cheveux par deux épingles de jais. Elle avait remplacé ses confortables pantoufles de feutre par d'autres, en cuir noir, qui pinçaient son cor du petit orteil : quelque chose d'affreux !

Il faisait chaud dans la cuisine, une mouche bourdonnait, un éventail de vapeur blanchâtre sortait de la cafetière, dont le couvercle ne cessait de danser une gigue bruyante sur le bouillonnement de l'eau. La pendule faisait dans l'air tiède un tic-tac lent et mesuré, comme le clic de l'aiguille à tricoter d'une vieille femme, et, de temps à autre, sans raison aucune, car il n'y avait pas de brise, le store se soulevait et venait frapper la fenêtre.

Alice faisait des sandwiches au cresson ; sur la table se trouvaient un morceau de beurre, une miche de pain, et les feuilles de cresson empilées dans un linge blanc.

Un petit livre sale, graisseux, à demi décousu, aux pages écornées, s'appuyait au beurrier, et, tout en triturant le beurre, Alice lisait :

Rêver de cafards traînant un corbillard est mauvais. Signifie la mort de quelqu'un de proche ou qui vous est cher : père, mère, frère, fils ou prétendu. Si les cafards rampent en arrière pendant que vous les regardez, cela veut dire mort par le feu ou par suite de chute d'une grande hauteur, volée d'escalier, échafaudage, etc., etc.

Araignées. — Rêver d'araignées qui se promènent sur vous est bon. Signifie de grandes sommes d'argent dans un

avenir proche. Si la personne est en espoir de famille on peut s'attendre à des couches faciles. Mais qu'elle évite de manger des coquillages si on lui en apporte en cadeau dans le sixième mois.

« Combien de milliers d'oiseaux je vois ! »

— Oh ! malheur ! Voilà Miss Béryl ! — Alice laissa tomber son couteau et glissa *la Clef des Songes* sous le beurrier. Mais elle n'eut pas le temps de le dissimuler tout à fait, car Béryl accourait dans la cuisine vers la table, et les bords graisseux du livre furent la première chose sur laquelle tombèrent ses yeux. Alice vit le petit sourire malin de Miss Béryl et la manière dont elle releva ses sourcils, comme si elle se demandait ce que cela pouvait bien être. Elle décida de répondre, si Miss Béryl la questionnait : « Rien qui vous appartienne, Miss ! » bien qu'elle fût certaine que Miss Béryl ne le ferait pas.

Alice était en réalité une douce créature, mais elle possédait les plus merveilleuses répliques à des questions qui, elle le savait, ne lui seraient jamais posées. Les composer, se les répéter à elle-même, la consolait autant que si elle les avait exprimées. Vraiment, cela lui avait permis de vivre dans des places où elle avait été bousculée au point d'avoir peur de s'endormir le soir avec une boîte d'allumettes sur sa chaise, de crainte d'en mordre les bouts dans son sommeil.

— Oh ! Alice ! annonça Miss Béryl, il y a une personne de plus pour le thé, alors faites réchauffer, s'il vous plaît, une assiettée des *scones* d'hier et, en plus du gâteau au café, mettez un massepain. N'oubliez pas les petits napperons sous les assiettes, n'est-ce pas ? Vous ne les avez pas mis hier et le couvert avait si mauvaise mine ! Et ne donnez pas cet affreux couvre-théière rose et vert l'après-midi. C'est bon pour le matin. Je crois du reste qu'on devrait le garder pour la cuisine. Il a un air si misérable, et il sent mauvais ! Mettez le japonais. Vous avez bien compris, n'est-ce pas ?

Miss-Béryl avait terminé. En quittant la cuisine elle fredonna :

« Chantant si fort de tous les arbres »,

très satisfaite de la manière ferme dont elle maniait Alice.

Alice se sentait exaspérée. Elle n'était pas de celles qui n'aiment pas qu'on les commande, non, mais elle ne pouvait pas supporter ce quelque chose dans la manière dont Miss Béryl lui parlait, elle ne le pouvait vraiment pas. Ça la faisait se retourner intérieurement si l'on peut dire, et trembler presque. Mais la raison pour laquelle Alice détestait tellement Béryl, c'était qu'elle l'amoindrissait. Elle parlait à Alice avec une voix spéciale, comme si elle n'était pas toute là, et jamais elle ne s'impatientait, jamais. Même si Alice laissait tomber une chose, ou en oubliait une autre, importante, Miss Béryl semblait s'y être attendue.

— S'il vous plaît, Mistress Burnell, disait une Alice imaginaire, tandis qu'elle beurrait les *scones*, j'aimerais mieux ne pas recevoir d'ordres de Miss Béryl, je peux n'être qu'une vulgaire servante qui ne sait pas jouer de la guitare, mais...

Ce dernier trait la ravit au point de lui rendre sa bonne humeur.

— La seule chose à faire, entendit-elle en ouvrant la porte de la salle à manger, c'est de couper entièrement les manches, et de les remplacer par une large bande de velours noir...

XI

Le canard blanc semblait n'avoir jamais eu de tête lorsque Alice le plaça devant Stanley Burnell ce soir-là. Il reposait dans une résignation admirablement rôtie sur un plat bleu, entouré d'une couronne de petites boules de hachis et les pattes attachées ensemble par un brin de ficelle.

Il paraissait difficile de dire lequel, d'Alice ou du canard, semblait le mieux rôti. Ils avaient tous deux une si belle couleur et ce même air luisant et tendu ! Mais Alice était d'un rouge feu, et le canard d'un acajou d'Espagne.

Burnell parcourut du regard le tranchant de son couteau. Très fier de sa manière de découper, il se piquait d'en faire un travail de premier ordre. Il détestait voir les femmes découper. Trop lentes, elles semblaient toujours indifférentes à l'aspect qu'aurait la viande. Lui, il y tenait ; il mettait son orgueil à débiter de délicates lamelles de bœuf froid, de petits carrés de mouton. juste de la bonne épaisseur, et à dépecer un poulet ou un canard avec précision.

— Est-ce que c'est le premier de nos produits ? demanda-t-il, sachant parfaitement à quoi s'en tenir.

— Oui, le boucher n'est pas venu, nous avons découvert qu'il ne passe que deux fois par semaine.

Il n'y avait pas besoin d'excuse sur cette superbe bête. Ce n'était même plus de la viande mais une sorte de gelée raffinée. « Mon père dirait, fit Burnell, que ce doit être un de ces oiseaux, auquel sa mère jouait de la flûte allemande dans son enfance, et que les doux sons de ce délicat instrument ont agi sur l'esprit juvénile pour donner ce résultat... Reprenez-en, Béryl. Vous et moi sommes les seuls dans cette maison à avoir le sentiment de ce que nous mangeons. Je suis prêt à avouer, devant un tribunal, s'il le faut, que j'adore la bonne nourriture. »

On servit le thé dans le salon. Béryl, qui pour une raison quelconque avait été très aimable pour Stanley depuis son retour, lui proposa une partie de *cribbage*. Ils s'assirent à une petite table auprès d'une fenêtre ouverte. Mrs Fairfield disparut, et Linda, allongée dans le fauteuil à bascule, se balançait, les bras au-dessus de la tête.

— Tu n'as pas besoin de lumière, n'est-ce pas, Linda ? demanda Béryl. Elle changea la grande lampe de place, de manière à se trouver sous sa douce lumière.

Comme ils paraissaient loin, ces deux, de l'endroit où Linda assise se balançait ! La table verte, les cartes

luisantes, les grandes mains de Stanley, les toutes petites de Béryl, semblaient faire partie d'un même mouvement mystérieux. Stanley, bien découplé, robuste dans son costume foncé, prenait ses aises, et Béryl, secouant sa tête brillante, faisait la moue. Elle portait autour du cou un velours noir nouveau qui la changeait en quelque sorte, transformait la forme de sa figure — mais c'était charmant, décida Linda. La pièce sentait les lis ; il y avait deux grandes jarres d'arums dans la cheminée.

— Quinze deux, quinze quatre et une paire fait six, et une série de trois fait neuf, dit Stanley si posément, qu'il aurait bien pu compter des moutons.

— Je n'ai que deux paires, dit Béryl qui exagérait sa déconvenue, sachant combien il aimait gagner.

Les pions semblaient deux petits personnages montant la route ensemble, tournant l'angle aigu et descendant de nouveau. Ils désiraient moins se dépasser, que se rapprocher assez pour pouvoir se parler — ou simplement peut-être se sentir l'un près de l'autre.

Mais non, il y en avait toujours un qui s'impatientait, qui sautait en avant lorsque l'autre le rejoignait, et qui ne voulait pas l'écouter. Peut-être le pion blanc avait-il peur du rouge ? Ou peut-être, cruel, refusait-il au rouge l'occasion de parler...

Béryl avait un bouquet de pensées sur le devant de sa robe, et, une fois, tandis que les petits pions se trouvaient côte à côte, elle se pencha ; les pensées tombèrent, recouvrant les pions.

— C'est trop fort, dit-elle, ramassant ses fleurs, juste lorsqu'ils allaient pouvoir voler dans les bras l'un de l'autre.

— Au revoir, ma fille ! dit Stanley en riant, et le pion rouge sauta plus loin.

Le salon était long et étroit, avec des portes vitrées qui donnaient sur la véranda. La tapisserie en était crème avec un dessin de roses dorées, et le mobilier, qui avait appartenu à la vieille Mrs Fairfield, paraissait sombre et commun. Contre le mur, un petit piano s'adossait, avec de la soie jaune plissée dans le panneau sculpté. Au-dessus pendait une peinture à l'huile d

Béryl : une grosse touffe de clématites à l'air étonné. Chaque fleur, de la dimension d'une petite soucoupe, avait un cœur comme un œil effaré, frangé de noir. La pièce n'était pas achevée. Stanley rêvait d'un fauteuil Chesterfield et de deux chaises respectables. Linda préférait le salon comme il était...

Deux grands papillons de nuit entrèrent par la fenêtre, tournant et formant des cercles autour du halo de la lampe.

— Enfuyez-vous avant qu'il soit trop tard, enfuyez-vous !

En rond et toujours en rond, ils semblaient apporter le silence et le clair de lune sur leurs ailes muettes...

— J'ai deux rois, dit Stanley, sont-ils bons?

— Très bons, dit Béryl.

Linda cessa de se balancer et se leva. Stanley jeta un regard de son côté : « Quelque chose qui ne va pas, chère ?

— Non, rien, je vais rejoindre maman. »

Elle sortit de la pièce et, debout au pied de l'escalier appela, mais la voix de sa mère lui répondit de la véranda.

La lune, que Lottie et Kézia avaient vue du camion, était pleine, et la maison, le jardin, la vieille dame et Linda, tout baignait dans son éblouissante clarté.

— Je regardais l'aloès, dit Mrs Fairfield, je crois qu'il va fleurir cette année. Vois là-haut, est-ce que ce sont des boutons ou un effet de lumière ?

Comme elles se tenaient sur les marches, le haut remblai de gazon sur lequel reposait l'aloès s'éleva comme une vague ; l'aloès semblait voguer dessus, tel un vaisseau aux rames levées. Le clair de lune brillant s'égouttait des avirons, comme de l'eau, et, sur la vague verte, étincelait la rosée.

— Est-ce que tu le sens aussi ? demanda Linda.

Elle parlait à sa mère de cette voix spéciale qu'ont les femmes entre elles, le soir, comme si elles se parlaient dans leur sommeil ou du fond d'une grotte.

— Ne sens-tu pas qu'il vient vers nous ?

Elle rêva qu'elle était soulevée hors de l'eau froide dans le navire aux rames levées et au mât bourgeonnant.

Maintenant les rames s'abaissaient, frappant vite, vite. Ils voguaient loin au-dessus des arbres du jardin, des enclos, et des sombres buissons au delà. Elle s'entendait crier aux rameurs : « Plus vite, plus vite ! »

Combien ce rêve semblait plus réel que d'avoir à retourner à la maison où dormaient les enfants et où Stanley et Béryl jouaient au *cribbage !*

— Je crois que ce sont des boutons, dit Linda, allons au jardin, maman. J'aime cet aloès. Je le préfère à tout le reste ici. Et je suis sûre que je m'en souviendrai, longtemps après avoir oublié les autres choses.

Elle appuya sa main sur le bras de sa mère et elles descendirent les marches, contournèrent l'îlot et s'engagèrent dans l'allée principale qui conduisait à la grille d'entrée.

D'en bas elle voyait les longues épines effilées qui terminaient les feuilles de l'aloès, et en les regardant son cœur s'endurcit... C'était ce qu'elle préférait, ces longues épines pointues.

...Personne n'oserait s'approcher du bateau, ni le suivre.

« Pas même mon terre-neuve, pensait-elle, que j'aime tant dans la journée ! »

Car elle l'aimait vraiment. Elle le chérissait, l'admirait et le respectait énormément. Oh ! plus que n'importe qui en ce monde. Elle le connaissait à fond. Il était la franchise, la respectabilité mêmes, et malgré toute son expérience pratique, restait simple, absolument ingénu, candide, content de peu, vexé de peu.

Si seulement il ne bondissait pas ainsi après elle, aboyant si fort, la regardant avec des yeux si avides, si amoureux ! Il était trop fort pour elle. Depuis son enfance elle détestait les choses qui se précipitaient sur elle. Il y avait des moments où il devenait terrifiant, vraiment terrifiant, où elle avait failli crier de toutes ses forces : « Tu vas me tuer ! » Et alors elle avait envie de dire des choses rudes, des choses détestables...

— Tu sais, je suis très délicate, tu sais aussi bien que moi que j'ai le cœur atteint, le docteur te l'a dit, je peux mourir d'une minute à l'autre ; j'ai eu trois gros morceaux d'enfants déjà...

Oui, oui, c'était vrai. Linda retira brusquement sa main du bras de sa mère... Avec tout son amour, son respect et son admiration pour Stanley, elle le détestait. Et comme il était toujours tendre après des moments comme ceux-là, comme il était soumis et attentionné ! Il aurait fait n'importe quoi pour elle, il avait le désir de la servir... Linda s'entendait elle-même demander d'une voix faible :

— Stanley, voudrais-tu allumer la bougie ?

Elle entendait aussi la joyeuse réponse : « Bien sûr que oui, ma chérie ! » Et il sautait du lit, comme s'il allait bondir, lui décrocher la lune.

Jamais elle n'avait éprouvé cela aussi clairement ; tous ces sentiments à son égard étaient nets et définis, aussi vrais l'un que l'autre. Et cet autre, cette haine, bien réelle, comme le reste. Elle aurait pu les mettre en autant de petits paquets et les donner à Stanley. Elle avait envie de lui remettre le dernier, comme surprise, et s'imaginait ses yeux lorsqu'il l'ouvrirait...

Elle serra contre elle ses bras croisés et se mit à rire tout bas. Comme la vie était absurde, risible, tout simplement risible ! Pourquoi avait-elle cette manie de rester vivante ? Car c'était bien une manie, pensa-t-elle ironique, et riant.

— Pourquoi est-ce que je me préserve si précieusement ? Je continuerai à avoir des enfants et Stanley à gagner de l'argent. Les enfants et le jardin deviendront de plus en plus grands et il y aura des flottilles d'aloès parmi lesquels je pourrai choisir.

Linda avait marché tête baissée, sans rien regarder. A présent elle leva les yeux et les promena autour d'elle. Sa mère et elle se trouvaient auprès des camélias rouges et blancs. Superbes en étaient les feuilles riches et sombres, pailletées de lumière, et les fleurs rondes qui perchaient parmi celles-ci comme autant d'oiseaux rouges et blancs. Linda arracha un brin de verveine, le froissa et tendit les mains à sa mère.

— Délicieux ! dit la vieille dame ; as-tu froid, mon enfant ? Tu trembles, oui, tes mains sont froides, nous ferions mieux de rentrer.

— A quoi pensais-tu ? dit Linda, dis-le-moi.

— Oh ! à rien de particulier. Je me demandais, en passant à côté du verger, quels en étaient les arbres fruitiers, et si nous pourrions faire beaucoup de confitures cet automne. Il y a de superbes groseilliers, très sains, dans le potager, je les ai remarqués aujourd'hui. Je voudrais voir ces étagères de l'office bien garnies de nos confitures...

XII

Ma chère Nan,

Ne me prenez pas pour une farceuse parce que je ne vous ai pas écrit plus tôt. Je n'ai pas eu un seul instant, ma chère, et je me sens encore si épuisée, que c'est à peine si je peux tenir une plume.

Eh bien ! la terrible action est commise. Nous avons vraiment laissé le vertigineux tourbillon de la ville et je ne vois pas comment nous y reviendrons jamais car mon beau-frère a fait l'acquisition de cette propriété : bâtiments, terres et servitudes, comme il dit.

D'un côté, bien sûr, c'est un immense soulagement car il nous menace de prendre quelque chose à la campagne depuis que je vis avec eux, et je dois avouer que la maison et le jardin sont exquis, un million de fois mieux que cet affreux trou de souris en ville.

Mais je suis enterrée, ma chère ! Enterrée n'est pourtant pas le mot.

Nous avons des voisins, seulement ce ne sont que des fermiers, de gros lourdauds qui ont l'air d'avoir passé leur journée à traire les vaches, et deux terribles femmes aux dents de lapin ; le jour de notre déménagement, elles nous ont apporté des *scones*, et nous ont offert d'aider. Ma sœur, qui habite à un mille d'ici, ne connaît pas une âme ; alors nous n'avons guère de chances d'en voir non plus. Il est à peu près sûr que personne ne viendra de la ville, malgré l'omnibus, car

c'est une vieille guimbarde bruyante, tapissée de cuir noir sur les côtés, et n'importe qui de respectable préférera mourir plutôt que de rouler là-dedans pendant six milles.

La vie est ainsi faite... C'est une triste fin pour la pauvre petite B... D'ici un an ou deux je deviendrai une horrible caricature et j'irai vous voir en mackintosh, avec un chapeau marin, attaché par un voile d'auto en pongée blanc. C'est si joli !

Stanley dit, maintenant que nous sommes installés, — car nous le sommes vraiment, après la plus terrible semaine de ma vie, — qu'il va nous amener deux individus de son club, pour jouer au tennis le samedi après-midi. Au fait, deux sont annoncés comme un grand régal pour aujourd'hui. Mais, ma chère, si vous pouviez voir ces hommes du club de Stanley ! Grassouillets, du genre qui paraît terriblement indécent sans gilet, et toujours avec des doigts de pieds un peu recroquevillés — c'est si apparent lorsqu'on marche sur le *court* en sandales blanches ! Ils sont sans cesse à remonter leurs pantalons et à brandir leurs raquettes contre des obstacles imaginaires.

Je jouais avec eux au club, l'été dernier, et je suis sûre que vous verrez le genre, si je vous dis qu'après y avoir été trois fois, ils m'appelaient tous « Miss Béryl ». C'est un monde lassant !

Maman adore l'endroit, bien entendu. Mais je pense que lorsque j'aurai son âge je serai satisfaite de rester assise au soleil à écosser des pois dans une terrine.

Pour le moment, non, non, et non !

Je n'ai, comme d'habitude, aucune idée de ce qu'en pense Linda. Mystérieuse, comme toujours...

Ma chère, vous connaissez ma robe de satin blanc ; j'ai coupé les manches, et j'y ai posé deux bandes de velours noir comme épaulettes, et deux grands coquelicots rouges pris sur le chapeau de ma chère sœur. C'est un grand succès, mais je ne sais pas quand je pourrai la mettre.

Béryl écrivait cette lettre, assise à une petite table

de sa chambre. Dans un sens tout cela était vrai, bien sûr, mais d'un autre côté ce n'étaient que bêtises, et elle n'en croyait pas un mot. Non, c'est-à-dire, elle sentait ces choses, mais différemment.

C'était son autre moi qui avait écrit cette lettre qui ennuyait son vrai moi et lui répugnait, « un sot verbiage ». Cependant elle savait qu'elle l'enverrait et qu'elle écrirait toujours ce genre de sornettes à Nan Pym. En fait c'était là un exemplaire assez anodin des lettres qu'elle lui adressait généralement.

Béryl appuya ses coudes sur la table et relut sa lettre, dont elle entendait monter la voix jusqu'à elle, assourdie, comme au téléphone, mais pointue, exubérante, avec un rien d'amertume dans le ton ; et comme elle la détestait aujourd'hui !

— Tu as toujours tellement d'animation ! disait Nan Pym. Voilà pourquoi les hommes raffolent de toi. — Et elle avait ajouté assez tristement, car les hommes ne raffolaient pas du tout de Nan, qui était une fille solide aux fortes hanches et au teint coloré : « Je ne peux pas comprendre comment tu peux soutenir le rôle. Je pense que c'est ta nature ».

Quelle bêtise, quelle stupidité ! Ce n'était pas sa nature du tout. Bon Dieu ! Si elle avait été vraiment naturelle avec Nan Pym, celle-ci se serait jetée par la fenêtre de surprise. « Ma chère, vous connaissez ma robe de satin blanc... » Béryl ferma brusquement son buvard.

Elle se leva d'un bond, et, sans y penser, se dirigea vers la glace. Elle y vit une mince jeune fille, tout en blanc, jupe de serge blanche et blouse de soie blanche, la taille serrée d'une ceinture de cuir.

Son visage avait la forme d'un cœur, large aux sourcils et pointu au menton — mais rien de trop. Ses yeux étaient sans doute ce qu'elle avait de mieux : d'une couleur bizarre, si peu commune, vert bleu, pointillés d'or.

Elle avait de beaux sourcils noirs et de longs cils, si longs que, lorsqu'ils reposaient sur sa joue, on voyait positivement la lumière s'y refléter, quelqu'un le lui avait déclaré.

Sa bouche était un peu grande. Trop grande ? Non, pas vraiment. La lèvre inférieure avançait légèrement, et elle avait une manière de la sucer qu'une autre personne lui avait dit fort séduisante.

Le nez, voilà ce qui était le moins réussi. Non pas qu'il fût réellement laid, mais il n'était pas moitié aussi bien que celui de Linda. Linda avait un petit nez parfait. Le sien s'étalait un peu, pas beaucoup, et probablement qu'elle s'exagérait cet épatement parce qu'il s'agissait de son nez à elle, et qu'elle était si difficile pour elle-même ! Elle le pinça entre le pouce et l'index et fit une légère grimace.

Les cheveux, ah ! les cheveux étaient splendides. Et quelle masse ! De la couleur des feuilles fraîchement tombées, bruns et roux, avec une lueur de jaune. Lorsqu'elle les tressait en une longue natte, elle la sentait sur son dos comme un grand serpent. Elle aimait ce poids qui entraînait sa tête en arrière, et elle aimait les avoir défaits, couvrant ses bras nus. « Oui, ma chère, il n'y a pas de doute, tu es vraiment une petite beauté. »

A ces mots sa poitrine se souleva, elle prit une longue respiration de joie, fermant à demi les yeux. Mais tandis qu'elle se regardait, le sourire s'éteignit sur ses lèvres et sur ses yeux. Oh Dieu ! elle était revenue à son même jeu. Fausse, aussi fausse qu'avant, fausse comme lorsqu'elle avait écrit à Nan Pym, fausse seule avec elle-même à présent.

Quel rapport y avait-il entre elle et cette personne de la glace et pourquoi ce regard fixe ? Elle se laissa tomber à côté de son lit et enfonça sa tête dans ses bras.

— Oh ! s'écria-t-elle, je suis si malheureuse. Je sais que je suis sotte, rancunière et vaniteuse. Je joue toujours un rôle. Je ne suis jamais vraiment moi-même un instant. Et, d'une manière très nette, elle vit son faux moi monter et descendre les escaliers, rire d'un rire spécial en roulades quand il y avait des visites ; se tenir sous la lampe si un homme venait dîner, pour qu'il puisse admirer la lumière sur ses cheveux ; faire la moue et la petite fille si on lui demandait un air de

guitare. Pourquoi ? Elle soutenait le rôle même pour Stanley. Pas plus tard qu'hier soir, tandis qu'il lisait son journal, elle s'était rapprochée, s'appuyant exprès contre son épaule. N'avait-elle pas posé la main sur la sienne, en lui indiquant quelque chose, pour qu'il puisse voir combien elle était blanche à côté de sa main d'homme si brune ?

Méprisable, méprisable ! Son cœur était froid de rage. « C'est extraordinaire comme tu peux persister », disait-elle à son faux moi. Mais cela venait de ce qu'elle se sentait si malheureuse, si malheureuse ! Béryl heureuse, et vivant sa vie, sa fausseté aurait cessé d'exister. Elle voyait la vraie Béryl, une ombre... une ombre, qui rayonnait, faible, et sans substance. Qu'avait-elle de réel en dehors de cette lueur ? Pendant quelques rares instants avait-elle existé ? Béryl pouvait presque se souvenir de chacun d'eux. Elle avait pensé alors : « La vie est riche, mystérieuse et bonne, et moi aussi je suis riche, mystérieuse et bonne... — Serai-je jamais cette Béryl-là pour tout à fait ?... Et comment ? Y a-t-il jamais eu un temps où je n'avais pas de faux moi ?.. Elle en était arrivée là lorsqu'elle entendit résonner de petits pas le long du corridor et remuer la poignée de la porte. Kézia entrait.

— Tante Béryl, maman demande si tu veux descendre, je te prie, papa est là avec un monsieur et le déjeuner est prêt.

Quel ennui ! Comme elle avait chiffonné sa jupe en s'agenouillant de cette manière idiote !

— Très bien, Kézia ! — et Béryl vint à sa table à coiffer et se poudra le nez.

Kézia y vint aussi, déboucha un petit pot de crème et le renifla. Sous son bras, elle tenait un chat en calicot très sale.

Lorsque tante Béryl sortit en courant de la chambre, Kézia assit le chat sur la table à coiffer et enfonça le couvercle du pot de crème sur son oreille.

— Maintenant, regarde-toi, dit-elle d'un ton sévère.

Le chat de calicot fut si impressionné de cette vue, qu'il tomba à la renverse, bondit et rebondit jusque

par terre. Le couvercle vola en l'air, roula en rond sur le linoléum comme une pièce de deux sous, et ne se cassa pas.

Mais, pour Kézia, il s'était cassé du moment où il avait volé en l'air ; elle le ramassa, toute chaude d'émotion, et le remit sur la coiffeuse.

Puis elle se sauva sur la pointe des pieds, bien trop vite et légèrement...

JE NE PARLE PAS FRANÇAIS

JE NE PARLE PAS FRANÇAIS

Je ne sais pourquoi j'ai une telle prédilection pour ce petit café. Il est sale, et triste, triste. Encore si quelque chose le distinguait d'une centaine d'autres. Mais non ! Ou si on pouvait reconnaître de son coin des types bizarres qui y reviendraient chaque soir, et savoir plus ou moins (en y appuyant sur le moins) de quoi il retourne...

Mais, je vous prie, ne prenez pas cette parenthèse pour une confession d'humilité devant le mystère de l'âme humaine. Réellement je ne crois pas à l'âme humaine, je n'y ai jamais cru. J'ai la conviction que les gens sont comme des valises : remplies de choses diverses, elles sont expédiées, lancées, bousculées, flanquées à terre, perdues et retrouvées, jusqu'à ce qu'enfin l'Ultime Porteur les jette dans l'Ultime Train, et qu'elles roulent au loin dans un bruit de ferraille...

Ce n'est pas que ces valises ne puissent paraître très attrayantes. Extrêmement, même. Je me vois debout devant elles, vous savez bien, comme un employé des douanes.

— Avez-vous quelque chose à déclarer : vins, spiritueux, cigares, soie ?

Et cette minute d'hésitation, juste avant de tracer la petite marque à la craie : « Vais-je être berné ? » Puis cette autre, après : « L'ai-je été ? » sont peut-être les deux instants les plus sensationnels de l'existence ; en tout cas, certes, pour moi.

Avant de me lancer dans cette longue digression, assez tirée par les cheveux et pas furieusement origi-

nale, je voulais dire, tout simplement, qu'il n'y a pas de valises à examiner ici, parce que la clientèle de ce café, dames et messieurs, se tient debout devant le comptoir et ne s'assied jamais ; elle consiste en une poignée d'ouvriers venant de la rivière, tout saupoudrés de farine blanche, de chaux, ou autre ingrédient, et de quelques soldats, qui amènent de maigres filles brunes avec des boucles d'argent aux oreilles et leur panier de marché au bras.

Madame est brune et maigre aussi, avec des joues pâles et des mains blanches. A certaines lumières, elle semble tout à fait transparente, elle luit hors de son châle noir, avec un effet extraordinaire. Quand elle ne sert pas, elle reste assise sur un escabeau, la figure toujours tournée vers la fenêtre. Ses yeux cernés scrutent et suivent les passants, mais elle ne semble pas chercher quelqu'un. Peut-être le faisait-elle il y a quinze ans, et cette pose est-elle devenue une habitude.

Vous voyez à son air de fatigue et de désespérance qu'elle y a renoncé au moins depuis dix ans.

Et puis il y a le garçon, pas émouvant, et certes pas comique. Il ne lui arrive jamais de faire une de ces remarques tout à fait insignifiantes, qui vous étonnent tellement de la part d'un serveur (comme si le pauvre bougre, produit d'un croisement entre un pot de café et une bouteille de vin, était censé ne pas obtenir une goutte d'autre chose). Grisonnant, fané, les pieds plats ; ses ongles longs et cassants vous tapent sur les nerfs lorsqu'il racle vos deux sous. Quand il ne barbouille pas la table, ou n'abat pas quelque mouche morte, il se tient debout, dans son tablier beaucoup trop long ; une de ses mains est posée sur le dossier d'une chaise ; sur l'autre bras pendent les trois coins d'une serviette sale, et il attend d'être photographié à propos de quelque misérable assassinat : *Intérieur de café où fut trouvé le corps*. Vous l'avez vu des centaines de fois.

Croyez-vous que chaque endroit ait son heure du jour, pendant laquelle il prend vie ? Ce n'est pas là tout à fait ce que je veux dire ; c'est plutôt ceci : il semble qu'en réalité il y ait un moment où vous sentez que vous arrivez

par hasard sur la scène, à la minute exacte où vous y étiez attendu : tout est préparé, en suspens. Maître de la situation, vous vous gonflez d'importance, en souriant à part vous, avec finesse, parce que, d'habitude, la vie semble s'opposer à vous accorder ces entrées ; elle paraît même travailler à vous les rendre impossibles, vous gardant sous son aile jusqu'à ce qu'en fait il soit trop tard...

Pour un coup la vieille garce est à vos pieds. J'ai joui d'un de ces instants la première fois que je suis entré ici, c'est pourquoi j'y reviens sans cesse. Je visite à nouveau la scène de mon triomphe, celle du crime, où par une occasion unique je prenais la vieille chienne à la gorge et la traitais à ma guise.

Question : pourquoi suis-je aussi amer contre la vie, et pourquoi est-ce que je me la représente comme une chiffonnière de cinéma américain, qui rôde en traînant les pieds, enveloppée d'un châle immonde, ses vieilles griffes recroquevillées sur un bâton ?

Réponse : l'influence directe du cinéma américain sur un esprit faible.

En tout cas, la courte après-midi d'hiver prenait fin, comme on dit, et je flânais, rentrant chez moi, ou n'y rentrant pas, lorsque je me trouvais ici, marchant vers ce siège, dans le coin.

Je suspendis mon pardessus anglais et mon chapeau de feutre gris à cette même patère derrière moi ; après avoir laissé au serveur assez de temps pour que vingt photographes aient pu le prendre tout leur soûl, je commandai un café.

Il me versa un verre de cette drogue violacée, familière, sur laquelle se joue une erratique lueur verte, puis se retira lourdement. Je restai assis, pressant mes mains contre le verre, car il faisait un froid glacial au dehors.

J'eus l'impression subite que, sans le vouloir, je souriais. Je levai lentement la tête et me vis dans le miroir d'en face. Oui, j'étais assis là, appuyé sur une table, je souriais de mon sourire fin, profond, derrière mon verre de café d'où s'élevait un vague plumet de vapeur ; à

côté, on voyait le cercle de la soucoupe blanche avec deux morceaux de sucre.

J'ouvris mes yeux très grands. J'avais dû être là de toute éternité, et maintenant je naissais à la vie...

Le café était bien tranquille. Au dehors, à travers la pénombre, on apercevait la neige qui commençait à tomber. On discernait tout juste les formes molles et blanches des chevaux, des charrettes et des gens, qui se mouvaient dans l'air duveté. Le serveur disparut et revint, portant une brassée de paille. Il l'étendit sur le plancher, depuis le seuil jusqu'au comptoir, puis autour du poêle, avec des gestes pieux, presque d'adoration. On n'aurait pas été surpris de voir la porte s'ouvrir et la Vierge Marie entrer, montée sur un ânon, ses humbles mains jointes sur son gros ventre.

C'est assez bon, ne trouvez-vous pas ? ce morceau sur la Vierge. Cela tombe gentiment de la plume, en chute douce. J'en jugeai ainsi alors, et décidai d'en prendre note. On ne sait jamais ce qu'une petite formule comme celle-là peut être utile pour arrondir un paragraphe. M'efforçant de remuer le moins possible, parce que le charme n'était pas encore rompu (vous vous en doutez !) j'atteignis un sous-main sur la table à côté.

Ni papier ni enveloppes, naturellement ; il ne contenait qu'un unique morceau de buvard rose, incroyable de douceur, de mollesse, presque humide, comme la langue d'un petit chat mort, que je n'ai jamais touchée, d'ailleurs.

Assis là, mais toujours dans cet état d'expectative subconsciente, je roulais la langue du petit chat mort autour de mon doigt, et la douce phrase autour de mon esprit, tandis que mes yeux enregistraient les noms des filles, les plaisanteries sales, les dessins de bouteilles et les croquis des tasses qui refusaient de s'asseoir dans les soucoupes, griffonnés sur le sous-main.

C'est toujours la même chose, vous savez, les filles portent les mêmes noms, les tasses ne reposent jamais sur les soucoupes, les cœurs percés sont attachés de rubans.

Mais tout à coup je tombai sur cette petite phrase

stupide et plate, écrite en bas, à l'encre verte : *Je ne parle pas français* (1).

Voilà le moment, — le *geste !* Bien que très préparé, je fus pris, renversé, simplement écrasé ! Et l'impression physique fut si curieuse, si particulière ! Tout de moi, sauf ma tête et mes bras, tout ce qui de moi était sous la table, avait fondu, s'était dissous, changé en eau ; ma tête seule subsistait, et deux bâtons de bras, appuyés sur la table. Mais, ah ! comment décrire l'agonie de cet instant : je ne pensais plus, je ne criais même pas au-dedans de moi. Cette minute-là j'avais cessé d'exister : je n'étais qu'agonie, agonie, agonie.

Cela passa, et la seconde d'après je songeai : « Bon Dieu ! suis-je donc capable de sentir aussi fortement que cela ? » J'étais absolument inconscient, sans une phrase pour y parer, dépassé, hors de mes gonds ; je ne cherchais pas, même de la manière la plus imprécise, à noter cela.

Et je me gonflais, je me gonflais, enfin j'éclatai avec un : « Après tout je dois être quelqu'un de tout premier ordre ; un esprit inférieur n'aurait pas pu éprouver une telle intensité de sentiment d'une manière si... pure. »

Le serveur a touché d'une baguette le poêle rouge, et allumé une bulle de gaz sous l'abat-jour étalé. Ce n'est pas la peine de regarder par la fenêtre, Madame, il fait tout à fait noir à présent. Vos mains blanches hésitent sur votre châle sombre, comme deux oiseaux qui vont se nicher.

Elles sont agitées, agitées... Vous les enfoncez enfin, sous vos petites aisselles chaudes.

Avec une longue perche le garçon fait claquer les rideaux en les fermant. « Plus personne ! » comme disent les enfants.

Et puis je n'ai aucune indulgence pour les gens qui ne peuvent pas lâcher les choses, qui les suivent et se lamentent. Quand une chose est passée, elle est passée, c'est fini, on n'y pense plus. Alors laissez-la aller, ignorez-la, consolez-vous, si besoin en est, en songeant que vous

(1) En français dans le texte.

ne retrouverez jamais exactement ce que vous avez perdu. C'est toujours du nouveau ; du moment que cela vous a quitté, ce n'est plus ça. C'est vrai même pour le chapeau après lequel vous courez, et je ne veux pas dire superficiellement, mais profondément parlant. C'est une règle que je me suis fait, dans ma vie, de ne jamais rien regretter, de ne jamais regarder en arrière. Un regret est une perte d'énergie effroyable, et celui qui se destine au métier d'écrivain ne peut se payer le luxe de s'y laisser aller. On ne saurait pas plus le définir qu'édifier sur lui ; on ne peut que s'y vautrer. De même, le regard en arrière est fatal à l'Art, il appauvrit ; et l'Art ne peut ni ne veut supporter la misère.

Je ne parle pas français, je ne parle pas français ! Tandis que j'écris cette page, mon autre moi, dans l'ombre, va et vient, en quête. Il m'a quitté à la minute où j'ai commencé à analyser mon grand moment ; il s'est enfui éperdu comme un chien égaré, qui croit enfin, enfin, entendre les pas familiers.

— Souris ! Petite Souris ! Où es-tu ? Tout près ? Est-ce toi qui, appuyée à la haute fenêtre, étends tes bras pour saisir les volets ? Es-tu ce doux paquet qui vient à moi à travers la neige emplumée ? Es-tu cette petite fille qui se presse entre les portes battantes du restaurant ? Est-ce ton ombre obscure qui se penche en avant dans le fiacre ? Où es-tu ? Où es-tu ? De quel côté dois-je me tourner ? De quel côté courir ? Tandis que je reste ici à hésiter, tu t'éloignes de nouveau, Souris ! Souris !

Le pauvre chien est revenu dans le café, la queue entre les jambes, tout à fait épuisé.

— C'était une... fausse... alerte. On ne la voit... nulle... part.

— Couche-toi alors, couche-toi, couche-toi.

Mon nom est Raoul Duquette, j'ai vingt-six ans, et je suis un Parisien, un vrai Parisien. Quant à ma famille, cela n'a aucune importance ; je n'ai pas de famille, je ne veux pas en avoir ; je ne pense jamais à mon enfance ; je l'ai oubliée.

En fait, un seul souvenir en émerge. Il offre de l'intérêt parce qu'il me paraît à présent très significatif au point de vue littéraire. Le voici :

Lorsque j'atteignais ma dixième année environ nous avions comme blanchisseuse une Africaine très grande, très noire, avec un mouchoir à carreaux sur ses cheveux crépus. Lorsqu'elle venait chez nous, elle me montrait chaque fois une attention toute spéciale. Le linge enlevé du panier, elle m'y déposait et me balançait, tandis que, cramponné aux anses, je criais de joie et de peur. J'étais fluet pour mon âge, pâle, avec, j'en suis sûr, une ravissante petite bouche entr'ouverte.

Un jour, que je me tenais sur le seuil, la regardant s'éloigner, elle se retourna et m'appela par signes ; elle inclinait la tête et souriait d'une manière bizarre et mystérieuse. L'idée de refuser de la suivre ne me vint même pas. Elle m'emmena dans un petit réduit au bout du couloir, me prit dans ses bras et se mit à m'embrasser. Ah ! ces baisers ! surtout ceux dans le creux de l'oreille qui m'assourdissaient.

Lorsqu'elle me posa à terre, elle me donna un petit gâteau frit, saupoudré de sucre, qu'elle prit dans sa poche, et je trébuchai le long du corridor jusqu'à notre porte.

Comme cette cérémonie se répéta une fois par semaine, il n'est pas étonnant que j'en aie gardé un souvenir si vif. Du reste, depuis cette première après-midi-là, mon enfance a été, pour le dire joliment, emportée par les baisers. Je devins très languide. caressant, gourmand plus que de raison. Et si développé, si aiguisé ! Il semble que je comprenais tout le monde, et que je faisais ce que je voulais de n'importe qui.

Je devais être plus ou moins en état de surexcitation physique, et c'est ce qui attirait les gens, car tous les Parisiens sont plus qu'à moitié... Mais assez de cela, laissons aussi mon enfance de côté. Ensevelissons-la sous un panier de lessive au lieu d'une averse de roses et passons outre.

J'ai pris conscience de moi-même le jour où je devins locataire d'une petite garçonnière au cinquième étage

d'une haute maison, pas trop minable, et dans une rue qui pouvait être discrète ou pas. Chose très utile... Ici, j'émergeai, je vins à la lumière, et sortis mes deux tentacules, avec bibliothèque, chambre à coucher, cuisine sur mon dos, et un véritable mobilier planté dans chaque pièce. Il y avait dans la chambre une armoire avec une haute glace, un lit recouvert d'un édredon jaune bien bouffi, une table de nuit avec un dessus de marbre, et une garniture de toilette semée de petites pommes. Ma bibliothèque contenait un bureau anglais muni de tiroirs, un siège à coussins de cuir, des livres, un fauteuil, une table de côté avec la lampe et le coupe-papier, puis sur les murs quelques études de nu. La cuisine ne me servait qu'à y jeter de vieux papiers.

Je me vois encore cette première soirée, après le départ des déménageurs, lorsque j'eus réussi à me débarrasser de mon horrible vieille concierge. Je parcourais l'appartement sur la pointe des pieds, mettant la dernière main ici et là ; je me tenais devant la glace, les mains dans mes poches, je disais à cette radieuse vision : « Je suis un jeune homme qui a son appartement à lui, j'écris pour deux journaux ; je me lance dans la littérature sérieuse ; je commence une carrière. Le livre que je vais sortir révolutionnera tout simplement les critiques ; je vais y traiter des sujets non encore effleurés, je me ferai un nom comme écrivain des bas-fonds ; mais pas comme d'autres l'ont fait avant moi, oh non ! Avec beaucoup de naïveté et une sorte d'humour tendre ; aperçu du dedans, comme si c'était tout simple, tout naturel. Je vois parfaitement mon chemin. Personne n'a écrit comme je vais écrire, parce que personne n'a vécu mes expériences. Je suis riche... je suis riche ! »

Tout de même je n'avais pas plus d'argent alors que je n'en ai maintenant. C'est extraordinaire comme on peut vivre sans argent... J'ai des quantités de bons vêtements, des dessous de soie, deux habits de soirée, quatre paires de souliers vernis à tiges claires, des quantités de petits objets de toutes sortes, comme des gants, des boîtes de poudre, une trousse de manucure, des parfums, du très bon savon, et rien n'est payé. Si je me trouve

dans la nécessité d'un peu de pécune, il y a toujours une blanchisseuse africaine, avec un petit réduit par là, et je suis très franc, très bon enfant, pour qu'après il y ait beaucoup de sucre sur le petit gâteau frit...

Il y a une chose, un fait, que je tiens à mentionner, non pour me pavaner dans mon orgueil, mais plutôt pour doucement m'en étonner. Je n'ai jamais fait jusqu'ici les premières avances à une femme. Et ce n'est pas comme si je n'en avais connu qu'une sorte, loin de là ! Depuis les petites prostituées, les femmes entretenues, les veuves mûres, les vendeuses, les femmes d'hommes respectables jusqu'aux dames littéraires aux idées avancées, dans les soirées et les dîners les plus selects (car j'y fus), j'ai rencontré invariablement, je ne dis pas la même prompte acceptation, mais la même invitation indéniable. Cela me surprit au début ; je regardais à travers la table, et me disais : est-ce que cette jeune personne très distinguée qui discute le dernier volume de Kipling avec le monsieur à la barbe brune, me fait vraiment du pied ? Et je n'en étais jamais tout à fait sûr avant d'avoir pressé le sien.

Curieux, n'est-ce pas ? Je ne personnifie pas du tout un rêve de jeune fille...

Je suis petit, mince, avec une peau olivâtre, des yeux noirs aux longs cils, des cheveux courts, noirs et soyeux, de petites dents carrées qu'on voit lorsque je souris. Mes mains sont souples et menues. Une femme dans une boulangerie m'a dit une fois : « Vous avez des mains à faire des pâtisseries fines ». Je le confesse : sans mes vêtements, je suis assez charmant, grassouillet, presque comme une fille, avec des épaules lisses, et je porte un mince bracelet d'or au-dessus de mon coude gauche.

Mais attendez ! n'est-ce pas étrange d'avoir raconté tout cela sur mon corps et ainsi de suite ? C'est le résultat de ma mauvaise vie, ma vie submergée. Je suis comme la petite femme de café qui éprouve le besoin de se présenter par une poignée de photographies : « Me voilà dans ma chemise, sortant d'une coquille d'œuf... Moi la tête en bas, dans la balançoire avec un tutu par derrière comme un chou-fleur... » Vous connaissez le genre ?

Si vous croyez que ce que je viens d'écrire n'est que superficiel, hardi et de mauvais goût, vous vous trompez. J'admets que cela en ait l'air. Mais il y a autre chose, sans quoi comment expliquer l'impression ressentie en lisant cette petite phrase plate écrite à l'encre verte dans le sous-main ? Cela prouve qu'il y a plus que cela en moi, et que je suis vraiment supérieur, n'est-ce pas ? Ce moment d'angoisse, diminué d'une fraction, aurait pu être de la pose, mais non ! il était sincère.

— Garçon, un whisky !

Je déteste le whisky. Toutes les fois que j'en mets dans ma bouche, mon estomac se soulève. et la drogue qu'ils ont ici doit être particulièrement infecte. Je l'ai commandée parce que je vais écrire quelque chose à propos d'un Anglais. Nous autres, Français, sommes horriblement vieux jeu et arriérés pour certaines choses. Je m'étonne de ne pas lui avoir demandé en même temps des culottes de bure écossaise, une pipe, de longues dents et une paire de favoris roux.

— Merci, mon vieux, vous n'auriez pas une paire de favoris roux, par hasard ?

— Non, Monsieur, répond-il tristement. nous ne vendons pas de boissons américaines.

Il barbouille un peu la table, et retourne se faire prendre deux douzaines de clichés de plus, à la lumière artificielle.

Ah ! cette odeur. et cette nauséeuse sensation lorsque votre gorge se contracte.

— C'est de la mauvaise drogue pour se soûler, prétend Dick Harmon avec son lent sourire rêveur, tournant son petit verre entre ses doigts. Alors il se grise avec, sans hâte, comme en songe, et, à un moment donné, il commence à chanter très, très bas. l'histoire d'un homme qui marche de long en large, et qui cherche un endroit où il pourra dîner.

Ah ! combien j'aimais cette chanson, et la manière dont il la chantait, lente, lente, d'une voix sombre et douce :

There was a man
Walked up and down
To get a dinner in the town.

Elle ressemblait, dans sa gravité et sa mesure assourdie, à toutes ces hautes constructions grises, ces brouillards, ces rues sans fin, ces ombres nettes de policemen, qui signifient l'Angleterre.

Et puis le sujet ! L'être étique, affamé, qui va et vient, et trouve chaque maison fermée, parce qu'il n'a pas de chez lui ; comme c'est extraordinairement anglais... Je me souviens que cela finit lorsqu'il découvre enfin une place et demande au serveur un petit pâté de poisson ; mais quand il réclame du pain, le garçon crie très fort, avec mépris : « Nous ne donnons pas de pain avec un pâté de poisson ».

Que voulez-vous de plus ? Comme ces chansons sont profondes ! Elles renferment toute la psychologie d'un peuple, et comme c'est peu français, peu français !

— Encore une fois, Di-ick, une fois de plus, suppliais-je les mains jointes et la bouche en cœur ; et il aurait été content de la chanter à jamais.

Là, encore une fois, même avec Dick, c'est lui qui a fait les avances.

Je l'ai rencontré dans une soirée donnée par l'éditeur d'une nouvelle revue. C'était une affaire très select, très fashionable. Un ou deux hommes mûrs s'y trouvaient, et les dames étaient extrêmement comme il faut. Assises sur des sofas cubistes, en robes de bal, elles nous permettaient de leur offrir des dés à coudre de cherry-brandy et de leur parler de leurs poèmes, car, autant que je m'en souvienne, elles étaient toutes poétesses.

Dick ne pouvait pas passer inaperçu. Il était le seul Anglais présent ; au lieu de circuler gracieusement autour de la pièce, comme nous tous, il demeurait appuyé contre le mur, immobile, les mains dans les poches, avec ce demi-sourire rêveur sur les lèvres. De sa voix basse et douce il répondait en excellent français à ceux qui lui adressaient la parole.

— Qui est-ce ?

— Un Anglais, de Londres. Un écrivain qui fait une étude spéciale de la littérature française contemporaine.

Cela me suffisait. Mon petit livre, *Fausse Monnaie*, venait d'être publié. J'étais un jeune auteur sérieux qui faisait une étude spéciale de la littérature anglaise contemporaine.

Mais je n'eus pas le temps de lancer ma ligne ; comme un poisson qui sort de l'eau et mord à l'appât, il vint lui-même me dire, après s'être donné une légère secousse : « Voudriez-vous venir me voir à mon hôtel ? venez vers cinq heures, et nous pourrons causer avant de sortir dîner.

— Enchanté ! »

J'étais si intensément, si profondément flatté, qu'il me fallut le laisser séance tenante, pour faire et refaire le beau devant les sofas cubistes. Quelle prise ! Un Anglais réservé, sérieux, qui étudiait la littérature française d'une manière toute spéciale...

Le même soir un exemplaire de *Fausse Monnaie*, avec une dédicace cordiale à point, partait par la poste, et un ou deux jours plus tard, nous dînions ensemble et passions la soirée à causer.

A causer, mais pas seulement de littérature. Je fus soulagé de découvrir qu'il était inutile de se cantonner dans la tendance du roman moderne, du besoin d'une nouvelle forme ou de la raison qui semblait empêcher nos jeunes d'y réussir. De temps à autre, comme par hasard, je lançais une carte, tout à fait en dehors du jeu, pour voir comment il la prendrait. Et, chaque fois, il la recueillait dans ses mains avec son même air rêveur et son même sourire. Il lui arrivait de murmurer : « C'est très curieux. » Mais pas du tout comme si c'était vraiment curieux.

Cette acceptation si calme finit par me porter à la tête. Elle m'hypnotisait, elle m'entraînait de plus en plus loin jusqu'à ce que, lui ayant lancé toutes mes cartes, je me reculai, et le regardai les arranger dans sa main.

— Très curieux et intéressant...

Arrivés là, nous étions à peu près ivres l'un et l'autre ; il commença à chanter sa chanson, d'un ton très doux, très bas, sur l'homme qui fait les cent pas à la recherche de son dîner.

Moi, j'avais la respiration coupée en songeant à ce que je venais de faire. J'avais livré à quelqu'un les deux côtés de ma vie. J'avais tout dit, avec autant de sincérité et de vérité qu'il m'était possible de le faire, pris une peine immense pour lui expliquer certaines choses de ma vie submergée, parfaitement dégoûtantes, et qui ne devaient à aucun prix voir la lumière du jour littéraire ; en résumé je m'étais montré bien pire qu'en réalité — plus vantard, plus cynique, plus calculateur.

Et l'homme à qui je venais de me confier était assis là et fredonnait en souriant... j'en fus si remué que de vraies larmes me vinrent aux yeux, je les vis briller sur mes longs cils soyeux... si charmants.

Après cela, j'emmenais Dick partout avec moi ; il vint dans ma garçonnière, s'assit dans mon fauteuil, très nonchalant, joua avec le coupe-papier. Je ne sais pourquoi, son indolence, son air rêveur me donnaient toujours l'impression qu'il avait dû naviguer. Ses manières lentes, paresseuses, semblaient s'adapter à un mouvement de bateau. Je sentais cela si vivement, que parfois lorsque nous étions ensemble, et qu'il se levait, lâchant une petite femme à la minute même où elle s'attendait le moins à le voir partir, je l'excusais : « Ce n'est pas sa faute, bébé, il doit rejoindre son bateau. » Et, bien plus qu'elle, j'en étais convaincu.

Tout le temps que nous avons passé ensemble, Dick n'alla jamais avec une femme, si bien que je me suis demandé s'il n'était pas tout à fait innocent. Je ne l'ai pas interrogé à ce sujet parce que ne je lui ai jamais posé de questions personnelles. Mais, un soir, très tard, comme il sortait son portefeuille, une photographie en tomba. Je la ramassai et la regardai avant de la lui rendre. C'était celle d'une femme, pas très jeune, brune, l'air un peu égaré, mais chaque trait tellement empreint d'une sorte de fierté farouche que même si Dick n'avait pas tendu la main si vite, je ne l'aurais pas contemplée davantage.

— Hors de ma vue, petit fox-terrier parfumé ! me disait-elle.

(Dans mes pires moments mon nez me rappelle celui d'un fox-terrier.)

— C'est ma mère, affirma Dick, remettant son portefeuille en place.

Avec tout autre que Dick, j'aurais été tenté de me signer, rien que pour rire.

Voici comment la séparation eut lieu. Un soir, à la porte de son hôtel, attendant que la concierge veuille bien tirer le cordon, il regarda le ciel et dit :

— J'espère qu'il fera beau demain, je pars pour l'Angleterre dans la matinée.

— Ce n'est pas sérieux ?

— Parfaitement, il faut que je rentre pour un travail que je ne puis préparer d'ici.

— Mais... mais avez-vous terminé vos préparatifs ?

— Des préparatifs ! — il grimaça presque un rire, — je n'en ai pas à faire.

— Mais enfin, Dick, l'Angleterre n'est pas de l'autre côté du boulevard ?

— Pas beaucoup plus loin, dit-il ; quelques heures, vous savez, tout au plus. — La porte craqua et s'ouvrit.

— Ah ! j'aurais aimé être prévenu au commencement de la soirée.

Je me sentais froissé. J'éprouvais ce que ressent une femme, lorsqu'un homme tire sa montre, et se souvient d'un rendez-vous qui ne la regarde pas, mais dont l'appel prime le sien. « Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ? »

Il me tendit la main et se balança légèrement sur la marche comme si l'hôtel entier était son bateau et qu'on levât l'ancre.

— J'avais oublié, vraiment, mais vous m'écrirez, n'est-ce pas ? Bonsoir, mon vieux, je reviendrai un de ces jours.

Et je me trouvai seul sur la rive, plus que jamais comme un petit fox-terrier.

Mais, après tout, c'est vous qui m'avez sifflé, qui m'avez demandé de venir ! Je me suis donné en spectacle, je frétillais de la queue, je bondissais autour de vous, tout cela pour être abandonné ainsi, tandis que le

bateau s'éloigne lentement comme en rêve... Maudits soient ces Anglais ! C'est par trop insolent, Pour qui me prend-on ? Pour un petit guide à gages des plaisirs de nuit, à Paris.

...Non, Monsieur, je suis un jeune auteur, très sérieux, extrêmement intéressé par la littérature anglaise contemporaine, et j'ai été insulté... insulté.

Deux jours plus tard je reçus une longue et charmante lettre de lui, dans un français un peu trop français, mais qui disait combien je lui manquais, qu'il comptait sur notre amitié et espérait ne pas me perdre de vue.

Je la lus devant l'armoire à glace (non payée). Il était très tôt, je portais un kimono bleu brodé d'oiseaux blancs ; mes cheveux, encore humides, collaient sur mon front, et luisaient.

— Portrait de M^me^ Butterfly, me dis-je, apprenant l'arrivée de ce cher Pinkerton. Dans un roman, je devrais être immensément soulagé et ravi : « Allant à la fenêtre, il écarta les rideaux et contempla les arbres de Paris qui éclataient en bourgeons et verdoyaient... Dick ! Dick ! Mon ami anglais ! »

Je ne sentis rien de semblable, j'éprouvais seulement un peu de malaise. Après mon premier vol en aéroplane, je n'avais pas envie d'y remonter de si tôt.

Cela passa, et des mois plus tard, en hiver, Dick m'écrivit qu'il revenait à Paris pour y demeurer indéfiniment. Est-ce que je voudrais bien lui retenir des chambres ? Il amènerait une amie avec lui.

Pour sûr, je voulais bien. Le petit fox-terrier prit sa course. Cela tombait à merveille, car je devais une grosse somme à l'hôtel où je prenais mes repas, et la demande de chambres pour deux Anglais pendant un temps indéfini serait un bon acompte.

Tandis que dans la plus grande des deux pièces, avec la gérante, je m'exclamais : « Admirable ! » peut-être me suis-je demandé vaguement à quoi l'amie pourrait bien ressembler : serait-elle très austère, plate devant

et derrière, ou bien grande, blonde, habillée de réséda, ayant nom... Daisy, et fleurant l'eau de lavande un peu douceâtre ?

Vous voyez qu'à présent, grâce à ma règle de ne jamais regarder en arrière, j'avais presque oublié Dick, je ne retrouvais même plus au juste l'air de sa chanson sur l'homme infortuné, lorsque j'essayais de la fredonner.

En fin de compte, je faillis ne pas paraître à la gare. Je m'étais arrangé pour y aller, habillé avec un soin tout particulier pour l'occasion. J'avais l'intention de suivre une autre ligne de conduite avec Dick, cette fois-ci. Plus de confidences, ni de larmes sur les cils, non, merci.

— Depuis que vous avez quitté Paris — fis-je, nouant ma cravate noire pointillée d'argent, devant la glace (pas payée, elle non plus) de la cheminée — j'ai eu beaucoup de succès, vous savez ! J'ai deux livres de plus en préparation, j'ai écrit aussi un roman-feuilleton : *Erreur de Portes*..., qui est sur le point d'être publié, et qui doit me rapporter beaucoup d'argent. Puis j'ai mon petit livre de poésies, — m'écriai-je, m'emparant de ma brosse à habits et brossant le col de velours de mon pardessus neuf, bleu indigo. — Mon petit livre — *Parapluies oubliés* — a vraiment fait — je riais et j'agitais ma brosse — une énorme sensation ! Pouvait-on ne pas croire le personnage, qui, s'examinant du haut en bas, d'un dernier coup d'œil, enfila ses gants gris ? Il ressemblait à son rôle. Il était le rôle.

Cela me suggéra une idée : je sortis mon carnet, et bien en vue, je pris une note ou deux... Comment peut-on ressembler à son rôle, et ne pas être ce rôle ? Ou être ce rôle et ne pas le paraître ? Est-ce que paraître n'est pas être, ou être paraître ? En tout cas, qui peut prouver le contraire ?...

Cela me parut extraordinairement profond à ce moment-là. Mais je confesse que, tout bas, tandis que je serrais mon carnet, quelque chose me disait : « Toi, littérateur ? Allons donc ! Tu as plutôt l'air d'enregistrer un pari sur un champ de courses. » Mais je n'écou-

tai pas. Je sortis, et tirai à moi la porte de l'appartement d'un geste doux, rapide, afin de la fermer sans donner l'éveil à ma concierge, et je dégringolai l'escalier aussi vite qu'un lapin, pour la même raison.

Ah ! la vieille araignée ! elle fut plus maligne que moi ; elle me laissa descendre le dernier petit échelon de la toile, puis elle bondit : « Un instant, un tout petit instant, Monsieur, — murmura-t-elle, odieusement confidentielle, — entrez, entrez !... » Avec sa louche qui gouttait, elle me fit signe ; j'allai à la porte, mais ce n'était pas encore assez : elle ne voulut parler que lorsque je fus à l'intérieur, la porte refermée sur moi.

Il y a deux façons de manœuvrer votre concierge, si vous manquez d'argent. L'une est de la traiter de haut, d'en faire votre ennemie, de gronder, de refuser la discussion ; l'autre consiste à vous mettre bien avec elle, à l'amadouer jusqu'aux deux nœuds du chiffon noir qui lui passe sous le menton, à paraître faire d'elle votre confidente, à vous remettre entre ses mains pour arranger les choses avec l'employé du gaz, et faire patienter le propriétaire.

J'avais essayé le second moyen. Mais l'un et l'autre sont également détestables et inefficaces. En tout cas, celui des deux que vous employez est le pire, l'impossible.

Il s'agissait du propriétaire, cette fois-ci... Imitation par la concierge du propriétaire menaçant de me renvoyer...Imitation de la concierge par la concierge apprivoisant le taureau furieux... Imitation nouvelle du propriétaire déchaîné, soufflant dans la figure de la concierge (j'étais la concierge). Cela devenait trop nauséabond, et pendant ce temps-là, le pot noir bouillait sur le gaz, faisait mijoter les cœurs et les foies de chaque locataire de la maison.

— Ah ! — m'écriai-je, les yeux fixés sur la pendule de la cheminée : puis, m'apercevant qu'elle était arrêtée, je me frappai le front, comme si une autre idée me venait tout à coup : — Madame, j'ai un rendez-vous très important avec le directeur de mon journal, à neuf heures trente. Peut-être que demain je pourrai vous donner...

Sortir, sortir, descendre dans le métro, se presser dans une voiture bondée. Chaque personne ajoutait un coussin entre la concierge et moi. J'étais radieux.

— Ah ! pardon, Monsieur, — me dit une charmante créature, grande, avec une poitrine opulente de laquelle pendait un bouquet de violettes. Une oscillation du train m'envoya ce bouquet en plein dans les yeux ; — Ah ! pardon, Monsieur.

Je regardai en l'air, et lui fis un sourire malicieux.

— Il n'y a rien que j'aime autant, Madame, que des fleurs sur un balcon.

Au moment même où j'ouvrais la bouche, j'aperçus, enveloppé de son manteau de fourrure, l'homme gigantesque sur lequel s'appuyait mon enchanteresse. Il avança la tête, au-dessus de son épaule, à elle, et pâlit jusqu'au nez. Au fait, son nez ressortait comme une sorte de fromage vert.

— Qu'est-ce que vous avez dit à ma femme ?

La gare Saint-Lazare me sauva. Mais vous avouerez que, même à moi, l'auteur de *Fausse Monnaie*, *Erreurs de Portes*, *Parapluies oubliés*, et de deux autres livres en préparation, il n'était pas aisé de continuer ma route triomphale.

Enfin, après avoir vu d'innombrables trains me passer par l'esprit, et d'innombrables Dick Harmon rouler vers moi, le véritable train arriva. Notre petit noyau de gens en attente se rapprocha, et tendit le cou, poussant des cris, comme s'il était une sorte de monstre à plusieurs têtes, et Paris, par derrière, un grand traquenard prêt à engloutir les innocents engourdis.

Ils entrèrent dans le piège. On se précipita sur eux, on les emmena pour les dévorer. Où donc était ma proie ?

Bon Dieu ! Mon sourire et ma main levée retombèrent ensemble : je crus voir, pendant la durée d'un terrible instant, la femme de la photographie, la mère de Dick, s'avancer vers moi, revêtue du pardessus et du chapeau de Dick. Dans un effort pour sourire — et on sentait ce qu'il lui en coûtait — les lèvres de Dick se

retroussaient comme les siennes, et il vint à moi, farouche, égaré et fier.

Que s'était-il passé ? Qu'est-ce qui avait pu le changer ainsi ? Devais-je lui en parler ?

Je l'attendis, je sentis même que je hasardais un ou deux trémoussements de fox-terrier dans ma façon de lui dire : « Bonsoir, Dick », pour voir s'il y répondrait.

— Comment allez-vous, mon vieux ? Très bien ?

— Très bien, très bien ! — Il respirait avec peine.

— Vous avez les chambres ?

Vingt fois, bon Dieu ! Je compris tout. La lumière se fit sur les eaux sombres, mon marin n'avait pas été noyé ! Je faillis, de plaisir, en faire la pirouette.

Ce n'était donc que de l'énervement, bien sûr, de l'embarras, ce fameux sérieux anglais. Combien j'allais m'amuser ! J'aurais pu l'embrasser.

— Oui, j'ai les chambres ! m'écriai-je presque, mais où est Madame ?

— Elle s'occupe des bagages, dit-il, le souffle court, la voilà qui vient.

Ce ne pouvait être ce bébé, qui marchait à côté du porteur, comme si celui-ci était sa bonne et qu'il eût soulevé l'enfant hors de la vilaine voiturette, pour y rouler les malles.

— Et elle n'est pas « Madame », ajouta Dick en traînant tout à coup sur les mots.

Elle l'aperçut à ce moment-là, et lui fit signe avec son minuscule manchon. Elle se sépara de sa bonne, vint en courant dire quelque chose en anglais, très vite. Dick lui répondit en français : « Oh ! très bien, j'y veillerai. »

Mais, avant de se retourner vers le porteur, il me désigna d'un vague geste, et marmotta quelque chose. La présentation était faite. Elle me tendit la main, avec cette drôle de manière de garçon qu'ont les Anglaises. Debout, très droite devant moi, le menton levé, elle faisait, elle aussi, un effort désespéré pour contenir son absurde surexcitation. Elle me dit en me secouant la main (sans savoir, j'en suis sûr, que c'était la mienne) :

— Je ne parle pas français.

— Mais, je suis sûr que si ! répondis-je, si tendre, si rassurant, que j'aurais pu être un dentiste sur le point de lui arracher sa première dent de lait.

— Mais naturellement qu'elle le parle !

Dick oscillait vers nous : « Ne pouvons-nous pas avoir un fiacre, un taxi ou quelque chose ; nous n'avons aucune envie de rester dans cette maudite gare toute la nuit, n'est-ce pas ? »

C'était si malhonnête que je mis un instant à m'en remettre. Il dut le remarquer, car il passa son bras autour de mon épaule, comme autrefois, et me dit : « Pardonnez-moi, mon vieux, mais nous avons eu un voyage détestable, hideux. Nous avons mis des années à arriver, n'est-ce pas ? » Ceci s'adressait à elle. Mais elle ne répondit pas. Elle baissa la tête et commença à caresser son manchon gris ; tout le long du chemin, elle continua à le caresser, marchant à côté de nous.

« Me suis-je trompé ? Est-ce simplement de leur part un cas d'impatience exaspérée ? Ont-ils vraiment, comme on dit, besoin d'un lit, ayant souffert le martyre pendant le trajet, assis, peut-être bien au chaud, sous une même couverture de voyage, et patati et patata... » me disais-je, tandis que le chauffeur ficelait les malles. Puis, cela fait :

— Eh bien, Dick, je rentre par le métro, voici l'adresse de l'hôtel, tout est arrangé, venez me voir le plus tôt possible.

Ma parole, je crus qu'il allait s'évanouir. Il pâlit jusqu'aux lèvres.

— Mais vous nous accompagnerez, s'écria-t-il, je croyais que c'était décidé ; vous nous suivez ; vous n'allez pas nous laisser ? — J'y renonçai. Cela devenait trop compliqué, trop anglais pour moi.

— Mais certainement, certainement, enchanté ! je m'étais dit que peut-être...

— Il faut que vous veniez, fit Dick au petit fox-terrier, puis de nouveau il se retourna vers elle, avec cette lourdeur gauche :

— Montez, Souris.

Et Souris entra dans le trou noir et s'y assit caressant Souris II, sans dire un mot.

Nous allions cahin-caha, bruyamment, comme trois petits dés à jouer que la vie a décidé de faire sauter.

J'avais insisté pour prendre le strapontin, en face d'eux, car pour rien au monde je n'aurais voulu manquer ces rapides visions que j'obtenais chaque fois que nous traversions le cercle blanc des lampes.

Elles révélaient Dick enfoncé dans son coin, le col de son pardessus relevé ; son large chapeau foncé l'ombrageait, semblait faire corps avec lui, une sorte d'aile sous laquelle il se serait caché. Souris était assise, très droite, son ravissant petit visage ressemblait plutôt à un dessin qu'à un visage réel. Chaque ligne se détachait si pleine de sens, si nette sur l'ombre fluide.

Car Souris était belle, exquise, mais si fragile et fine que chaque fois que je la regardais, je croyais la voir pour la première fois. Elle vous causait le même étonnement que lorsqu'au fond de l'innocente tasse de porcelaine fine, dans laquelle vous venez de boire votre thé vous trouvez une minuscule créature, moitié papillon moitié femme, qui vous salue les mains dans ses manches.

Autant que je pus en juger, elle avait les cheveux foncés et les yeux bleus ou noirs. Ses longs cils et les deux petites plumes tracées au-dessus étaient très marqués.

Elle portait un long manteau sombre comme on en voit dans les gravures d'autrefois qui représentent des Anglaises en voyage. Ses bras sortaient d'une garniture de fourrure grise ; une fourrure semblable entourait son cou et recouvrait sa toque bien ajustée.

— Développement du thème souris, me dis-je.

Ah ! mais combien j'étais intrigué ! Leur excitation me gagnait de plus en plus ; je la cherchais, je m'y baignais, je m'y plongeais à perdre pied, si bien que je finis par avoir autant de peine à me contenir qu'eux.

Mais j'aurais voulu me comporter de la manière la plus extraordinaire, comme un clown, commencer à

chanter, avec de grands gestes extravagants, montrer du doigt la fenêtre et crier : « Messieurs, Mesdames, nous passons devant un des spectacles pour lesquels notre Paris est si justement renommé », sauter du taxi en marche, grimper sur le toit, rentrer par l'autre portière, m'y pencher et chercher l'hôtel à travers le mauvais côté d'un télescope brisé, qui se trouverait être aussi une trompette des plus assourdissante.

Je me regardais faire tout cela, vous comprenez, j'arrivais même à m'applaudir en cachette, je rapprochais doucement l'une de l'autre mes mains gantées tout en demandant à Souris : « Est-ce votre première visite à Paris ?

— Oui, je n'y étais jamais venue.

— Oh ! alors, vous avez beaucoup à voir ! » et j'allais effleurer avec légèreté les sujets qui offraient de l'intétêt, parler des musées, lorsqu'un arrêt brutal survint.

C'est, vous savez, très absurde, mais tandis que je poussais la porte pour eux, et que je les suivais le long de l'escalier jusqu'au bureau sur le palier, je sentais en quelque sorte que l'hôtel m'appartenait.

J'allai jusqu'à ranger un ou deux boutons de fleurs dans un vase, sur l'appui de la fenêtre du bureau, et me reculer pour noter l'effet produit, tandis que la gérante les accueillait. Et lorsqu'elle se tourna vers moi, me tendant les clefs (le garçon hissait les malles là-haut), disant : « Monsieur Duquette vous montrera vos chambres », j'avais envie de taper sur le bras de Dick avec une des clefs, et de lui dire en confidence : « Ecoutez, mon vieux, comme ami, je serais très désireux de vous faire une petite réduction. »

Nous montons de plus en plus haut, nous tournons en rond, passons devant des paires de souliers çà et là (pourquoi n'en rencontre-t-on jamais d'engageantes, devant une porte ?) grimpons encore.

— J'ai peur que ce ne soit un peu haut, murmurai-je idiotement, mais je les ai choisies parce que...

La raison pour laquelle je les avais choisies leur était si visiblement indifférente que je m'arrêtai. Ils acceptaient tout. Ils ne s'attendaient à rien d'autre.

Cela faisait partie de leur épreuve. C'est ainsi que je m'expliquai la chose,.

Enfin arrivés ! Je courus d'un côté du corridor à l'autre, tournant la lumière, expliquant :

— Celle-ci, je vous la destinais, Dick ; l'autre est plus grande, avec un petit cabinet de toilette, dans l'alcôve.

Mon œil de propriétaire nota les serviettes propres, les couvertures, les draps de lit brodés de coton rouge. Je trouvais ces chambres charmantes, mansardées, remplies d'angles, juste ce que l'on s'attend à trouver, si l'on n'a jamais encore été à Paris.

Dick jeta son chapeau sur le lit.

— Ne faudrait-il pas que j'aide cet homme pour les malles ? demanda-t-il à... personne.

— Oui, ce serait bien, répondait Souris, elles sont terriblement lourdes.

Et elle se tourna vers moi avec la première lueur d'un sourire : « Des livres, vous savez. » Dick lui lança un étrange regard, avant de se précipiter au dehors.

Il dut non seulement aider le garçon, mais arracher la malle de ses épaules, car lorsque Dick revint la portant, il trébuchait ; il la jeta par terre avec force, puis repartit chercher l'autre.

— C'est la vôtre, celle-là, Dick, lui dit-elle.

— Je pense que cela vous est égal que je la laisse ici pour l'instant ? demanda-t-il à bout de souffle. Il respirait bruyamment (la malle devait être d'un poids prodigieux). Il tira une poignée de monnaie de sa poche. « Je suppose que je dois payer cet homme. »

L' « homme » à côté de lui semblait de cet avis.

— Aurez-vous besoin d'autre chose, Monsieur ?

— Non, non, fit Dick impatienté.

Mais Souris s'interposa. Elle dit sur un ton de décision trop marqué, sans regarder Dick, avec son drôle d'accent anglais, coupant : « Oui, je voudrais du thé. Thé pour trois. »

Et tout à coup, elle éleva son manchon comme si ses mains étaient jointes à l'intérieur, et que, par cette supplication, elle eût montré au garçon qu'elle était à bout,

et qu'il fallait la sauver avec du « thé, tout de suite ».

Cela me parut entrer de si extraordinaire façon dans le tableau (je n'aurais pourtant jamais pu l'imaginer), c'était là si exactement le geste et le cri d'une Anglaise dans une grande crise, que j'avais envie de lever les mains en signe de protestation : « Non, assez, de grâce, restons-en là, à ce mot de « thé ». Vous venez de combler votre abonné le plus avide, au point qu'il éclaterait s'il devait avaler une syllabe de plus. »

Même Dick en fut ragaillardi. Comme quelqu'un qui sort d'un long état d'inconscience, il se tourna lentement vers Souris, et lentement la regarda, de ses yeux fatigués, hagards. Il murmura avec l'écho de sa voix rêveuse : « Oui, c'est une bonne idée », puis :

— Vous devez être fatiguée, Souris, asseyez-vous.

Elle s'assit sur un fauteuil qui avait des carrés de dentelle sur les bras ; Dick s'appuya contre le lit, et je m'installai sur une chaise à dossier droit ; je croisai les jambes et époussetai un peu de poussière imaginaire de mes genoux (le Parisien à son aise).

Une petite pause, puis Dick demanda : « Ne voulez-vous pas ôter votre manteau, Souris ?

— Non merci, pas tout de suite. »

Allaient-ils me proposer d'en faire autant, ou devrais-je lever la main et réclamer d'une voix enfantine : C'est à mon tour !

Non, je ne bougerai pas. Ils ne me demandèrent rien.

La pause se développa en silence, un vrai silence.

... Viens, allons donc, mon petit fox-terrier parisien, amuse ces Anglais tristes. Il n'est pas étonnant que, comme nation, ils aient un tel goût pour les chiens.

Mais, après tout, pourquoi ? Ce n'était pas mon *job*, comme ils disent. Je tentai quand même un petit bond enjoué vers Souris.

— Quel dommage que vous ne soyez pas arrivés de jour ! Il y a une vue si charmante de ces deux fenêtres. L'hôtel fait l'angle, vous savez, et chaque fenêtre domine une rue droite, immensément longue.

— Oui, dit-elle.

— Cela ne semble pas avoir beaucoup de charme

— et je me mets à rire — mais il y a tant de circulation, tant d'absurdes gamins sur des bicyclettes, et des gens penchés aux fenêtres ! Ah ! vous verrez cela le matin... Très amusant, très animé.

— Oh ! oui, dit-elle.

Si le garçon pâle et suant n'était pas entré à ce moment-là, son plateau à thé porté à bout de bras, comme si les tasses avaient été autant de boulets de canon et lui un athlète poids lourd, au cinéma...

Il parvint à abaisser et poser le plateau sur une table ronde.

— Amenez la table de ce côté, dit Souris.

Le garçon semblait être la seule personne à qui elle désirât parler. Elle sortit les mains de son manchon, enleva ses gants et repoussa en arrière sa cape démodée.

— Prenez-vous du lait et du sucre ?

— Pas de lait, merci, ni de sucre.

Je m'avançai pour prendre mon thé comme un petit gentleman. Elle en versa une seconde tasse.

— Celle-ci est pour Dick.

Et le fidèle fox-terrier la lui porta, à ses pieds même, pourrait-on dire.

— Oh ! merci, fit Dick.

Je revins à ma chaise ; Souris retomba dans son fauteuil.

Mais Dick eut une autre absence. Il regarda sa tasse d'un air fou, promena ses yeux autour de lui, posa son thé sur la table de nuit, prit son chapeau et bégaya à fond de train : « A propos, cela vous ennuierait-il de mettre une lettre à la poste pour moi ? Je voudrais qu'elle parte ce soir. Il le faut, c'est très urgent... » — Sentant sur lui le regard de Souris, il lui lança : « C'est pour ma mère ». — Et à moi : « J'aurai vite écrit, j'ai tout ce dont j'ai besoin. Mais il faut qu'elle parte ce soir. Cela ne vous fait rien ? ça... ça ne prendra guère de temps.

— Bien sûr, je la mettrai à la poste, enchanté !

— Ne voulez-vous pas boire votre thé d'abord ? proposa Souris doucement.

... Le thé ? Le thé ? Oui, naturellement, le thé... une

tasse de thé sur la table de nuit... Dans son rêve vertigineux, Dick fit étinceler sur sa petite hôtesse son sourire le plus clair, le plus charmant.

— Non, merci, pas tout de suite.

Et, manifestant encore l'espoir qu'il ne me donnait pas de peine, il sortit de la chambre, ferma la porte, et nous l'entendîmes traverser le couloir.

Je me brûlai avec mon thé, dans la hâte de rapporter ma tasse sur la table et de dire, une fois debout : « Il faut me pardonner si je suis impertinent... si je suis trop franc. Mais Dick n'a pas cherché à dissimuler, n'est-ce pas, il y a quelque chose... Puis-je aider ? »

(Musique en sourdine, Souris se lève, arpente un instant la scène, puis elle revient à son fauteuil, verser une tasse si débordante, si brûlante, que les larmes viennent aux yeux de l'ami tandis qu'il la sirote, tandis qu'il la vide jusqu'à la lie amère...)

J'eus tout le temps de faire cela avant sa réponse. Elle commença par regarder au fond de la théière, la remplit d'eau chaude, et remua le mélange avec une cuillère.

— Oui, il y a quelque chose qui ne va pas. Non, merci, je crains que vous ne puissiez rien faire. — De nouveau j'obtins cette lueur de sourire : « Je regrette beaucoup, cela doit être extrêmement pénible pour vous ».

Pénible, en vérité ! Ah ! si j'osais lui avouer qu'il y avait des mois et des mois que je n'avais été à pareille fête !

— Mais vous souffrez ? hasardai-je doucement, comme si c'était la chose la plus dure pour moi.

Elle ne chercha pas à nier. Elle inclina la tête, mordit sa lèvre inférieure, et je vis son menton trembler.

— Et il n'y a vraiment rien que je puisse faire ? dis-je, avec plus de douceur encore.

Elle secoua la tête, repoussa la table, et se leva brusquement.

— Les choses s'arrangeront bientôt, dit-elle dans un souffle. — Elle se dirigea vers la toilette, et me tourna le dos. — Cela s'arrangera, cela ne peut pas continuer ainsi.

— Mais bien sûr, c'est impossible, approuvai-je, tout en me demandant si en allumant une cigarette je paraîtrais manquer de cœur. J'étais pris tout à coup d'une grande envie de fumer.

Comment vit-elle ma main se diriger vers ma poche de gilet, en retirer à moitié mon étui à cigarettes, et l'y remettre ? Les premières paroles qu'elle prononça furent : « Allumettes... dans... le bougeoir. Je les ai vues ».

Et à sa voix, je compris qu'elle pleurait.

— Ah ! merci, oui, oui, je les ai trouvées. — J'allumai ma cigarette, et marchai de long en large, en fumant.

Tout était si tranquille, qu'il aurait aussi bien pu être deux heures du matin. Dans le silence, on entendit les craquements et les petites pétarades du bois, comme si l'on était dans une maison de campagne. J'eus le temps de fumer toute ma cigarette, d'en écraser l'extrémité dans la soucoupe, avant que Souris se retournât, se rapprochant de la table.

— Est-ce que Dick n'est pas bien long à revenir ?

— Vous êtes très fatiguée. Vous avez envie de vous coucher, je pense ? dis-je avec bonté (et ne vous gênez pas pour moi, je vous en prie ! pensai-je).

Elle insista :

— Est-ce qu'il n'est pas très long à revenir ?

Je haussai les épaules : « Lui, peut-être ». Puis, je vis qu'elle me regardait d'une manière étrange. Elle écoutait.

— Il est parti depuis un temps infini, dit-elle. A petits pas légers, elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit, traversa le couloir et entra dans la chambre de Dick.

J'attendis. J'écoutai aussi ; maintenant, je n'aurais pas voulu manquer une parole. Elle avait laissé la porte ouverte, je traversai la pièce à pas de loup, et la cherchai des yeux. La porte de Dick était ouverte elle aussi, mais pas un mot.

Savez-vous ? je fus pris de cette folle idée qu'ils s'embrassaient dans cette chambre silencieuse. Un long baiser confortable. Un de ces baisers qui non seulement

met au lit votre chagrin, mais l'y dorlote, le réchauffe, le borde et l'enveloppe jusqu'à ce qu'il s'endorme. Ah ! que c'est bon !

C'était fini, enfin ! J'entendis quelqu'un remuer, et je me retirai sur la pointe des pieds.

C'était Souris, elle revenait ! Elle tâtonna jusqu'à sa chambre, tenant à la main la lettre pour moi. Mais cette lettre n'était pas dans une enveloppe : une simple feuille de papier que Souris tenait par un coin, comme si l'encre était encore humide.

La tête de Souris était si penchée, si enfoncée dans son col de fourrure, que je ne me doutais d'abord de rien, puis elle laissa tomber le papier et s'affaissa presque elle-même par terre à côté du lit, s'y appuyant la joue, enfin, comme si la dernière de ses pauvres petites armes venait de lui échapper ; elle lança ses mains en avant, et sembla se laisser entraîner, engloutir dans l'eau profonde.

Un éclair passa d'abord dans mon esprit : Dick s'est tué ! Puis une succession d'autres éclairs : j'entrais, je voyais le corps, la tête intacte, le petit trou bleu dans la tempe ; je réveillais l'hôtel, j'arrangeais l'enterrement, je le suivais ; voiture fermée, jaquette neuve...

Je me baissai et ramassai la feuille de papier. Le croiriez-vous, mon sens du comme il faut est si invétéré, que je murmurai « pardon » avant de la lire.

Souris, ma petite Souris,

Ce n'est pas la peine, c'est impossible. Je ne peux pas aller jusqu'au bout. Oh ! je vous aime ! Je vous aime vraiment, Souris, mais je ne peux pas lui faire de mal, je ne peux pas lui faire de mal. On lui a fait du mal toute sa vie. Je n'ose pas lui donner le coup de grâce. Vous savez, bien qu'elle soit plus forte que nous deux, elle est si fragile, si fière. Ceci la tuerait... la tuerait, Souris. Ah ! mon Dieu ! Je ne peux pas tuer ma mère, même pour vous, même pour vous. Vous comprenez bien cela, n'est-ce pas ?

Tout semblait si simple lorsque nous en causions, et

faisions des projets, mais dès que le train s'ébranla, ce fut fini, je la sentais qui me tirait en arrière, vers elle, et je l'entendais m'appeler. Je l'entends encore, tandis que je vous écris, et elle est seule, elle ignore tout. Il faudrait être un démon pour le lui dire, et je ne suis pas un démon, Souris. Elle ne doit rien savoir. Oh ! Souris, quelque part, au fond de vous-même, ne me donnez-vous pas raison ? Il n'y a pas de mots pour exprimer combien tout cela est horrible, tellement que je ne sais plus si je veux partir ou rester. Est-ce que je le désire ? Ou est-ce ma mère qui m'entraîne ? Je ne sais plus. Ma tête est trop fatiguée. Souris, Souris... qu'allez-vous devenir ? Mais je ne peux pas songer à cela non plus. Je n'ose pas. Je m'effondrerais, et il ne faut pas que je m'effondre. La seule chose que je puisse faire c'est de vous écrire cela, et de m'enfuir. Je n'aurais pas pu m'en aller sans vous le dire, vous auriez eu peur, et je ne veux pas que vous ayez peur, n'est-ce pas ? Je ne puis le supporter. Mais n'en parlons plus, et ne m'écrivez pas, je n'aurais pas le courage de répondre à vos lettres, et la vue de votre écriture à pattes de mouches...

Pardonnez-moi, ne m'aimez plus. Si, aimez-moi, aimez-moi.

DICK.

Que pensez-vous de cela, n'était-ce pas une rare trouvaille ? Au soulagement de voir que Dick ne s'était pas tué, se mêlait une merveilleuse sensation de ravissement, d'enivrement.

Cette fois nous étions quittes, même plus que quittes, moi et mon Anglais avec son : « C'est très curieux et très intéressant ».

Elle pleurait d'étrange façon, les yeux clos, la figure tranquille, à l'exception de ses paupières tremblantes. Les larmes perlaient le long de ses joues, et elle les laissait tomber.

En sentant mon regard peser sur elle, elle ouvrit les yeux et me dit, tenant la lettre :

— Vous l'avez lue ?

Sa voix était très calme, mais ce n'était plus sa voix.

On aurait pu s'imaginer ainsi le son qui sortirait d'un minuscule et froid coquillage, que la marée salée aurait entraîné là-bas au sec.

Je fis « oui » de la tête, tout à fait ému, vous comprenez, et posai la lettre.

— C'est incompréhensible, incompréhensible, murmurai-je.

Elle se releva à ces mots, vint à la toilette tremper son mouchoir dans le pot à eau, elle épongea ses yeux en répondant : « Oh ! non, ce n'est pas incroyable du tout », puis revint vers moi, pressant encore ce tampon humide sur ses yeux, et s'affaissa dans son fauteuil aux bras garnis de carrés de dentelle.

— Je le savais bien tout le temps, dit la petite voix froide et salée ; depuis le moment même du départ. Je le sentais bien au fond de moi, mais je continuais à espérer — ici, elle retira son mouchoir, et m'accorda une dernière lueur — comme on espère, si stupidement, vous savez.

— Comme on espère.

Silence.

— Mais qu'allez-vous faire ? Vous allez retourner, vous allez le voir ?

Elle se redressa à ces mots et me dévisagea.

— Quelle idée extraordinaire ! dit-elle, plus froidement que jamais. Il va de soi que je ne songerai pas à le revoir. Quant à rentrer, c'est tout à fait hors de question. Je ne peux pas rentrer.

— Mais...

— C'est impossible ; d'abord tous mes amis me croient mariée.

Je lui tendis la main : « Ah ! ma pauvre petite amie ».

Mais elle se retira en arrière (fausse manœuvre).

Il y avait une interrogation que, naturellement, j'avais pendant tout ce temps au fond de l'esprit, mais qui me faisait horreur :

— Avez-vous de l'argent ?

— Oui, j'ai vingt livres ici, et elle mit sa main sur sa poitrine. Je m'inclinai, c'était beaucoup plus que je ne pensais.

— Et quels sont vos projets ?

Ma question était des plus maladroites, je le sais, on ne pouvait en poser de plus idiote. Souris s'était montrée si soumise, si confiante, elle m'avait permis, du moins spirituellement parlant, de tenir son petit corps qui tremblait et de caresser sa tête de fourrure. Et je venais de la rejeter. J'aurais pu me battre !

Elle se leva : « Je n'ai pas de projets, mais il est tard. Vous devez partir, à présent, je vous prie. »

Comment pouvais-je la rattraper ? Je voulais la rattraper. Cette fois je ne jouais plus la comédie.

— Mais pensez que je suis votre ami ! m'écriai-je. Permettez-moi de revenir demain, de bonne heure. Laissez-moi m'occuper de vous, prendre soin de vous, et usez de moi, comme bon vous semblera.

Je réussis, elle sortit de sa coquille... timidement... mais elle en sortit.

— Oui, c'est très aimable à vous. Oui, revenez demain, je vous en prie. Cela me fera plaisir, c'est un peu compliqué parce que — de nouveau je serrai sa main de garçon — *je ne parle pas français*.

Ce n'est qu'à moitié chemin, en bas du boulevard, que la chose m'envahit... dans toute sa force.

Mais ils souffraient... ces deux... ils souffraient réellement. J'avais vu deux personnes souffrir, comme je n'en verrai probablement plus jamais...

Vous savez, bien sûr, à quoi vous attendre. Vous anticipez pleinement sur ce que je vais écrire. Ce ne serait plus moi, sans cela.

Je ne suis jamais retourné dans ces parages.

Oui, je dois encore de gros comptes de déjeuners et dîners, mais c'est en dehors de la question ; il est vulgaire de le mentionner en même temps que le fait que je n'ai jamais revu Souris.

Pas faute d'intention ! Bien entendu, me mettre en route, jusqu'à la porte, écrire et déchirer des lettres, j'ai fait tout cela. Mais je n'arrivais pas à l'effort final.

Même à présent, je ne comprends pas bien pourquoi. Je savais que je ne pourrais pas continuer, c'est là la principale raison. Mais vous croiriez, mettant les choses au pire, que la curiosité aurait attiré mon nez de fox-terrier...

« Je ne parle pas français. » Ce fut, pour moi, son chant du cygne.

Mais comme elle me fait enfreindre ma règle ! Vous l'avez vu par vous-même, et je pourrais vous en donner maints exemples.

... Le soir, assis dans quelque lugubre café, lorsque j'entends un piano mécanique jouer une mélodie de Souris (il y a des douzaines d'airs qui l'évoquent), je commence à faire des rêves de ce genre...

Une petite maison au bord de la mer, quelque part, très loin. Une jeune femme, dehors, vêtue d'une robe un peu comme celles que portent les femmes peaux-rouges, hèle un jeune homme fluet, qui arrive en courant, pieds nus, de la plage.

— Qu'est-ce que tu apportes ?

— Un poisson, — et il le lui donne, avec un sourire.

... La même jeune femme, le même jeune homme ; les costumes sont différents. Ils sont assis devant la fenêtre ouverte et mangent des fruits. Ils se penchent au dehors et rient.

— Toutes les fraises des bois sont pour toi, Souris, je n'en toucherai pas une.

... Une soirée, il pleut, ils rentrent ensemble sous un même parapluie. Ils s'arrêtent sur le seuil pour rapprocher leurs joues mouillées.

Et cela continue ainsi, jusqu'à l'heure où quelque abject vieux galant arrive à ma table, s'assied en face de moi, grimace et jappe, et où je m'entends lui dire: « Mais j'ai la petite qu'il vous faut, mon vieux. Si menue... si fine... » Je baise le bout de mes doigts, et les pose sur mon cœur : « Je vous en donne ma parole d'honneur, comme gentleman, comme écrivain, sérieux, jeune, et extrêmement intéressé par la littérature anglaise contemporaine. »

Il faut que je parte, il le faut. Je décroche mon pardessus et mon chapeau. Madame me connaît : « Vous n'avez pas encore dîné ? » Elle me fait un sourire.

— Non, pas encore, Madame.

FÉLICITÉ

FÉLICITÉ

Malgré ses trente ans, Bertha Young avait encore des moments comme celui-ci, où elle avait envie de courir au lieu de marcher, d'esquisser des pas de danse du haut en bas du trottoir, de pousser un cerceau, de lancer quelque chose en l'air et de le rattraper, ou de rester immobile et de rire... à rien, tout simplement.

Que pouvez-vous faire, si vous avez trente ans, et qu'en tournant l'angle de votre propre rue, vous vous sentez envahie, soudain, par une sensation de félicité, d'absolue félicité ? Comme si vous veniez tout à coup d'avaler un morceau brillant de ce tardif soleil d'après-midi, qui continuerait à brûler dans votre poitrine, envoyant des petites fusées d'étincelles dans chaque parcelle de votre être, dans chaque doigt et chaque orteil ?...

Oh ! n'y a-t-il pas moyen d'exprimer cela autrement que par « ivresse et dérèglement » ? Que la civilisation est donc idiote ! Pourquoi avoir reçu un corps, si c'est pour le garder enfermé dans son étui, comme un violon très rare ?

— Non, cette comparaison du violon n'est pas tout à fait cela... — songea-t-elle, tandis qu'elle montait les marches en courant, tâtait son sac pour y chercher sa clef, oubliée comme d'habitude, et secouait la boîte aux lettres... — Ce n'est pas ce que je veux dire, parce que... — Merci, Mary — elle entra dans le hall — : Nurse est-elle revenue ?

— Oui, Madame.

— On a apporté les fruits ?

— Oui, Madame, tout est là.

— Donnez-moi les fruits de la salle à manger, je vous prie, je les arrangerai avant de monter.

Il faisait sombre dans la salle à manger, et très frais. Malgré cela Bertha Young rejeta son manteau. Elle ne pouvait en supporter la pression un instant de plus, et l'air froid tomba sur ses bras.

Mais dans sa poitrine demeurait encore ce point brillant, brûlant, d'où partaient ces averses de petites étincelles. Elle osait à peine respirer de peur de l'attiser, et cependant elle respirait très profondément. Elle osait à peine regarder dans le miroir glacé, mais elle y regarda tout de même, et il lui rendit l'image d'une femme radieuse, aux lèvres souriantes, tremblantes, aux grands yeux sombres, et qui semblait écouter, attendre que quelque chose de divin arrivât, qu'elle savait devoir arriver... infailliblement.

Mary apporta les fruits sur un plateau avec une coupe de cristal et un plat bleu, très joli, aux reflets bizarres, comme s'il avait été trempé dans du lait.

— Dois-je allumer, Madame ?

— Non, merci, j'y vois très bien.

Il y avait des mandarines et des pommes teintées d'un rose de fraise, des poires jaunes aussi lisses que de la soie, des raisins blancs, veloutés d'argent, et une grosse grappe de raisin pourpre. Elle avait acheté cette dernière pour l'assortir au nouveau tapis de la salle à manger. Oui ; cela vous avait un air recherché et absurde, mais c'était bien là la raison qui la lui avait fait prendre. Elle avait songé dans le magasin : « Il faut que j'aie du raisin pourpre pour amener le tapis sur la table. » Et, sur le moment même, cela lui avait paru plein de bon sens.

Lorsqu'elle eut terminé les deux belles pyramides rondes et brillantes, elle se recula pour juger de l'effet, et il était vraiment des plus curieux : car la table sombre semblait se fondre dans la pénombre, la coupe de verre et le plat bleu flotter dans l'air. Ceci, naturellement, dans son état d'esprit actuel, lui sembla être d'une indicible beauté... Elle commença à rire.

— Non, non, je deviens nerveuse ; et s'emparant de son sac, elle s'élança vers la nursery.

Nurse, assise à une table basse, faisait dîner la petite B..., qui sortait de son bain.

Le bébé avait une robe de flanelle et un casaquin de laine bleue ; ses cheveux fins et noirs étaient brossés en l'air, en une drôle de petite touffe pointue. Elle leva la tête lorsqu'elle vit sa mère et se mit à sauter.

— Allons, ma jolie, mangeons tout, comme une bonne petite fille, dit Nurse, comprimant les lèvres d'une façon que Bertha connaissait bien et qui signifiait qu'elle venait, une fois de plus, d'entrer dans la nursery au mauvais moment.

— A-t-elle été sage, Nanny ?

— Un vrai petit amour toute l'après-midi, chuchota Nanny. Nous sommes allées dans le parc, je me suis assise sur une chaise, je l'ai sortie de sa voiture, et un grand chien est venu poser sa tête sur mon genou, elle lui attrapait l'oreille et la tirait ; j'aurais voulu que vous la voyiez.

Bertha avait envie de lui demander si ce n'était pas un peu dangereux de lui laisser ainsi tirer l'oreille d'un chien inconnu. Mais elle n'osait pas. Elle restait là à regarder, les mains pendantes à son côté, comme la petite fille pauvre devant une petite fille riche avec la poupée.

Le bébé leva de nouveau les yeux vers elle, le regard fixe, puis elle sourit si gentiment que Bertha ne put s'empêcher de s'écrier :

— Oh ! Nanny, laissez-moi finir de lui donner son souper, pendant que vous mettrez les affaires du bain en ordre.

— Très bien, Madame, mais on ne devrait pas la changer de mains pendant qu'elle mange, répondit Nurse toujours à voix basse. Ça la dérange, et il est très probable que ça l'indisposera.

Combien c'était absurde ! Pourquoi avoir un bébé s'il doit être gardé dans un étui comme un violon très rare, mais dans les bras d'une autre femme ?

— Oh ! il le faut ! dit Bertha.

Très offensée, Nanny la lui passa.

— A présent, ne l'excitez pas après son souper, vous savez que cela vous arrive, Madame, et j'ai toutes les peines du monde avec elle ensuite !

Dieu merci ! Nanny sortait de la pièce avec les serviettes de bain.

— A présent, je t'ai toute à moi, mon petit trésor, dit Bertha, tandis que le bébé s'appuyait contre elle.

La petite mangeait délicieusement, avançant les lèvres vers la cuillère, et agitant les mains. Quelquefois, elle ne voulait pas lâcher la cuillère, et d'autres fois, elle la renvoyait aux quatre vents, comme juste Bertha venait de la remplir.

La soupe finie, Bertha se retourna vers le feu.

— Tu es mignonne, tu es très mignonne ! dit-elle en embrassant son bébé tout chaud. Je t'aime ! Je t'adore !

Et vraiment, elle aimait tellement la petite B... et tellement son cou, lorsqu'elle le penchait en avant, ses exquis doigts de pied, luisant en transparence à la lumière du feu, que toute sa sensation de félicité lui revint ; et de nouveau elle ne savait, ni comment l'exprimer, ni qu'en faire.

— On vous demande au téléphone ! dit Nanny, triomphante, qui revenait s'emparer de la petite B...

Bertha descendit en courant. C'était Harry.

— Oh ! c'est toi, Ber ? dit-il. Ecoute, je serai en retard, je prendrai un taxi, et je viendrai aussi vite que je pourrai, mais fais repousser le dîner de dix minutes... Veux-tu ? Tout va bien ?

— Oui, parfaitement. Oh !... Harry ?

— Quoi ?

Qu'avait-elle à dire ? Rien. Elle voulait seulement se sentir près de lui un instant. Elle ne pouvait pourtant pas s'écrier de façon absurde : N'est-ce pas que la journée a été divine ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien... entendu, dit Bertha, et elle raccrocha le

récepteur, en songeant combien la civilisation était chose plus qu'idiote !

Ils avaient des invités à dîner : les Norman Knight, — un couple de tout repos : lui était sur le point de lancer un théâtre, et elle s'occupait avec beaucoup d'ardeur de décoration intérieure ; — un jeune homme, Eddie Warren, qui venait tout juste de publier un premier volume de poésies, et que tout le monde invitait à dîner, et une « trouvaille » de Bertha appelée Pearl Fulton. Que faisait Miss Fulton ? Bertha l'ignorait. Elles s'étaient rencontrées au club, et Bertha s'était éprise d'elle, comme elle le faisait de toutes les belles femmes qui avaient un air étrange.

La chose agaçante, c'est qu'elles avaient beau être sorties ensemble bon nombre de fois, et avoir vraiment causé, Bertha ne pouvait pas encore la comprendre. Jusqu'à un certain point, Miss Fulton était d'une franchise rare, admirable, mais ce point demeurait, et ne pouvait être franchi.

Y avait-il quelque chose au delà ? Harry prétendait que non, la déclarait un peu « terne » et « froide » comme toutes les blondes, avec une légère atteinte, peut-être, d'anémie au cerveau. Mais Bertha ne voulait pas lui donner raison, pas encore, du moins.

— Non, cette manière qu'elle a de s'asseoir, la tête légèrement de côté, en souriant, cache quelque chose, Harry, et il faut que je découvre ce que c'est.

— Plus que probable, un bon estomac, avait répondu Harry.

Il avait l'habitude d'arrêter les élans de Bertha par des réponses de ce genre : « foie gelé, ma chère fille », ou « simple flatulence », ou « maladie des reins »... et ainsi de suite. Par quelque raison inexpliquée, ce trait plaisait à Bertha ; pour un peu plus, elle l'eût même beaucoup admiré chez lui.

Elle entra dans le salon et alluma le feu ; puis ramassant un à un les coussins si soigneusement disposés par Marie, elle les lança sur les fauteuils et les divans. Cela faisait toute la différence, la pièce se mit à vivre aussitôt. Sur le point de jeter le dernier, elle se surprit à le

presser contre elle, passionnément, passionnément. Mais cela n'éteignit pas le feu dans sa poitrine, au contraire...

Les portes-fenêtres du salon s'ouvraient sur un balcon qui donnait dans le jardin. Au fond, contre le mur, s'élevait un grand poirier élancé, en sa plus riche floraison. Il se tenait là, dans sa perfection, comme abrité contre le ciel vert de jade. Bertha, malgré la distance, ne put s'empêcher de sentir qu'il n'avait pas un seul bouton, ni un seul pétale fané. Plus bas, dans les massifs, les pieds de tulipes rouges et jaunes, lourds de fleurs, semblaient s'appuyer sur la pénombre. Une chatte grise, traînant son ventre, rampa à travers le gazon ; un chat noir, son ombre, se faufilait par derrière. A les voir si tendus, si rapides, Bertha eut un étrange frisson.

— Ces chats vous donnent la chair de poule ! balbutia-t-elle, et, se détournant de la fenêtre, elle se mit à marcher de long en large...

Les jonquilles avaient un parfum bien fort dans la pièce chaude. Trop fort ? Oh non ! Et cependant, comme exténuée, elle se laissa tomber sur un divan, pressant ses mains sur ses yeux.

— Je suis trop heureuse, trop heureuse ! murmura-t-elle.

Elle semblait voir le beau poirier, avec ses fleurs grandes ouvertes, imprimé sur ses paupières, symbole de sa propre vie.

Vraiment... vraiment... elle était comblée. Elle était jeune. Harry et elle, aussi amoureux que jamais, s'entendaient à merveille, tout à fait en bons camarades. Elle avait un bébé adorable, ils ne se préoccupaient pas de questions d'argent ; ils possédaient cette maison et ce jardin, si satisfaisants en tous points. Et leurs amis... modernes, palpitants, des écrivains, des peintres, des poètes, ou des gens intéressés aux questions sociales ; juste le genre d'amis qu'ils désiraient. Et puis il y avait les livres, la musique ; elle venait aussi de découvrir une merveilleuse petite couturière ; ils allaient voyager sur le continent et leur cuisinière faisait des omelettes superbes...

— Je suis absurde, absurde ! — Elle se leva, mais se sentit toute étourdie, comme ivre. Ce devait être le printemps.

Oui, c'était le printemps. A présent elle se trouvait si fatiguée qu'elle ne pouvait plus se traîner là-haut pour s'habiller.

Une robe blanche, un collier de perles de jade, des souliers et des bas verts. Aucune intention là-dessous. Elle avait songé à cet assemblage, des heures avant de regarder par la fenêtre du salon.

Entrant dans le hall, avec un doux froufrou de ses pétales, Bertha embrassa Mrs Norman Knight, qui retirait le plus amusant manteau orange, sur l'ourlet et les devants duquel courait une procession de singes noirs.

— ... Pourquoi, pourquoi, mais pourquoi donc la classe bourgeoise est-elle si encroûtée, si dépourvue d'humour ? Ma chère, ce n'est que par un coup de hasard que je suis ici, Norman étant ce hasard protecteur. Car mes amours de singes ont tellement bouleversé les gens du train, qu'ils se sont levés comme un seul homme, et m'ont dévorée des yeux, tout simplement. Ils ne riaient pas... ne s'amusaient pas... Non, des regards fixes... qui me perçaient de part en part.

— Et le bouquet, — dit Norman, pressant un monocle au large bord d'écaille dans son œil, — cela t'est égal que je le raconte, n'est-ce pas, Face ? — chez eux et chez leurs amis, ils s'appelaient mutuellement Face et Mug — le... bouquet, c'est que lorsqu'elle en a eu par-dessus la tête, elle s'est retournée vers sa voisine en disant : « N'avez-vous jamais vu de singes ? »

— Oh ! oui !

Mrs Norman Knight se joignit aux rires. N'était-ce pas absolument délicieux ?

Et ce qui était le plus drôle encore, c'est que, sans son manteau, Mrs Norman Knight ressemblait vraiment à un singe très intelligent, qui, même, aurait fait cette robe de soie jaune avec des peaux de bananes raclées. Et ses boucles d'oreilles d'ambre étaient comme de petites noisettes qui se balançaient.

— *Triste, triste dégringolade* — déclama Mug en face de la voiture d'enfant de la petite B... — *quand la petite voiture vient dans le hall !...* et il fit envoler, de la main, le reste de la citation.

La sonnette retentit. Le pâle et maigre Eddie Warren entrait, comme d'habitude, dans un état de détresse aiguë.

— C'est bien ici la bonne maison, n'est-ce pas ? implora-t-il.

— Oh ! je le crois, je l'espère, fit Bertha joyeusement.

— Je viens d'avoir une affaire terrible avec un chauffeur de taxi. Il était sinistre. Je ne pouvais pas l'arrêter. Plus je frappais et appelais, plus il allait vite. Et dans le clair de lune, cette silhouette bizarre, avec la tête aplatie, penchée sur la petite roue...

Il frissonna, enlevant un immense cache-nez de soie blanche. Bertha remarqua que ses chaussettes aussi étaient blanches : effet charmant !

— Mais comme c'est terrible ! s'écria-t-elle.

— Oui, ça l'était vraiment, dit Eddie. — Il la suivit dans le salon. — Je me voyais roulant à travers l'Éternité dans un taxi sans durée !

Il connaissait Norman Knight et sa femme. En fait, il se préparait à écrire une pièce pour lui lorsque son projet de théâtre serait réalisé.

— Eh bien, Warren, où en est la pièce ? demanda Norman Knight, laissant tomber son monocle, pour permettre à son œil de remonter un peu à la surface, avant d'être revissé de nouveau.

Et Mrs Norman Knight ajouta : « Oh ! Mr Warren, quelles amusantes chaussettes ! »

— Je suis si heureux que vous les aimiez, répondit-il, les yeux fixés sur ses pieds. Elles semblent avoir beaucoup blanchi depuis que la lune s'est levée.

Il tourna sa triste jeune figure émaciée vers Bertha. « Il y a une lune, vous savez. »

Elle eut envie de s'écrier : « Oh ! j'en suis sûre, souvent... souvent ! »

Il était vraiment un personnage très attirant, mais Face aussi, accroupie devant le feu dans ses peaux de

banane, et Mug qui fumait une cigarette, et disait en faisant tomber la cendre : « Pourquoi l'époux tarde-t-il ? »

— Le voilà !

Bing ! la porte d'entrée s'ouvrait, et se refermait. Harry criait : « Bonsoir, vous autres ; je redescends dans cinq minutes ! » Et ils l'entendirent monter quatre à quatre. Bertha ne put s'empêcher de sourire ; elle savait combien il aimait à faire les choses à haute pression. Que signifiaient, après tout, cinq minutes de plus ? Mais il se persuadait à lui-même qu'elles étaient de la plus haute importance. Puis il mettait son point d'honneur à entrer, excessivement calme et de sang-froid, dans le salon.

Harry avait un tel goût pour la vie ! Oh ! combien elle appréciait cela chez lui ! Et sa passion pour la lutte, pour chercher dans tout ce qui se dressait contre lui une pierre de touche de sa force, de son courage. Elle comprenait cela aussi, même si, à l'occasion, vis-à-vis de ceux qui ne le connaissaient pas bien, il pouvait passer pour un peu ridicule... Car il y avait des moments où il partait en guerre là où il n'y avait pas de guerre...

Occupée à parler et à rire jusqu'à l'entrée de Harry (qui s'était produite exactement comme elle se l'était imaginé), Bertha n'avait positivement pas remarqué l'absence de Miss Fulton.

— Je me demande si Miss Fulton a oublié ?

— Je le suppose, dit Harry. A-t-elle le téléphone ?

— Ah ! voilà ! J'entends un taxi. — Et Bertha, souriant de ce petit air de propriétaire qu'elle prenait chaque fois que ses trouvailles féminines étaient encore nouvelles et mystérieuses, ajouta : « Elle vit en taxi ».

— Elle engraissera si elle continue, dit Harry froidement. — Il appuya sur la sonnette pour demander le dîner. — Danger terrible pour les femmes blondes !

— Harry, non ! avertit Bertha en riant.

Un autre petit instant d'attente suivit, tandis qu'ils causaient gaiement, un rien trop à leur aise, sans appréhension. Puis Miss Fulton, vêtue d'argent, les cheveux enserrés d'un filet d'argent, fit son entrée, souriante, la tête un peu penchée de côté.

— Suis-je en retard ?

— Non, pas du tout, dit Bertha. Allons, venez !

Elle prit le bras de Miss Fulton, et ils se dirigèrent vers la salle à manger.

Qu'y avait-il dans l'attouchement de ce bras frais pour aviver ainsi, faire flamber ce feu de félicité dont Bertha était en peine ?

Miss Fulton ne la regarda pas, mais elle regardait rarement les gens en face. Ses lourdes paupières reposaient sur ses yeux, un étrange demi-sourire allait et venait sur ses lèvres. Il semblait que, plus que la vue, les sons la faisaient vivre. Cependant Bertha comprit tout à coup, aussi bien que si le long, le plus intime des regards eût été échangé entre elles, — comme si elles s'étaient dit : « Vous aussi ? » — que Pearl Fulton, en remuant la belle soupe rouge dans l'assiette grise, éprouvait juste la même sensation qu'elle.

Et les autres ? Face et Mug, Eddie et Harry ? leurs cuillères montent et redescendent, leurs serviettes touchent leurs bouches, ils émiettent du pain, jouent avec leurs fourchettes, leurs verres, et causent.

— Je l'ai rencontrée à l'exposition d'Alpha ; quelle fantastique petite personne ! Elle ne s'était pas contentée de se couper les cheveux, mais elle semblait aussi avoir enlevé un bon morceau de ses jambes, et de son pauvre petit nez, par la même occasion.

— N'est-elle pas très liée avec Michael Oat ?

— L'homme qui a écrit : *L'amour en fausses dents* ?

— Il veut me faire une pièce. Un acte, un personnage. Veut se suicider. Donne toutes les raisons pour et contre. Au moment où il décide de le faire, ou de ne pas le faire : rideau. Pas si mauvaise idée !

— Comment va-t-il l'intituler ? *Troubles digestifs* ?

— Je crois que j'ai rencontré la même idée dans une petite revue française tout à fait inconnue en Angleterre.

Non, eux ne partagent pas cette sensation. Ils sont des amours — des amours — et elle aime les recevoir là, à sa table, leur donner une nourriture et des vins délicieux. En fait, elle voudrait tant leur dire combien

ils sont exquis, quel groupe décoratif ils forment, et comme ils se font mutuellement valoir, et lui rappellent une pièce de Tchekof.

Harry jouissait de son dîner. C'était, en quelque sorte, un trait chez lui, plutôt que sa nature ou l'effet d'une pose, que de parler ainsi de nourriture, de faire étalage de son « goût éhonté pour la chair blanche du homard, ou le ton vert des glaces à la pistache, vertes et froides comme les paupières des danseuses égyptiennes ».

Lorsqu'il la regarda et dit : « Bertha, ceci est un admirable soufflé ! » elle aurait presque pu pleurer de joie enfantine.

Oh ! pourquoi se sentait-elle ce soir si tendre envers le monde entier ? Tout était bon, juste. Tout ce qui survenait semblait emplir à nouveau sa coupe débordante de félicité.

Et toujours, au fond de sa pensée, demeurait le poirier. Il devait être en argent, à cette heure-ci, éclairé par la lune de ce pauvre Eddie, en argent comme Miss Fulton, qui, assise là, retournait une mandarine entre ses doigts délicats, si pâles qu'une lueur semblait en émaner.

Ce que Bertha n'arrivait pas à comprendre — ce qui lui semblait miraculeux — c'était la manière dont elle avait deviné si exactement, si rapidement, l'état d'âme de Miss Fulton. Car elle ne mit pas un instant en doute qu'elle avait deviné juste. Et cependant sur quoi se basait-elle ? Sur moins que rien.

— Je pense que cela n'arrive que très très rarement entre femmes, et jamais entre hommes ! songeait Bertha. Mais tandis que je ferai le café dans le salon, peut-être me donnera-t-elle un signe !

Elle ne savait pas au juste ce qu'elle entendait par là, ce qui arriverait après.

En réfléchissant ainsi, elle se voyait elle-même rire et parler. Il lui fallait parler à cause de son envie de rire.

— Il faut que je rie ou que je meure !

Mais lorsqu'elle remarqua la drôle de petite manie de Face, d'enfouir quelque chose dans le devant de son

corsage — comme si elle gardait, là aussi, une petite réserve de noisettes — Bertha dut s'enfoncer les ongles dans les mains — pour ne pas rire trop.

C'était fini enfin, et : « Venez voir ma nouvelle machine à café ! » dit Bertha.

— Nous n'avons qu'une nouvelle machine à café par quinzaine, dit Harry. — Face prit le bras de Bertha, cette fois-ci ; Miss Fulton pencha la tête et le suivit.

Le feu avait baissé dans le salon ; rouge avec des flammes vacillantes, il n'était plus qu'un nid de « bébés salamandres », au dire de Face.

— N'allumez pas encore, c'est exquis !

De nouveau Mrs Norman Knight s'accroupit près du foyer. Elle avait toujours froid... — sans sa petite veste de flanelle rouge, naturellement, songea Bertha.

A ce moment Miss Fulton « donna le signe ».

— Avez-vous un jardin ? demanda sa voix calme et endormie.

C'était si exquis de sa part, que Bertha ne put qu'obéir. Elle traversa la pièce, sépara les rideaux, et ouvrit les portes-fenêtres.

— Là, dit-elle, en un souffle.

Et les deux femmes côte à côte regardaient l'arbre élancé, tout fleuri. Bien qu'il fût si immobile, il semblait, ainsi que l'extrémité d'une flamme de bougie, s'étirer, pointer, trembler dans l'air pur, s'élever, grandir, tandis qu'elles le contemplaient — jusqu'à presque toucher le bord de la lune d'argent, toute ronde.

Combien de temps demeurèrent-elles ainsi, toutes les deux comme prises dans ce cercle de lumière immatérielle, se comprenant l'une l'autre parfaitement, créatures d'un autre monde, qui se demandaient ce qu'elles devaient faire dans celui-ci, avec tout ce trésor de félicité qui brûlait dans leur poitrine et retombait, en fleurs d'argent, de leurs cheveux et de leurs mains ?

Une éternité, un instant ? Et Miss Fulton murmura-t-elle vraiment : « Oui, c'est cela » ? Ou Bertha le rêva-t-elle ?

Puis brusquement on alluma, Face fit le café, et Harry dit : « Ma chère Mrs Knight, ne me demandez pas des nouvelles de ma petite fille. Je ne la vois jamais. Je ne sentirai le moindre intérêt pour sa personne que le jour où elle aura un amoureux ». Et Mug retira un instant son œil de sa serre pour le remettre de nouveau sous verre. Eddie Warren but son café et posa sa tasse, avec le visage angoissé de quelqu'un qui aurait vu une araignée au fond.

— Ce à quoi je veux arriver, c'est à donner aux jeunes une chance. Je crois que Londres regorge de pièces de premier ordre qui n'ont pas été écrites. Ce que je veux leur dire, c'est ceci : Voilà le théâtre, allez de l'avant !

— Vous savez, ma chère, que je vais décorer une chambre pour les Jacob Nathans. Oh ! je suis si tentée de développer le thème « poisson frit » ; les dossiers des chaises en forme de poêle à frire, et de délicieuses petites pommes de terre paille brodées sur les rideaux.

— La difficulté avec vos jeunes, c'est qu'ils sont encore si romantiques... Vous ne pouvez pas aller en mer sans être malade et avoir besoin d'une cuvette. Eh bien, pourquoi n'ont-ils pas le courage de ces cuvettes ?

— Un poème terrible à propos d'une jeune fille violée dans un petit bois, par un mendiant sans nez...

Miss Fulton se laissa tomber dans le fauteuil le plus bas, le plus profond, et Harry fit passer les cigarettes.

A la manière dont il se tint devant elle, secoua la boîte d'argent, et dit d'un ton bref : « Egyptiennes ? Turques ? Virginie ? Elles sont toutes mêlées », Bertha comprit, que non seulement Pearl l'ennuyait, mais lui était nettement antipathique. Et d'après la façon dont Miss Fulton répondit : « Non, merci, je ne fumerai pas », elle vit qu'elle aussi s'en rendait compte, et s'en sentait froissée.

— Oh ! Harry, ne lui sois pas hostile. Tu te trompes à son égard. Elle est admirable, admirable. Et puis comment peux-tu sentir si différemment de moi, vis-à-vis de quelqu'un qui me tient tant à cœur ? Ce qui s'est passé entre nous, ce qu'elle et moi avons partagé,

j'essaierai de te le raconter ce soir, quand nous serons couchés.

En se disant ces derniers mots, une impression singulière frappa l'esprit de Bertha, et l'effraya presque.

Quelque chose d'aveugle et de souriant lui murmurait tout bas : « Bientôt ces gens vont partir, la maison sera tranquille, tranquille. Les lumières seront éteintes. Et vous serez seuls, ensemble, dans la chambre obscure, le lit chaud... »

Elle se leva d'un bond et courut au piano.

— Quel dommage que personne ne joue ! s'écria-t-elle. Quel dommage !

Pour la première fois de sa vie, Bertha Young désirait son mari.

Oh ! elle l'aimait. Elle l'avait aimé, bien sûr, de toutes les autres manières, sauf de celle-ci. Et elle avait compris aussi qu'il était différent. Ils en avaient discuté si souvent ! Au début, elle s'était terriblement tourmentée de se sentir si froide, puis, après un temps, cela semblait ne plus avoir d'importance. Ils étaient si francs l'un vis-à-vis de l'autre, si bons camarades. C'était là leur meilleure manière d'être modernes.

Mais à présent, ardemment ! ardemment ! Le mot lui faisait mal dans son corps ardent. Etait-ce à cela que conduisait cette sensation de félicité ? Mais alors...

— Ma chère, dit Mrs Norman Knight, vous connaissez notre infériorité : nous sommes les victimes de l'heure et du train. Nous habitons Hampstead. Cela a été charmant.

— Je vous accompagne dans le hall, dit Bertha, j'étais si contente de vous avoir ! Mais il ne faut pas que vous manquiez le dernier train, c'est si désagréable, n'est-ce pas ?

— Prenez un whisky, Knight, avant de partir, cria Harry.

— Non, merci, mon vieux.

Pour cette parole, Bertha lui serra la main en la secouant.

— Bonsoir, adieu, criait-elle du haut de l'escalier,

sentant que son être actuel prenait congé d'eux à jamais.

Lorsqu'elle revint au salon, les autres se levaient.

— ... Alors vous pouvez faire une partie du chemin dans mon taxi.

— Je serai si reconnaissant de ne pas avoir à envisager une autre course seul, après ma terrible expérience !

— Vous pouvez trouver un taxi à la station, juste au bout de la rue. Vous n'aurez à marcher que quelques mètres.

— Bien agréable. Je vais mettre mon manteau.

Miss Fulton se dirigea vers le hall et Bertha se préparait à la suivre lorsque Harry se précipita, la bouscula presque.

— Laissez-moi vous aider.

Bertha comprit qu'il se repentait de son impolitesse ; elle le laissa aller. Quel gamin il était pour certaines choses, si impulsif, si simple !

Eddie et Bertha restèrent seuls près du feu.

— Je me demande si vous avez vu le nouveau poème de Dick intitulé *Table d'hôte*, dit doucement Eddie. Il est si merveilleux ! Il se trouve dans la dernière anthologie. En avez-vous un exemplaire ? J'aimerais vous le montrer. Il commence par un vers d'une indéniable beauté : *Pourquoi toujours la soupe à la tomate ?*

— Oui, dit Bertha. — Elle se dirigea vers une table, en face de la porte du salon, et Eddie la suivit, glissant silencieusement. Elle prit le petit livre et le lui donna ; ni l'un ni l'autre n'avaient fait le moindre bruit.

Tandis qu'il feuilletait le livre, elle leva la tête vers le hall. Elle vit... Harry qui tendait le manteau de Miss Fulton, et Miss Fulton, le dos tourné, la tête penchée. Harry jeta le manteau, lui mit les mains sur les épaules, et la ramena avec violence face à lui. Sa bouche forma les mots : « Je vous adore », et Miss Fulton posa ses doigts de clair de lune sur les joues de Harry, et sourit de son sourire endormi. Les narines de Harry frémirent, ses lèvres se retroussèrent en un rictus, tandis qu'il

murmurait : « Demain », et, de ses paupières, Miss Fulton dit : « Oui ».

— Le voilà, dit Eddie : *Pourquoi toujours la soupe à la tomate ?* C'est si profondément vrai, ne le sentez-vous pas, la soupe à la tomate est si terriblement éternelle !

— Si vous préférez, disait la voix de Harry venant, très forte, du hall, je peux téléphoner pour demander un taxi à la porte.

— Oh ! non, c'est inutile, dit Miss Fulton. — Elle s'avança vers Bertha et lui donna ses doigts délicats.

— Adieu, et merci beaucoup.

— Adieu, dit Bertha.

Miss Fulton retint sa main un moment de plus.

— Votre merveilleux poirier... murmura-t-elle.

Et puis elle était partie. Eddie la suivait, comme le chat noir suivait la chatte grise.

— Je vais fermer la boutique, s'écria Harry avec un sang-froid exagéré.

... Votre merveilleux poirier... poirier... poirier...

Bertha courut simplement vers les portes-fenêtres.

— Oh ! que va-t-il se passer à présent ? s'écria-t-elle.

Mais le poirier était aussi merveilleux que jamais, aussi couvert de fleurs, et aussi calme.

LE VENT SOUFFLE

LE VENT SOUFFLE

Brusquement, effroyablement, elle s'éveille. Qu'est-il arrivé ? Quelque chose de terrible s'est passé ? Non, rien ne s'est passé. Ce n'est que le vent qui ébranle la maison, secoue les croisées, tape un morceau de fer contre le toit, et fait trembler son lit. Des feuilles frôlent la fenêtre, voltigent et disparaissent ; en bas, dans l'avenue, un journal entier s'agite dans l'air comme un cerf-volant égaré, et tombe empalé sur un pin. Il fait froid. L'été est fini, c'est l'automne. Tout est laid. Les charrettes passent avec un bruit de ferraille, balancées de côté et d'autre ; deux Chinois — leurs queues et leurs blouses bleues flottant au vent — se dandinent sous leurs jougs de bois, sur lesquels pèsent les paniers de légumes. Un chien blanc, sur trois pattes, jappe en passant la grille. Tout est fini ! Quoi donc ? Oh ! tout ! Elle se met à tresser ses cheveux de ses doigts qui tremblent, sans oser se regarder dans la glace. Maman parle à grand'mère dans le hall.

— Un parfait idiot ! Imaginer de laisser quelque chose dehors, sur la corde, par un temps pareil... Mon petit napperon de Ténériffe est en lambeaux. Quelle est cette extraordinaire odeur ? C'est le porridge qui brûle. Oh ! ciel, ce vent !

Elle a sa leçon de musique à dix heures. A cette pensée, la phrase mineure de Beethoven commence à jouer dans sa tête, les trilles longs et terribles comme un roulement de petits tambours... Marie Swainson court ramasser les chrysanthèmes dans le jardin à côté, avant qu'ils soient perdus. Sa jupe vole au-dessus de sa taille, elle·

essaye de la rabattre, de la prendre entre ses jambes pendant qu'elle se baisse, mais c'est inutile, elle s'envole de nouveau. Tous les arbres et les buissons fouettent autour d'elle. Elle cueille aussi vite qu'elle peut, mais elle ne sait plus où elle en est. Tout lui est égal, elle arrache les plantes par la racine, les courbe, les tord, tape du pied et jure.

— Au nom du ciel, tenez la porte d'entrée fermée ! Passez derrière ! s'écrie quelqu'un. Puis elle entend Bogey :

— Maman, on te demande au téléphone. Téléphone, Maman ! c'est le boucher.

Combien la vie est hideuse, révoltante, tout simplement révoltante !... Et voilà que l'élastique de son chapeau a craqué. Cela devait arriver. Elle mettra son vieux béret de laine, et se glissera par derrière. Mais maman l'a vue.

— Mathilde ! Mathilde ! Reviens immédiatement ! Qu'est-ce que tu as bien pu te fourrer sur la tête ? et pourquoi cette tignasse sur ton front ?

— Je ne peux pas revenir, Maman, je serai en retard pour ma leçon.

— Reviens immédiatement.

Non, non et non ! Elle déteste sa mère. « Va-t'en au diable ! » s'écrie-t-elle, se sauvant le long de la route.

Par vagues, en nuages, en grands tourbillons circulaires, la poussière arrive, mordante, mêlée à de petits brins de paille, de débris, de fumier. Un fort grondement vient des arbres des jardins, et lorsque Mathilde atteint le bas de l'avenue devant la grille de M. Bullen, elle peut entendre le sanglot de la mer : « Ah !... Ah !... Ah !... » Mais le salon de M. Bullen est aussi tranquille qu'une caverne. Les fenêtres sont fermées, les stores à moitié baissés, et elle n'est pas en retard. L'élève précédente commence juste à jouer le morceau de Mac Dowell, *A un Iceberg*. M. Bullen se retourne, la regarde, et lui sourit à demi.

— Asseyez-vous, dit-il. Asseyez-vous là-bas, dans le coin du sofa, petite demoiselle.

Comme il est drôle ! Il ne se moque pas exactement

de vous... mais il y a ce petit rien... Oh ! que c'est paisible ici ! Elle aime cette pièce. Elle sent la serge, la fumée rance, et les chrysanthèmes... Il y en a un grand vase sur la cheminée derrière la pâle photographie de Rubinstein... *A mon ami Bullen*... Au-dessus du piano noir, verni, pend *Solitude*, une femme brune, tragique, drapée de blanc, assise sur un rocher, les genoux croisés et le menton appuyé sur ses mains.

— Non, non, dit M. Bullen, et il se penche sur l'autre jeune fille, passe ses bras sur ses épaules, et lui joue le passage. La sotte, elle rougit ! Qu'elle est ridicule !

La voilà partie ; la porte d'entrée se referme avec bruit. M. Bullen revient, et marche de long en large, très doucement, en l'attendant. Quelle chose extraordinaire ! Les doigts de Mathilde tremblent tellement qu'elle ne peut pas défaire le nœud de son rouleau de musique. C'est le vent... Et son cœur bat si fort qu'elle sent qu'il doit soulever sa blouse. M. Bullen ne dit pas un mot. La vieille banquette de piano rouge est assez large pour porter deux personnes. M. Bullen s'assied à côté d'elle.

— Dois-je commencer par les gammes ? demande-t-elle, pressant ses mains l'une contre l'autre ; j'avais aussi des arpèges.

Mais il ne répond pas. Elle ne croit pas qu'il entend jamais rien... et puis brusquement sa main fraîche, avec la bague, s'avance et ouvre Beethoven.

— Donnez-nous un peu du vieux maître, dit-il.

Mais pourquoi parle-t-il si gentiment, avec tant de bonté, comme s'ils se connaissaient depuis des années et des années, et savaient tout l'un de l'autre ?

Il tourne lentement la page. Elle examine sa main à lui, c'est une très jolie main qui a toujours l'air de venir d'être lavée.

— Nous y voilà, dit M. Bullen.

Oh ! cette voix douce ! Oh ! cette phrase mineure ! Voici les petits tambours...

— Dois-je prendre la reprise ?

— Oui, chère enfant.

Sa voix est beaucoup, beaucoup trop douce. Les noires

et les croches dansent sur la portée comme des petits garçons noirs sur une barrière. Pourquoi est-il si... Elle ne veut pas pleurer, elle n'a aucune raison de pleurer...

— Qu'est-ce qu'il y a, chère enfant ?

M. Bullen lui prend les mains. Il a son épaule là, tout près de sa tête, à elle ; elle l'y appuie, si légèrement, la joue contre la bure moelleuse.

— La vie est si terrible... murmure-t-elle. — Mais elle ne la trouve pas terrible du tout. Il dit quelque chose comme « attendre », « marquer le pas », et « cette chose rare, une femme », mais elle n'entend pas. C'est si confortable... pour toujours...

Tout à coup, la porte s'ouvre, et Marie Swainson entre, des heures en avance.

— Prenez l'allegretto un peu plus vite, dit M. Bullen.

Il se lève et arpente à nouveau la pièce.

— Asseyez-vous dans le coin du sofa, petite demoiselle, dit-il à Marie.

Le vent, le vent. C'est effrayant d'être là, seule dans sa chambre. Le lit, le miroir, le pot à eau blanc et la cuvette luisent comme le ciel au dehors. C'est le lit qui fait peur. Il est étendu là, profondément endormi... Est-ce que maman s'est imaginé, un seul instant, qu'elle allait repriser tous ces bas noués ensemble, sur le couvre-pied, comme des serpents enroulés ? Elle ne le fera pas. Non, maman, je ne vois pas pourquoi... Le vent, le vent ! Il y a une drôle d'odeur de suie qui descend de la cheminée. Est-ce que jamais personne n'a adressé des poèmes au vent ?... *J'apporte des fleurs fraîches aux feuilles et aux averses...* Sottises !

— Est-ce toi, Bogey ?

— Viens te promener autour de l'esplanade, Mathilde, je ne peux pas supporter cela plus longtemps.

— Très bien, je vais mettre mon manteau. N'est-ce pas que c'est une journée terrible ?

Le manteau de Bogey est tout pareil au sien. En accrochant son col, elle regarde dans la glace. Sa figure est blanche, ils ont les mêmes yeux excités et les lèvres chaudes. Ah ! ces deux-là dans le miroir, comme ils

se connaissent ! Adieu, chéris, leur disent-ils, nous reviendrons bientôt.

— C'est mieux par ici, n'est-ce pas ?

— Allons-y, dit Bogey.

Ils ne peuvent pas marcher assez vite. Têtes baissées, jambes se touchant presque, ils avancent comme une seule personne pressée à travers la ville, le long du zigzag d'asphalte, où le fenouil pousse sauvage, et sur l'esplanade. Le soir tombe, il commence à faire sombre. Le vent est si fort qu'ils ont à lutter pour le fendre ; ils titubent, se balancent comme deux vieux ivrognes... Tous les pauvres petits *pahutukawas* de l'esplanade sont courbés à terre.

— Viens, viens, approchons-nous.

Là-bas, près de la jetée, la mer est très haute. Ils arrachent leurs chapeaux, et ses cheveux à elle, balayés contre ses lèvres, ont un goût de sel. La mer est si haute que les vagues ne se brisent pas ; elles frappent contre le mur de pierres brutes, et sucent les marches ruisselantes, couvertes d'algues. De fins embruns s'élèvent de l'eau, traversant l'esplanade. Les jeunes gens sont couverts de gouttelettes ; elle sent dans sa bouche une saveur humide et froide.

La voix de Bogey est en mue. Quand il parle, elle monte et descend la gamme. C'est drôle — cela donne envie de rire — et cependant c'est en harmonie avec cette journée. Le vent emporte leurs paroles. Les phrases s'envolent comme de petits rubans étroits.

— Plus vite ! Plus vite !

Il commence à faire nuit. Dans le port, les pontons à charbon montrent deux lumières, l'une en haut du mât, l'autre à l'arrière.

— Regarde, Bogey, regarde là-bas.

Un grand vapeur, d'où coule une longue boucle de fumée, va vers le large, ses sabords sont allumés, il a des lumières partout. Le vent ne l'arrête pas, il coupe les vagues et se dirige vers l'ouverture béante entre les rocs pointus qui mène à... C'est la lumière qui lui donne cette beauté si terrible, et ce mystère...

... *Ils* sont à bord et s'appuient sur le garde-fou, bras dessus, bras dessous.

— ... Qui sont-ils ?

— ... Le frère et la sœur.

— Regarde, Bogey, voici la ville. N'est-ce pas qu'elle a l'air petit ? Ecoute la pendule de la poste qui sonne pour la dernière fois, voilà l'esplanade où nous nous sommes promenés pendant cette journée de vent. Te souviens-tu ? J'ai pleuré à ma leçon de piano, ce jour-là, il y a combien d'années de cela ? Adieu, petite île, adieu !...

A présent, la nuit étend une aile sur les eaux en tumulte. Ils ne peuvent plus voir les deux voyageurs. Adieu, adieu. N'oubliez pas... Mais le bateau est parti à présent.

Le vent... Le vent...

PSYCHOLOGIE

Lorsqu'elle ouvrit la porte et le vit debout sur le seuil, elle fut plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été auparavant, et lui aussi, tandis qu'il la suivait dans le studio, semblait très, très content d'être venu.

— Pas occupée ?

— Non. J'allais prendre le thé.

— Et vous n'attendez personne ?

— Absolument personne.

— Ah ! c'est très bien.

Avec des gestes calmes et lents, il posa son chapeau et son pardessus, comme s'il avait du temps de reste, ou ne pensait pas qu'il dût les reprendre, puis il s'approcha du feu, et tendit les mains vers la flamme vive et bondissante.

Un instant, l'un et l'autre demeurèrent sans bruit dans cette lueur qui dansait. Immobiles, ils semblaient goûter, sur leurs lèvres souriantes, le doux choc de l'accueil. Leurs êtres secrets murmuraient :

— Pourquoi parler ? Ceci n'est-il pas suffisant ?

— Plus que suffisant. Je n'avais jamais compris jusqu'ici...

— Combien c'est bon simplement d'être avec vous...

— Comme cela...

— C'est plus que suffisant.

Puis, brusquement, il se retourna, la regarda, et vite elle s'éloigna.

— Voulez-vous une cigarette ? Je vais mettre la bouillotte. Avez-vous envie de thé ?

— Non ! pas moi.

— Eh bien ! moi, si.

— Oh ! vous... — il donna un coup de poing au coussin arménien et le lança sur le divan — vous êtes une parfaite petite Chinoise !

— Oui, vraiment, dit-elle en riant. J'ai envie de thé comme les hommes robustes ont envie de vin.

Elle alluma la lampe sous son large abat-jour orange, ferma les rideaux et tira la table à thé. Deux oiseaux chantaient dans la bouilloire, le feu papillonnait. Il se redressa, les mains sur les genoux. C'était exquis, cette besogne de prendre le thé — et elle avait toujours de délicieuses petites choses à manger : des petits sandwiches épicés, des petits biscuits doux, aux amandes, et un gâteau brun, riche, parfumé au rhum. Mais c'était une interruption. Il aurait voulu la chose terminée, la table repoussée, leurs deux fauteuils rapprochés de la lumière, et le moment venu où il prendrait sa pipe, la remplirait et dirait en pressant le tabac dans le fourneau : « J'ai songé à ce que vous m'avez expliqué la dernière fois et il me semble que... »

Oui, voilà ce qu'il attendait, et elle aussi.

Oui, tandis qu'elle secouait la théière au-dessus de la flamme de l'alcool pour la sécher et la chauffer, elle se voyait déjà, roulée en escargot, dans le fauteuil bleu à coquille, et lui, appuyé en arrière, à son aise, parmi les coussins.. L'image en était si nette, dans ses moindres détails, qu'elle aurait pu être peinte sur le couvercle indigo de la théière. Et, cependant, elle ne pouvait pas se hâter. Elle aurait presque crié : « Donnez-moi du temps ! » Il lui fallait du temps pour se délivrer de tous ces objets familiers au milieu desquels elle vivait si intensément. Car toutes ces choses brillantes autour d'elle faisaient partie d'elle, étaient nées d'elle, et, le sachant, élevaient les plus véhémentes revendications. A présent, il leur faudrait disparaître, balayées, chassées, comme autant d'enfants envoyés là-haut le long de l'escalier sombre, fourrés au lit avec ordre de s'endormir tout de suite, sans un murmure.

Car la qualité la plus émouvante de leur amitié ré-

sidait dans un complet abandon. Semblables à deux cités ouvertes au milieu de quelque vaste plaine, leurs deux âmes restaient accessibles l'une à l'autre. Et ce n'était pas comme s'il avait pénétré la sienne en conquérant, armé jusqu'aux dents, et ne voyant rien qu'un gai flottement de soie, ou comme si elle était entrée en lui, en reine qui marche délicatement sur une jonchée de pétales. Non, ils étaient des voyageurs avides, sérieux, absorbés par l'examen des choses visibles et la découverte de celles qui ne le sont pas, tirant le meilleur parti de cette chance extraordinaire, absolue, qui leur permettait, à lui d'être complètement véridique vis-à-vis d'elle, à elle d'être tout à fait sincère avec lui.

Et le plus beau de la chose venait de ce qu'ils étaient l'un et l'autre assez âgés pour goûter en plein leur aventure, sans y ajouter de stupides complications sentimentales. La passion eût tout compromis ; ils s'en rendaient bien compte. Mais tout cela était fini, passé pour tous deux, il avait trente et un ans, et elle trente, ils avaient eu leurs expériences, très riches et variées. A présent, c'était l'époque de la moisson. Ses romans à lui n'étaient-ils pas de très grands romans ? Et qui donc en dehors d'elle possédait dans ses pièces ce sens exquis de la véritable comédie anglaise ?...

Soigneusement, elle découpait le gâteau en petites tranches épaisses, et il étendit la main pour en prendre une.

— Rendez-vous compte de toutes ses qualités, implora-t-elle. Mangez-le avec toute votre imagination. Roulez les yeux si vous pouvez, et humez-le. Ce n'est pas un gâteau de prestidigitateur, c'est le genre de gâteau qui aurait pu être mentionné dans la Genèse... Et Dieu dit : Que ce gâteau soit ! et le gâteau fut. Et Dieu vit qu'il était bon.

— Vous n'avez pas besoin de me supplier, dit-il. Vraiment pas. C'est un fait bizarre, qu'ici je remarque toujours ce que je mange, et jamais ailleurs. Je pense que cela vient de ce que je vis seul depuis si longtemps, et que je lis en mangeant... mon habitude de ne considérer la nourriture que comme une simple nourriture...

Quelque chose qui se trouve là, à certaines heures, pour être dévoré... pour n'être plus là. — Il rit. — Cela vous scandalise, n'est-ce pas ?

— Profondément, dit-elle.

— Mais regardez un peu. — Il repoussa sa tasse et se mit à parler très vite. — Je ne possède pas la moindre vie extérieure, je ne connais pas du tout le nom des choses, des arbres, et ainsi de suite. Et je ne remarque jamais les endroits, les mobiliers ou la figure des gens.. Pour moi, une pièce ressemble à une autre, c'est un endroit pour s'y asseoir, y lire ou y causer, excepté — et il s'arrêta, sourit d'une manière étrange, naïve, et dit : — excepté ce studio. — Il promena ses yeux autour de lui, les posa sur elle et se mit à rire d'étonnement et de joie. Il était comme un homme qui s'éveille dans un train, pour s'apercevoir qu'il est déjà arrivé au but de son voyage.

» Voici encore un autre fait bizarre. Si je ferme les yeux, je vois cette pièce dans chaque détail, chaque détail... Je m'en rends vraiment compte aujourd'hui pour la première fois. Souvent, lorsque je suis loin, je la visite en esprit, j'erre parmi vos sièges rouges, je regarde la coupe de fruits sur la table noire et je touche, très légèrement, cette merveille, la tête de ce petit garçon endormi. »

Il la regardait en parlant, posée sur le coin de la cheminée : penchée d'un côté, les lèvres entr'ouvertes, comme si, dans son sommeil, l'enfant écoutait quelque doux son...

— J'aime ce petit garçon, murmura-t-il. Puis tous les deux se turent.

Un nouveau silence vint entre eux. Rien qui ressemblât à un autre silence satisfaisant qui avait suivi leur accueil, à ce « Eh bien ! nous voici réunis de nouveau, il n'y a aucune raison pour que nous ne reprenions pas juste où nous en étions restés la dernière fois ! » Ce silence-là pouvait être contenu dans le cercle chaud, exquis, du feu et de la lampe. Combien de fois n'y avaient-ils pas lancé quelque chose, pour le plaisir de suivre les rides qui allaient se briser sur les plages faciles ! Mais

la tête du petit garçon, dormant de son sommeil sans durée, vint tomber dans une eau inconnue, et les rides s'écartèrent — vers un lointain sans bornes — dans une profondeur miroitante.

Et puis, tous deux brisèrent ce silence. Elle dit : « Il faut que je ranime les braises », et lui : « J'ai essayé d'un nouveau... » Tous deux s'échappèrent. Elle arrangea le feu, repoussa la table, avança le fauteuil bleu, s'y pelotonna, et lui s'enfonça parmi les coussins. Vite, vite, il fallait empêcher que cela ne se produisît de nouveau.

— Eh bien, j'ai lu le livre que vous m'aviez laissé la dernière fois.

— Oh ! qu'en pensez-vous ?

Ils étaient repartis et tout était comme de coutume. Mais l'était-ce vraiment ? N'avaient-ils pas été un peu trop pressés, trop prompts dans leurs répliques, trop désireux de parler ? Y avait-il cette fois plus qu'une imitation admirable d'autres occasions ? Il sentait son cœur battre... Elle avait les joues brûlantes, et, chose stupide, elle ne pouvait pas découvrir exactement où ils en étaient, ni ce qui leur arrivait. Le temps lui manquait pour regarder en arrière. Elle en était venue à ce point, lorsque cela recommença. Ils balbutièrent, hésitèrent, ne purent continuer, demeurèrent muets. De nouveau ils eurent conscience de cette obscurité infinie qui questionne. De nouveau, ils étaient là — deux chasseurs penchés sur leur feu, mais qui ont entendu soudain dans la jungle, là-bas, une secousse du vent et un grand cri qui interroge...

Elle leva la tête : « Il pleut », murmura-t-elle, et sa voix ressemblait à la sienne, à lui, lorsqu'il disait : « J'aime ce petit garçon ».

Eh bien ! pourquoi ne se laissaient-ils pas aller, ne s'abandonnaient-ils pas ? ils verraient bien ce qui s'ensuivrait ! Mais non ! Ils avaient beau se sentir troublés, dans le vague, ils en savaient assez pour comprendre que leur précieuse amitié se trouvait en danger. C'est elle qui risquait d'être détruite, et ils ne se feraient pas complices.

Il se leva, vida sa pipe, se passa la main dans les cheveux et dit : « Je me suis beaucoup demandé, ces derniers temps, si le roman de l'avenir serait un roman psychologique ou pas. Etes-vous bien sûre que la psychologie n'ait rien à faire avec la littérature ?

— Voulez-vous dire que vous sentez peut-être que ces mystérieux fantômes — les jeunes auteurs d'aujourd'hui — essayent simplement d'enfourcher les prétentions des psychanalystes ?

— Oui, je le crois. Et je pense que c'est parce que cette génération a juste assez de sagesse pour savoir qu'elle est malade, et pour comprendre que sa seule chance de guérison est de se mettre à la recherche des symptômes, d'en faire une étude approfondie, de les poursuivre, et de tâcher d'aboutir à la racine du mal.

— Oh ! mais, se lamenta-t-elle, quelle perspective navrante !

— Pas du tout, dit-il, voyez... — et la conversation continua : il semblait vraiment qu'ils avaient réussi, cette fois. Tandis qu'il répondait, elle se retourna vers lui et lui sourit d'une manière qui signifiait : « Nous avons triomphé ! » Très confiant, il lui rendit son sourire : « Absolument ».

Ce sourire les perdit, il dura trop longtemps ; il devint un ricanement. Ils se virent comme deux petites marionnettes grimaçantes qui, avec un pas de danse, disparaissent dans le néant.

« De quoi avons-nous parlé ? » se demande-t-il. Il aurait pu gémir d'ennui.

« Nous nous sommes donnés en spectacle », songe-t-elle. Et elle le voit laborieusement, oh ! si laborieusement, préparer le terrain, tandis qu'elle le suit, met là un arbre, ici un arbuste à fleurs, et jette une poignée de poissons étincelants dans une mare. Cette fois-ci, ils gardent le silence, par pure consternation.

La pendule sonne six joyeux petits coups, et le feu fait entendre un doux bruissement. Qu'ils sont fous, lourds, maladroits, vieux, avec des esprits positivement capitonnés !

Et maintenant le silence met sur eux son charme,

comme une musique solennelle. Pour elle c'est une angoisse, une angoisse de le supporter ; quant à lui, il en mourrait s'il venait à se rompre, et cependant il lui tarde de le rompre. Pas par des paroles. Du moins pas par leur habituel bavardage exaspérant. Il y a une autre manière pour eux de se parler, et c'est de cette manière nouvelle qu'il a envie de murmurer : « Le sentez-vous aussi ? Le comprenez-vous un peu ?... »

Au lieu de cela, à sa propre horreur, il s'écouta dire : « Il faut que je me sauve, j'ai rendez-vous à six heures avec Brand. »

Quel démon lui fit prononcer ces mots au lieu des autres ? Elle bondit, bondit littéralement de son fauteuil, et il l'entendit qui s'écriait : « Il faut vous presser, alors. Il est si ponctuel, pourquoi n'en avez-vous pas parlé plus tôt ? »

« Vous m'avez fait mal ; vous m'avez fait mal ! Nous avons échoué », murmurait son être secret, tandis que, souriant gaiement, elle lui tendait son chapeau et sa canne. Elle ne lui laissa pas le temps d'un mot de plus, mais courut le long du couloir et ouvrit la large porte d'entrée.

Pouvaient-ils se quitter ainsi ? Comment était-ce possible ? Il se tenait sur la marche, et elle à l'intérieur, maintenant la porte. Il ne pleuvait plus.

« Vous m'avez fait mal... mal, répétait son cœur. Pourquoi ne partez-vous pas ? Non, ne partez pas. Restez. — Non, partez. » Et elle regarda au dehors dans la nuit.

Elle vit la chute noble des marches, le jardin sombre encadré de lierre luisant, de l'autre côté de la route, les énormes saules dépouillés, et au-dessus d'eux, le ciel grand et brillant d'étoiles. Mais naturellement lui ne devait rien remarquer de tout cela. Il était supérieur à cela, lui, — avec sa merveilleuse vision « spirituelle ».

Elle avait raison. Il ne voyait rien. Quelle misère ! Il avait manqué l'occasion. C'était trop tard pour rien faire à présent. Etait-ce vraiment trop tard ? Oui, bien sûr. Une bouffée d'un détestable air froid souffla dans

le jardin. Maudite vie ! Il l'entendit lui crier « au revoir ! » et la porte retomba.

Retournant très vite dans le studio, elle s'y comporta étrangement. Elle allait et venait en courant, les bras levés et criant : « Oh ! oh ! comme c'est stupide ! si imbécile ! si stupide ! » Et puis elle se jeta sur le divan sans songer à rien, étendue là dans sa rage. Tout était fini. Mais quoi donc ? Oh ! quelque chose ! Et elle ne le reverrait plus jamais, jamais. Après un très long temps (ou peut-être dix minutes), passé dans ce gouffre noir, la sonnette retentit vivement. C'était lui, bien sûr ! Et, naturellement, elle n'aurait pas dû y prêter la moindre attention, mais le laisser sonner tant qu'il voudrait. Elle se hâta d'ouvrir.

Sur le seuil se tenait une vierge mûre, une créature pathétique qui l'idolâtrait — Dieu sait pourquoi — et qui avait cette habitude de surgir là, de sonner et de dire, lorsque son amie ouvrait la porte : « Ma chère, renvoyez-moi ! » Ce qui n'arrivait jamais. En règle générale, il lui était permis d'entrer, de tout admirer, et de faire accepter plus que gracieusement son bouquet de fleurs légèrement flétri. Mais aujourd'hui...

— Oh ! je suis désolée ! j'ai quelqu'un avec moi. Nous faisons de la gravure sur bois. Je suis terriblement occupée toute la soirée.

— Cela n'a aucune importance, ma chérie, dit la bonne âme. Je passais et j'ai pensé que je vous laisserais quelques violettes. — Elle farfouilla le long des baleines d'un grand parapluie très vieux. — Je les ai mises là au fond. C'est un si bon endroit pour protéger les fleurs du vent ! Les voici ! dit la vieille fille, secouant un petit bouquet mort.

Elle ne prit pas les violettes, tout de suite. Mais tandis que, de l'intérieur, elle retenait la porte, une chose étrange se passa... De nouveau elle vit la chute noble des marches, le jardin sombre encadré de lierre luisant, les saules, le grand ciel brillant. De nouveau, elle sentit le silence qui était comme une question. Mais cette fois-ci, elle n'hésita pas. Elle s'avança. Très doucement, et gentiment, comme si elle craignait de faire une ride dans

cette eau calme, elle entoura la vieille fille de ses bras.

— Ma chérie, murmura l'heureuse amie, toute émue par tant de reconnaissance, ce n'est rien en vér té qu'un petit bouquet de trois pence.

Mais tandis qu'elle parlait, la pauvre fille se sentit enveloppée, plus tendrement, plus magnifiquement embrassée, retenue par une si douce et longue pression, que la chère âme sentit son esprit vaciller, et qu'il ne lui resta que la force de balbutier : « Alors, vraiment, je ne vous pèse pas trop ? »

Mais l'autre lui répondit dans un murmure :

— Bonsoir, mon amie, revenez bientôt.

— Oh ! oui, je reviendrai, je reviendrai.

Cette fois-ci, elle retourna lentement vers son studio, et, debout au milieu de la pièce, les yeux à demi fermés, elle se sentit si légère, si reposée ! il lui semblait s'éveiller d'un sommeil d'enfant. Même respirer devenait une joie...

Le divan était très en désordre, les coussins « comme de furieuses montagnes », prétendait-elle. Elle les remit en place avant d'aller à sa table à écrire.

« J'ai songé à notre conversation à propos du roman psychologique... — elle écrivait très vite — c'est vraiment d'un immense intérêt, etc... »

A la fin elle ajouta : « Bonsoir, mon ami, revenez bientôt ».

TABLEAUX

TABLEAUX

Huit heures du matin. Miss Ada Moss est couchée dans son lit de fer noir, et regarde fixement le plafond. Sa chambre, à Bloomsbury, à l'étage le plus haut sur le derrière de la maison, sent la suie, la poudre de riz et le papier des « frites » qu'elle a achetées la veille au soir pour son dîner.

— Oh ! là là ! songe Miss Moss, j'ai froid, je me demande pourquoi je me réveille toujours gelée le matin. Mes genoux, mes pieds et mon dos, surtout mon dos, c'est comme une nappe de glace. Et ce que j'étais réchauffée autrefois ! Ce n'est pas comme si j'étais maigre, j'ai gardé ma tournure rondelette. Non, c'est parce que je n'ai pas de bons dîners le soir.

Une procession de Bons-Dîners-Chauds défila au plafond, chacun d'eux accompagné d'une bouteille de stout nourrissant.

— Et si au moins je devais me lever à présent, songea-t-elle, prendre un déjeuner raisonnable et substantiel... Une file de Déjeuners-Raisonnables-et-Substantiels, conduits par un énorme jambon blanc non entamé, suivit les dîners au plafond. Miss Moss frissonna et disparut sous les couvertures. Soudain la propriétaire fit irruption dans la chambre.

— Voici une lettre pour vous, Miss Moss.

— Oh ! répondit Miss Moss beaucoup trop amicale, merci beaucoup, Mistress Pim. C'est vraiment bien bon à vous, je vous assure, de prendre cette peine.

— Aucune peine, répondit la propriétaire. Je pensais que c'était peut-être la lettre que vous attendiez.

— Mais oui, fit Miss Moss joyeuse, oui, peut-être

bien. — Elle pencha la tête de côté, et sourit vaguement à la lettre. — Je n'en serais pas surprise.

Les yeux de la propriétaire brillèrent : « Eh bien ! moi je le serais, Miss Moss, dit-elle. Et voilà où ça en est. Et je vous demanderai de l'ouvrir, s'il vous plaît. Bien des dames, à ma place, l'auraient fait pour vous, en restant dans leur droit. Car les choses ne peuvent pas continuer ainsi, Miss Moss, non, c'est impossible ! D'une semaine à l'autre, d'abord vous l'avez, puis vous ne l'avez plus, et c'est une autre lettre perdue à la poste, ou un autre directeur, là-bas, à Brighton, qui sera de retour certainement mardi. J'en suis malade, j'en suis lasse, et je ne le supporterai pas davantage. Et pourquoi le ferais-je, Miss Moss, je vous le demande, dans des jours semblables où les prix montent comme le vent, et avec mon pauvre cher gars en France ? Ma sœur Eliza me le disait pas plus tard qu'hier au soir : « Minnie, me disait-elle, tu as trop bon cœur. Tu aurais pu louer cette chambre nombre de fois, qu'elle m'a dit. Et si les gens ne veulent pas s'occuper vraiment d'eux-mêmes par des temps pareils, personne ne s'en occupera pour eux, dit-elle. Miss Moss peut avoir reçu une éducation au collège, et chanté dans des concerts du West End, dit-elle, mais si ta Lizzie dit vrai, dit-elle, et qu'elle lave elle-même ses flanelles et les fait sécher sur le porte-serviettes, il est facile de voir de quel côté le vent tourne ! Et il est grand temps que tu en finisses », dit-elle.

Miss Moss ne parut pas entendre. Assise dans son lit, elle déchira l'enveloppe et lut :

Chère Madame,

Votre lettre en main. Je ne tourne pas pour le moment. Mais j'ai mis de côté votre photo pour m'y reporter le cas échéant.

Sincèrement vôtre

BACKWASH FILM Co.

Cette lettre sembla causer une grande satisfaction à Miss Moss. Elle la relut deux fois avant de répondre à sa propriétaire.

— Eh bien ! Mistress Pim, je crois que vous regretterez vos paroles. Ceci vient d'un directeur qui me dit de me trouver là, à dix heures du matin, en costume de bal, samedi prochain.

Mais la propriétaire fut trop prompte : elle bondit et s'empara de la lettre.

— Oh vraiment ! vraiment ! s'écria-t-elle.

— Rendez-moi cette lettre ! Rendez-la-moi tout de suite, méchante, horrible femme ! criait Miss Moss, qui ne pouvait sortir de son lit parce que sa chemise de nuit était fendue dans le dos. Rendez-moi la lettre privée !

La propriétaire sortit lentement de la chambre, à reculons, tenant la lettre contre son corsage boutonné.

— C'en est donc venu là ! dit-elle. Eh bien ! Miss Moss, si je ne touche pas mon loyer à huit heures ce soir, nous saurons qui de nous deux est la méchante, l'horrible femme, c'est tout. — Ici elle sourit d'un air mystérieux. — Je garde cette lettre — sa voix s'amplifia, — ce sera une jolie pièce à conviction, — et, d'un ton sépulcral, elle laissa tomber ces mots : my lady.

La porte battit et Miss Moss se trouva seule. Elle rejeta les couvertures, s'assit sur le bord de son lit, furieuse et grelottante, et contempla d'un œil fixe ses jambes blanches et grasses avec leurs gros nœuds de veines d'un bleu verdâtre.

« C'est une blatte, voilà ce qu'elle est, une blatte ! dit Miss Moss. Je pourrais la faire pincer pour m'avoir chipé ma lettre, j'en suis sûre ! » Elle commença à enfiler ses vêtements par-dessus sa chemise de nuit.

« Oh ! si seulement je pouvais payer cette femme, je lui dirais ma façon de penser de manière à ce qu'elle ne l'oublie pas. Je la lui dirais proprement ! » Elle se dirigea vers la commode pour y prendre une épingle double, et, se voyant dans la glace, elle s'adressa un vague sourire et hocha la tête. « Eh bien ! ma fille, murmura-t-elle, te voilà dans le pétrin cette fois, et pas d'erreur ! » Mais la personne de la glace lui fit une vilaine grimace.

« Pauvre sotte, gronda Miss Moss, à quoi bon pleurer, cela ne fera que te donner un nez rouge. Maintenant

habille-toi, et va courir après la chance, il ne te reste que cela à faire. »

Elle décrocha son réticule du pied de son lit, le fouilla, le secoua, le retourna.

« Je prendrai une bonne tasse de thé dans un A. B. C. pour me mettre d'aplomb avant d'aller où que ce soit, décida-t-elle. J'ai un shilling trois pence, oui, juste un shilling et trois pence. »

Dix minutes plus tard, une grosse dame en serge bleue, un bouquet de violettes de Parme artificielles sur la poitrine, un chapeau noir recouvert de pensées pourpres, des gants blancs, des souliers à tiges blanches, et un réticule contenant un shilling trois pence, chantait avec une voix de contralto :

Mon amour, souviens-toi, lorsque les jours sont tristes,
Qu'à l'aube vient toujours le moment le plus sombre.

Mais la personne dans la glace lui fait la grimace et Miss Moss sort. Tout le long de la rue des crabes gris versent de l'eau sur les marches de pierre grise. Poussant son étrange cri de faucon, et accompagné du carillon de ses bidons, le garçon laitier fait sa tournée. Devant la maison suisse de Brittweiler, il laisse tomber une éclaboussure. Un vieux chat brun sans queue surgit de nulle part, et goulûment, silencieusement, vient lécher la flaque. Miss Moss le regarde, et cela lui donne une drôle de sensation... d'affaissement... pourrait-on dire.

Lorsqu'elle arriva à l'A. B. C. elle trouva la porte grande ouverte ; un homme chargé d'un plateau de petits pains entrait et sortait et, à l'intérieur, il n'y avait personne, sauf une servante qui se coiffait et la caissière qui ouvrait ses tiroirs. Miss Moss resta au milieu du plancher, mais ni l'une ni l'autre ne la vit.

— Mon ami est rentré hier soir ! chantonna la servante.

— Oh ! mon Dieu ! Comme c'est chic pour vous ! gloussa la caissière.

— Oui, n'est-ce pas ? Il m'a apporté une petite broche, délicieuse, regardez : il y a *Dieppe* écrit dessus.

La caissière se précipita pour regarder et mit son bras autour du cou de la servante.

— Oh ! mon Dieu ! Comme c'est chic pour vous !

— Oui, n'est-ce pas ? Oh ! oh ! ce qu'il est bronzé ! Bonsoir, lui ai-je crié, bonsoir, vieil acajou.

— Oh ! mon Dieu ! gloussa la caissière. — Elle se sauva dans sa cage et se cogna presque contre Miss Moss en chemin. — Ce que vous êtes épatante ! — Puis l'homme aux petits pains revint, s'écarta en passant, lui aussi, devant elle.

— Puis-je avoir une tasse de thé, Mademoiselle ? demanda Miss Moss.

Mais la servante continuait à se coiffer.

— Oh ! chantonna-t-elle, nous n'avons pas ouvert encore, — elle se retourna et agita son peigne du côté de la caissière, — n'est-ce pas, chérie ?

— Oh ! non, répondit la caissière.

Miss Moss sortit.

« J'irai à Charing Cross. Oui, c'est ce que je ferai, se dit-elle. Mais je ne prendrai pas une tasse de thé, non, je prendrai du café. Le café est plus tonique... Ce qu'elles sont effrontées, ces filles ! Son ami est revenu hier soir, il lui a rapporté une broche avec *Dieppe* écrit dessus...

Elle commença à traverser la rue...

— Eh ! La grosse dame, faut pas dormir ! lui cria un chauffeur de taxi.

Elle fit semblant de ne pas l'entendre.

« Non, je n'irai pas à Charing Cross, décida-t-elle. J'irai droit chez Kig et Kadgit. Ils ouvrent à neuf heures. Si je peux y arriver tôt, il se peut que M. Kadgit ait reçu quelque chose par le premier courrier... « Je suis ravi que vous soyez passée de bonne heure, Miss Moss. Je viens tout juste d'avoir une demande de la part d'un directeur. Il réclame une dame pour jouer... Je crois que vous ferez son affaire. Je vais vous remettre une carte pour que vous vous présentiez chez lui. C'est trois livres par semaine et tout compris. Si j'étais vous, j'y sauterais aussi vite que je pourrais. C'est de la chance que vous soyez venue si tôt ! »

Mais il n'y avait personne chez Kig et Kadgit sauf

la femme de journée qui nettoyait le lino dans le couloir.

— Personne encore, Mademoiselle, dit la femme.

— Oh ! M. Kadgit n'est-il pas ici ? demanda Miss Moss, cherchant à éviter le seau et la brosse. Eh bien ! je vais rester un moment, si je le puis.

— Vous ne pouvez pas vous mettre dans la salle d'attente, Mademoiselle, je ne l'ai pas faite encore. M. Kadgit ne vient jamais avant onze heures et demie le samedi, et quelquefois il ne vient pas du tout. — Et la femme rampa à quatre pattes vers Miss Moss.

— Oh ! que c'est donc stupide de ma part, dit celle-ci, j'avais oublié que nous étions un samedi.

— Faites attention à vos pieds, s'il vous plaît, Mademoiselle. — Et Miss Moss se trouva de nouveau dehors.

Une chose en faveur de Beit et Bithem : c'était gai. Vous entriez dans la salle d'attente au milieu d'un grand bourdonnement de conversations, tout le monde se trouvait là, et vous connaissiez presque tout le monde. Les premières arrivées étaient assises sur des chaises, et les dernières venues sur les genoux des premières, tandis que les messieurs s'appuyaient négligemment contre les murs ou faisaient le beau devant les dames admiratives.

— Bonjour, fit Miss Moss, très vive. Nous voici de nouveau !

Et le jeune M. Clayton, jouant du banjo avec sa canne, se mit à chanter : « Attendant Robert E. Lee... »

— M. Bithem est-il arrivé ? demanda Miss Moss sortant une vieille houppe morte et se poudrant le nez en mauve.

— Oh ! oui, ma chère ! s'écria le chœur. Il y a des éternités de cela. Nous attendons tous ici depuis plus d'une heure.

— Oh ! là là ! dit Miss Moss. Quelque chose en train, pensez-vous ?

— Oh ! quelques engagements pour l'Afrique du Sud, dit le jeune M. Clayton. Cent cinquante livres par semaine, pour deux ans, vous savez.

— Oh ! s'écria le chœur, ce que vous êtes fantas-

tique, monsieur Clayton ! N'est-il pas épatant ? Quel type ! Chers amis ! Oh ! monsieur Clayton, ce que vous me faites pouffer ! N'est-il pas rigolo ?

Une jeune fille brune, mélancolique, toucha le bras de Miss Moss.

— J'ai raté une situation merveilleuse hier, dit-elle. Six semaines dans la province et puis le West End. Le directeur dit que je l'aurais eue certainement, mais je n'étais pas suffisamment robuste. Le rôle était fait pour moi, a-t-il dit, si j'avais été plus forte de tournure. — Elle regarda fixement Miss Moss et la rose rouge foncé, toute fripée, sous le bord de son chapeau, semblait partager ce coup du sort, et en être écrasée, elle aussi.

— Oh ! ma chère, que c'est dur ! dit Miss Moss cherchant à prendre un air détaché. Qu'était-ce donc ? si je puis demander.

Mais la jeune fille brune et mélancolique la devina, et une lueur de rancune parut dans les yeux lourds.

— Oh ! rien pour vous, ma chère, répondit-elle. Il désirait avoir quelqu'un de jeune, vous savez, un type d'Espagnole, une brune, mon genre, mais plus ample, c'est tout.

La porte intérieure s'ouvrit et M. Bithem apparut, en bras de chemise. Il garda une main sur la porte, prêt à s'éclipser de nouveau, et leva l'autre.

— Ecoutez, Mesdames... — il s'arrêta pour rire de son rire fameux, avant d'ajouter... — et ga-mins. — La salle d'attente eut alors une telle explosion d'hilarité, qu'il dut protester des deux mains. — Ce n'est pas la peine de rester ce matin. Revenez lundi. J'attends plusieurs demandes lundi.

Miss Moss se précipita désespérément en avant.

— Monsieur Bithem, je me demande si vous avez des nouvelles de...

— Attendez, voyons, dit M. Bithem, lentement, le regard fixe. — Il n'avait guère vu Miss Moss que quatre fois par semaine, pendant les dernières semaines. — Qui donc êtes-vous ?

— Miss Ada Moss.

— Oh ! oui, oui, bien sûr, ma chère. Non, pas encore,

ma chère ! J'ai eu une demande pour vingt-huit dames aujourd'hui, mais il les fallait jeunes et capables de sauter un brin ; alors... Puis un autre appel pour seize, mais il leur fallait savoir tournoyer. Vous voyez, ma chère, j'en ai jusque-là ce matin. Revenez de lundi en huit, inutile de venir avant. — Il lui donna un rire entier pour elle toute seule, et lui tapota son gros dos. — Cœurs de chêne, chère dame, dit M. Bithem. Cœurs de chêne !

A la North East Film Cº la foule envahissait l'escalier. Miss Moss se trouva à côté d'un petit bébé d'environ trente ans, avec un chapeau de dentelle blanche entouré de cerises.

— Quelle foule ! dit-elle. Quelque chose de spécial ?

— Ne saviez-vous pas, chérie ? dit le bébé ouvrant ses immenses yeux pâles. Il y avait une demande de jeunes filles attrayantes pour neuf heures et demie. Nous attendons toutes depuis des siècles ! Avez-vous jamais joué pour cette compagnie ?

Miss Moss pencha la tête de côté.

— Non, je ne crois pas, dit-elle.

— C'est une merveilleuse compagnie, pour y jouer, dit le bébé. Une amie à moi a une amie qui y gagne trente livres par jour. Avez-vous beaucoup joué pour les films ?

— Oh ! je ne suis pas une artiste de profession, confessa Miss Moss. Je suis une cantatrice, un contralto. Mais les choses vont si mal ces derniers temps, que j'ai essayé un peu.

— Oui, c'est comme cela, n'est-ce pas, chérie ? dit le bébé.

— J'ai reçu une magnifique éducation au collège de musique, dit Miss Moss, et j'ai obtenu la médaille d'argent pour le chant. J'ai souvent chanté dans les concerts du West End. Mais j'ai pensé que, pour changer, je tenterais la chance...

— Oui, c'est comme ça, n'est-ce pas, chérie ?

A ce moment une belle dactylo apparut au haut de l'escalier.

— Attendez-vous toutes pour la demande du North East ?

— Oui, s'écria le chœur.

— Eh bien, c'est annulé, je viens juste de recevoir le coup de téléphone.

— Mais alors quoi ? et nos dépenses ? fit une voix.

La dactylo abaissa les yeux sur elles et ne put s'empêcher de rire.

— Oh ! vous n'auriez pas été payées. La North East ne paye jamais ses foules.

Il n'y avait qu'un petit guichet rond à la Bitter Orange Cº. Pas de salle d'attente, personne, sauf une jeune fille, qui vint à la fenêtre, en réponse au coup de Miss Moss, et demanda : « Eh bien ?

— Puis-je voir le metteur en scène, je vous prie ? » dit Miss Moss aimablement. — En réponse, la jeune fille s'appuya sur la barre de la fenêtre, ferma les yeux, et parut s'endormir un instant. Miss Moss lui sourit. La jeune fille ne se contenta pas de froncer les sourcils, mais elle renifla comme si elle sentait une odeur qui lui était vaguement désagréable. Elle disparut tout à coup, puis revint avec un papier qu'elle poussa vers Miss Moss.

— Remplissez le formulaire, dit-elle, et elle abaissa brusquement le guichet.

Savez-vous diriger un avion, plonger, conduire une auto, sauter, tirer du fusil ? lut Miss Moss. Elle descendait la rue en se posant ces questions. Il soufflait un grand vent froid, qui la tiraillait, la frappait en pleine figure, la narguait ! Il savait qu'elle ne pouvait pas répondre. Dans le square, elle trouva un petit panier de fil de fer, et elle y laissa tomber le formulaire. Puis elle s'assit sur un des bancs pour se poudrer le nez. Mais la personne du miroir de poche lui fit une hideuse grimace. C'en était trop pour Miss Moss. Elle eut une bonne crise de larmes qui lui fit le plus grand bien.

« Voilà qui est fini, soupira-t-elle. C'est une consolation d'être au bas de la côte et mon nez se rafraîchira vite à l'air... C'est très agréable ici. Regardez les moineaux. Ti, ti, ti... Comme ils s'approchent ! Je suppose

que quelqu'un les nourrit. Non, je n'ai rien pour vous, petits effrontés. »

... Elle détourna la tête. « Quel est donc ce grand bâtiment en face ? le Café de Madrid ! Bonté divine ! quel coup, comme cet enfant est tombé ! Pauvre petit gosse ! Ce n'est rien : debout de nouveau... A huit heures du soir... Café de Madrid. Je pourrais juste entrer et prendre un café, c'est tout, songeait Miss Moss. C'est un endroit pour artistes aussi, si j'avais un coup de veine... Un beau monsieur brun, en pardessus de fourrure, entre avec un ami, ils s'assoient peut-être à ma table : « Non, mon vieux, j'ai fouillé tout Londres pour y chercher un contralto et je ne trouve pas une âme. Vous voyez, la musique est difficile, jetez-y un coup d'œil. » Et Miss Moss entend qu'elle dit : « Excusez-moi, il se trouve que je suis un contralto et que j'ai souvent chanté cette partie... — C'est extraordinaire ! Venez dans mon studio, je vais essayer votre voix de suite... Dix livres par semaine... » Pourquoi me sentirais-je nerveuse ? Ce n'est pas de la nervosité. Pourquoi n'irais-je pas au café de Madrid ? Je suis une femme respectable, un contralto. Je tremble parce que je n'ai pas mangé aujourd'hui... Une bonne petite pièce à conviction, my lady !... Très bien, Mistress Pim. Café de Madrid. Ils ont des concerts là le soir... Pourquoi ne commencent-ils pas ? Le contralto n'est pas arrivé.... Excusez-moi, il se trouve que je suis un contralto ; j'ai chanté souvent cette musique-là.

Il fait presque sombre dans le café. Des hommes, des palmiers, des sièges de peluche rouge, des tables de marbre blanc, des garçons en tablier ; Miss Moss passe au travers de tout cela. Elle est à peine assise qu'un très gros monsieur coiffé d'un minuscule chapeau qui flotte sur le sommet de sa tête comme un petit yacht, s'affaisse sur la chaise en face d'elle.

— Bonsoir, dit-il.

Miss Moss répond de son air gai :

— Bonsoir.

— Belle soirée ! dit le gros monsieur.

— Oui, très belle ; c'est un vrai régal, n'est-ce pas ? dit-elle.

Il recourbe un doigt boudiné vers le garçon.

— Apportez-moi un grand whisky ! — Il se tourne vers Miss Moss. — Et vous, que désirez-vous ?

— Eh bien ! je crois que je prendrai un cognac, si cela ne vous fait rien.

Cinq minutes plus tard le gros monsieur se pencha sur la table et souffla une bouffée de fumée de cigare en plein dans la figure de Miss Moss.

— Voilà un bout de ruban bien alléchant, fit-il.

Miss Moss rougit jusqu'à ce qu'une pulsation, dont elle n'avait jamais eu conscience jusqu'ici, se mît à battre sur le sommet de sa tête.

— J'ai toujours été pour le rose, dit-elle.

Le gros monsieur la considéra tandis qu'elle tambourinait des doigts sur la table.

— Je les aime fermes et bien en chair, dit-il.

Miss Moss, à sa propre surprise, eut un rire bruyant.

Cinq minutes plus tard le gros monsieur se souleva.

— Eh bien ! est-ce que je vais de votre côté, demanda-t-il, ou venez-vous du mien ?

— J'irai avec vous, si cela ne vous fait rien, dit Miss Moss.

Et elle navigua hors du café à la remorque du petit yacht.

L'HOMME SANS TEMPÉRAMENT

Debout, à la porte du hall, il tourne et retourne sa bague, la lourde chevalière passée à son petit doigt, tandis que son regard erre, calme et lent, sur les tables rondes et les fauteuils d'osier épars dans la véranda vitrée. Il plisse les lèvres comme s'il allait siffler, mais se contente de promener sa bague sur sa main rose, fraîchement lavée.

Les deux Chignons Pointus, assises là-bas, dans le coin, boivent la décoction qu'elles ont l'habitude de prendre à cette heure-ci dans des verres ; quelque chose de blanchâtre, de grisâtre, et sur quoi flottent de petites coques. Elles fouillent dans une boîte en fer-blanc, parmi des bandes de papier, et en retirent des morceaux de biscuits grenus, qu'elles cassent, jettent dans leur verre, et repêchent avec leur cuillère. Leurs deux pelotons de laine, comme des serpents, dorment à côté du plateau.

L'Américaine est assise à sa place habituelle, contre le mur de verre, à l'ombre de l'énorme chose grimpante qui ouvre tout grands ses yeux pourpres, se presse, s'aplatit contre la vitre et guette d'un air affamé. L'Américaine en sent la présence, le regard, et se prête au jeu. Elle se donne des petits airs, quelquefois même elle la montre du doigt et s'écrie : « N'est-ce pas ce que vous connaissez de plus horrible ? Ça ne vous a-t-il pas des airs de goule !... Après tout c'est de l'autre côté de la véranda... Ça ne peut pas nous toucher, pas vrai, Klaymongso ? » Elle est Américaine (n'est-ce pas, Klay-

mongso ?) et elle ira tout droit trouver son consul. Klaymongso, pelotonné sur ses genoux, sous un sac déchiré d'antique brocart, un mouchoir douteux et une pile de lettres de là-bas, éternue en réponse.

Les autres tables sont vides. L'Américaine et les Chignons Pointus échangent un regard. L'une hausse un peu les épaules, à la manière des étrangères, les autres agitent un biscuit qui en dit long. Mais lui reste immobile et ne voit rien. On sent à son regard qu'il écoute. L'ascenseur grince : Hou-e-zip-zou-ou ! Et la cage de fer s'ouvre avec bruit. Des pas légers, traînants, résonnent dans le hall, et viennent vers lui. Une main se pose, comme une feuille, sur son épaule. Une voix douce lui dit : « Allons nous asseoir là-bas, d'où nous pourrons voir l'allée ; les arbres sont si beaux ! » Il marche. La main reste sur son épaule, les pas légers, traînants, suivent les siens. Il lui avance un fauteuil, elle s'y enfonce, lentement, appuie sa tête contre le dossier, et laisse tomber ses bras le long des côtes.

— Ne veux-tu pas rapprocher l'autre, qui est à des kilomètres ? — Mais il ne bouge pas.

— Où est ton châle ? demande-t-il.

— Oh ! — elle gémit un peu, consternée, — comme je suis sotte ! je l'ai laissé là-haut sur le lit. Ça ne fait rien, je t'en prie, ne va pas le chercher, je n'en aurai pas besoin, j'en suis sûre.

— Il vaut mieux que tu l'aies — et, tournant sur lui-même, il traverse vivement la véranda, pénètre dans le hall obscur, côtoie sa peluche écarlate, son mobilier doré de charlatan, sa notice sur les services de l'Église anglicane, son tableau de drap recouvert d'un treillis noir sur lequel grimpent les lettres en souffrance, sa gigantesque pendule de gala qui sonne les heures et les demies, et ses faisceaux de cannes, de parapluies et d'ombrelles pris dans l'étreinte d'un ours en bois brun ; il passe auprès des deux palmiers mutilés, vieilles sentinelles au pied de l'escalier ; il monte les marches de marbre, trois par trois, traverse le palier devant le groupe de marbre des deux gros petits paysans, grandeur naturelle, avec leurs tabliers de marbre gonflés de raisins

de marbre ; il longe le corridor où s'échoue un empilement de vieilles boîtes de fer-blanc, de malles de cuir, et de fourre-tout de toile, puis il arrive à leur chambre.

La bonne y est. Elle chante très fort, tandis qu'elle vide dans le seau l'eau savonneuse. Les fenêtres sont grandes ouvertes. les persiennes repoussées, une lumière aveuglante inonde la pièce. La bonne a jeté les tapis et les grands oreillers blancs sur la barre d'appui du balcon. Les moustiquaires sont relevées au-dessus des lits. Une pelle, sur la table à écrire, est remplie de duvet et de bouts d'allumettes. En le voyant entrer, les petits yeux effrontés de la servante pétillent, et son chant se change en fredonnement. Lui ne bronche pas, ses yeux fouillent la pièce : où diable peut être ce châle ?

— Vous désirez, Monsieur ? fait-elle, moqueuse. Pas de réponse. Il a trouvé ; il traverse la chambre, empoigne la toile d'araignée grise, et sort en faisant claquer la porte. La voix de la bonne, à son plus haut diapason, le suit le long du corridor.

— Ah ! te voilà ! qu'est-il arrivé ? Qu'est-ce qui t'a retenu ? Le thé est ici, tu vois. Je viens de renvoyer Antonio chercher l'eau chaude. N'est-ce pas extraordinaire ? J'ai dû le lui dire au moins soixante fois, et il l'oublie encore. Merci, c'est très agréable. On sent bien un peu l'air quand on se penche en avant.

— Merci. — Emportant son thé, il va s'asseoir dans l'autre fauteuil. — Non, merci, je ne mangerai rien.

— Oh ! je t'en prie, rien qu'un, tu as si peu déjeuné, et il y a des heures d'ici le dîner.

Son châle glisse lorsqu'elle s'incline pour lui tendre les biscuits. Il en prend un et le pose dans sa soucoupe.

— Oh ! ces arbres, le long de l'allée ! s'écrie-t-elle, je pourrais les regarder éternellement. Ils sont comme de gigantesques et exquises fougères. Et tu vois celui-ci, avec son écorce gris-argent, et ses grappes de fleurs crème, j'en ai attiré une à moi hier, pour la sentir, et l'odeur — elle ferme les yeux à ce souvenir, sa voix s'amincit, devient faible, aérienne — l'odeur était comme de la noix muscade fraîchement moulue. — Un petit silence, puis elle se tourne vers lui et sourit :

— Tu connais bien le parfum des noix muscades, Robert ?

Et il lui rend son sourire « Comment vais-je le prouver ? »

Antonio revient, non seulement avec l'eau chaude, mais avec les lettres sur un plateau et trois rouleaux de papier.

— Oh ! le courrier ! Oh ! quelle joie ! Robert, il ne faut pas qu'elles soient toutes pour toi. Viennent-elles d'arriver, Antonio ? — Ses mains maigres s'élèvent vivement, elles planent sur les lettres qu'Antonio, courbé en avant, lui offre.

— A l'instant, Signora, ricane Antonio, je les ai prises moi-même au facteur, j'ai forcé le facteur à me les donner.

— Noble Antonio ! dit-elle en riant. Voilà. Celles-ci sont pour moi, Robert ; le reste est à toi.

Antonio se retourne brusquement, se raidit, le rictus s'efface de son visage. Sa veste de toile rayée et sa frange plate, luisante, le font ressembler à une poupée de bois.

Mr. Salesby met les lettres dans sa poche. Les journaux restent sur la table. Il promène sans cesse sa bague, la chevalière, sur son petit doigt, le regard fixé devant lui, clignant les yeux, l'air vague.

Mais elle, sa tasse de thé dans une main, les feuilles de papier pelure dans l'autre, la tête renversée en arrière, les lèvres ouvertes, un peu de couleur vive, en coup de pinceau sur les pommettes, sirote et boit... On entend son doux murmure.

— De Lottie... La pauvre chérie !... le pied gauche... elle a cru ... névrite... Dr Blyth ... pied plat ... massages. Il y a tellement de rouges-gorges cette année !... Femme de chambre des plus satisfaisantes... Colonel indien... Chaque grain séparé... Très forte chute de neige — et ses grands yeux illuminés se lèvent — songe donc, de la neige, Robert !

— Elle touche les petites violettes sombres épinglées sur sa poitrine plate, et revient à la lettre.

... La neige. La neige à Londres. Millie apporte la

tasse de thé matinale : « Il y a eu une terrible chute de neige cette nuit, Monsieur ! — Vraiment, Millie ! » Les rideaux tintent et se séparent, laissant pénétrer une lumière pâle récalcitrante. Il se soulève dans son lit, aperçoit les solides maisons d'en face, encadrées de blanc; les jardinières des fenêtres sont remplies de gerbes de corail blanc.... Dans la salle de bain, au-dessus du jardin, derrière la maison, de la neige. De la neige épaisse sur tout. Un dessin de pattes de chat ondule sur le gazon. Une forte couche de glace recouvre la table du jardin. Les cosses flétries du cytise sont autant de pompons blancs. De loin en loin, une feuille sombre se montre dans le lierre... Il se chauffe, le dos au feu de la salle à manger. Le journal sèche sur le dossier d'une chaise : Millie apporte le *bacon*. « S'il vous plaît, Monsieur, il y a deux petits garçons qui feraient les marches et le devant de la maison pour un shilling. Dois-je le leur permettre ? » Des pas légers volent le long de l'escalier. C'est Jinnie. » Oh ! Robert, n'est-ce pas merveilleux ? Quel dommage que cela doive fondre ! Où est Minet ? — Je vais le demander à Millie... Millie, vous pourriez me faire passer le petit chat si vous l'avez en bas. — Très bien, Monsieur ! » Il sent le cœur minuscule qui bat sous sa main. « Allons, mon vieux, ta maîtresse te réclame. — Oh ! Robert, montre-lui la neige, sa première neige. Si j'ouvrais la fenêtre, pour lui en mettre un peu sur sa patte ? ... »

— Somme toute, c'est assez satisfaisant. Pauvre Lottie ! Chère Anne ! Combien je voudrais pouvoir leur envoyer quelque chose de ceci ! s'écrie-t-elle, et elle agite ses lettres dans la direction du jardin qui flambloie, éblouissant. Un peu plus de thé, Robert ? Robert, mon chéri, un peu plus de thé ?

— Non, merci, non, il était parfait, dit-il, la voix traînante.

— Eh bien, le mien ne l'était pas ; du vrai foin haché ! Oh ! voilà le couple Lune de Miel !

Marchant et courant à demi, avec un panier qu'ils portent à deux, des gaules et des lignes, ils arrivent le long de l'allée et montent les marches basses.

— Venez-vous de pêcher ? s'écrie l'Américaine.

Ils répondent, essoufflés, haletants : « Oui, nous avons été toute la journée dans un petit bateau. Nous en avons pris sept ; quatre sont bons à manger. Mais nous donnerons les trois autres aux enfants. »

Mrs Salesby tourne son fauteuil pour les regarder, et les Chignons Pointus posent leurs serpents. C'est un très jeune couple brun, cheveux noirs, peau olivâtre, yeux et dents qui brillent. Lui est habillé genre anglais : veste de flanelle, pantalons et souliers blancs. Un foulard de soie au cou, nu-tête, les cheveux brossés en arrière, il ne cesse de s'éponger le front et de se frotter les mains avec un mouchoir aux couleurs vives. Elle a une large tache humide sur sa jupe ; son cou et sa gorge sont teints de rose vif. Quand elle lève les bras, de grands demi-cercles de transpiration apparaissent sous ses aisselles. Les cheveux collent en mèches mouillées sur ses joues. On dirait que son jeune mari l'a plongée dans la mer pour l'y repêcher, la sécher au soleil, et la replonger de nouveau, et ainsi de suite tout le jour.

— Est-ce que Klaymongso désire un poisson ? s'écrient ils. — Leurs voix rieuses, excitées, viennent battre contre la véranda vitrée, comme des oiseaux. Une étrange odeur salée se dégage du panier.

— Vous dormirez bien cette nuit, dit un Chignon Pointu, en se grattant l'oreille de son aiguille à tricoter, tandis que l'autre Chignon sourit et hoche la tête.

Le couple Lune de Miel se regarde ; une grande vague semble les submerger. Ils respirent avec effort ; tout palpitants, ils trébuchent, s'approchent et rient, rient tant qu'ils peuvent.

— Nous ne pouvons pas monter là-haut, nous sommes trop fatigués, nous sommes obligés de prendre le thé comme nous sommes. Ici, café. Non, thé ! Non, café ! Thé-café, Antonio ! — Mrs Salesby se retourne.

— Robert ! Robert ! Où est-il donc ? Il n'est plus là ? Ah ! si, à l'autre bout de la véranda, tournant le dos et fumant une cigarette. Robert, allons-nous faire notre petit tour ?

— Bien ! — Il enfonce sa cigarette dans un cendrier et la rejoint, les yeux à terre. — Auras-tu assez chaud ?

— Tout à fait.

— Très sûr ?

— Eh bien, peut-être... — elle pose sa main sur le bras de son mari et le presse légèrement. — Ma cape n'est pas en haut, elle est là dans le hall, tu pourrais peut-être me la donner. Elle est accrochée.

Il la rapporte, et elle incline sa petite tête pour qu'il la lui pose sur les épaules. Très raide, il lui offre son bras. Elle salue gentiment les gens sur la véranda, tandis qu'il dissimule à peine un bâillement ; tous deux descendent les marches ensemble.

— Vous avez vu ça ! dit l'Américaine.

— Ce n'est pas un homme, ajoutent les deux Chignons Pointus, c'est un bœuf. Matin et soir, quand nous sommes couchées, je dis à ma sœur : « Ce n'est pas un homme, c'est un bœuf ! »

En tourbillons, cascades et rafales, le rire du couple Lune de Miel heurte les vitres de la véranda.

Le soleil est encore haut. Chaque feuille, chaque fleur dans le jardin, demeure ouverte, immobile, comme exténuée, et une odeur suave, riche et violente emplit l'air vibrant. Des feuilles épaisses, charnues d'un cactus, s'élève une tige d'aloès chargée de fleurs pâles qui semblent avoir été découpées dans du beurre. La lumière brille sur les flèches pointues des palmes. Au-dessus d'un massif de fleurs de cire écarlates bourdonnent de gros insectes noirs. Une plante grimpante, d'une teinte orange, éclaboussée de jais, rampe, énorme, fastueuse, le long du mur.

— Après tout, je n'ai pas besoin de ma cape, il fait vraiment trop chaud. — Il la lui enlève et la prend sur son bras. — Descendons cette allée, dit-elle, je me sens si bien aujourd'hui, extraordinairement mieux. Dieu du ciel ! regarde ces enfants, et dire que nous sommes en novembre !

Dans un coin du jardin, deux baquets d'eau débordent. Trois petites filles, qui ont eu grand soin de retirer leurs pantalons et de les étendre sur un buisson, debout, leurs

jupes relevées à la taille, y piétinent de long en large. Elles crient, leurs cheveux retombent sur les figures, elles s'éclaboussent. Mais tout à coup, la plus jeune, qui a un baquet à elle toute seule, lève les yeux, et voit le couple qui la regarde ; un instant elle semble terrifiée, puis gauchement, en se débattant, elle sort de son tonneau avec un grand effort, et hurle : « L'Anglais, l'Anglais ! » Ses vêtements toujours maintenus au-dessus de sa taille, elle court se cacher. Les deux autres la suivent avec des cris perçants. L'instant d'après, elles ont disparu ; il ne reste plus que deux baquets qui débordent, et des petits pantalons sur le buisson.

— Comme c'est bizarre ! fit-elle. Qu'est-ce qui les a tellement effrayées ? Elle sont bien trop jeunes pour...

— Elle lève les yeux vers lui. Elle le trouve pâle, mais singulièrement beau ; avec, derrière lui, ce grand arbre des tropiques aux longues épines pointues.

Il ne répond pas immédiatement, puis, rencontrant son regard, il lui dit avec son lent sourire : « Très *rigolo* ».

— Très *rigolo* ? Oh ! elle se sent défaillir. Pourquoi tant l'aimer pour ce petit mot : « Très *rigolo* » ? Tout Robert est là. Il n'y a que lui pour dire une chose de la sorte. Lui si remarquable, brillant et instruit, venir avec cette curieuse voix de gamin... Elle en aurait pleuré.

— Tu es quelquefois très absurde, sais-tu ?

— Je le suis, répondit-il ; et ils continuèrent.

Mais elle est fatiguée, elle en a assez. Elle ne veut plus marcher.

— Laisse-moi ici, et va faire une petite promenade, je m'étendrai sur une de ces chaises longues. Heureusement que tu as ma cape, tu n'auras pas besoin de remonter me chercher une couverture. Je regarderai ce délicieux héliotrope... Tu ne resteras pas longtemps ?

— Non. Non. Cela te sera égal si je te laisse seule ?

— Nigaud ! je veux que tu t'en ailles, je ne peux pas te demander de traîner tout le temps derrière ta femme malade... Combien seras-tu absent ?

Il sort sa montre : « Il est juste quatre heures et demie ; je serai de retour à cinq heures et quart ».

— De retour à cinq heures et quart ! répète-t-elle, et immobile sur sa chaise longue, elle croise les mains.

Il s'en va, puis revient tout à coup : « Ecoute, veux-tu ma montre ? » et il la balance devant elle.

— Oh ! — elle retient sa respiration — oh oui, je la voudrais beaucoup — et elle serre dans sa main la montre chaude, la montre aimée. — Maintenant, sauve-toi.

Les grilles de la pension VILLA EXCELSIOR étaient largement ouvertes, pressées contre de vigoureux géraniums. Il les franchit un peu courbé, le regard fixé devant lui, et commença à monter la colline qui serpentait derrière la ville comme une grande corde qui bouclait ensemble les maisons. La poussière s'étalait, épaisse. Une voiture roulait dans la direction d'EXCELSIOR ; à l'intérieur se trouvaient le général et la comtesse, qui revenaient de leur promenade journalière. Mr. Salesby fit un pas de côté, mais la poussière vola, lourde, blanche, suffocante comme de la laine. La comtesse eut juste le temps de faire un signe au général.

— Le voilà qui passe, dit-elle avec malice.

Mais le général ne répondit que par un fort croassement, et refusa de regarder.

— C'est l'Anglais ! dit le cocher, se retournant avec un sourire. — La comtesse leva les mains et lui fit un signe de tête si aimable, qu'il en cracha de satisfaction, et donna un coup de fouet au cheval qui butait.

Il s'en va plus loin ; il dépasse les plus belles villas de l'endroit, les somptueux palais ; des palais qui méritent qu'on fasse n'importe quel trajet pour venir les voir ; des jardins publics, avec leurs grottes sculptées, leurs statues, leurs animaux de pierre qui boivent à la fontaine, et il atteint un quartier plus pauvre, où la route se rétrécit, devient sale, entre les hautes maisons étiques dont les rez-de-chaussée évidés se creusent pour servir d'écuries ou de menuiseries. Plus loin, à une fontaine, deux vieilles mégères frappent leur linge. Lorsqu'il passe auprès d'elles, elles se redressent en arrière, le dévisagent, puis leur caquetage, accompagné du battement de la pierre sur la toile, le suit.

Il atteint le haut de la colline. Il tourne un angle, et

la ville disparaît à ses yeux. Au bas d'une profonde vallée, il voit le lit desséché d'une rivière. Les bords, des deux côtés, sont recouverts de petites maisons misérables. Sur leurs vérandas en pierres cassées, sèche du fruit ; il y a des allées de tomates dans le jardin, et des treilles entre les grilles et les portes. La lumière du soir profonde, dorée, emplit la coupe de la vallée ; une odeur de charbon flotte dans l'air. Des hommes ramassent le raisin dans les jardins. Il en observe un, debout dans l'ombre verdâtre, qui se redresse, retient d'une main la grappe noire, et de l'autre retirant le couteau de sa ceinture, détache la grappe et l'étale dans un panier plat en forme de bateau. L'homme fait ceci à loisir, en silence, et met des centaines d'années à ce travail. Sur les buissons de l'autre côté de la route, d'autres raisins, à peine gros comme des baies, viennent sauvages parmi les pierres. Mr. Salesby s'appuie contre le mur, remplit sa pipe, approche l'allumette...

Il est appuyé sur une barrière, le col de son caoutchouc relevé. Il va pleuvoir. Qu'est-ce que cela fait ? Il s'y attendait ; sur quoi d'autre peut-on compter en novembre ? Il regarde le champ nu. Du coin de la clôture monte l'odeur des navets, il y en a un grand tas, mouillé, de couleur crue. Deux hommes passent, ils vont vers le village aux maisons éparses. « Bonsoir, bonsoir. » Diable ! il faut qu'il se hâte, s'il doit entrer et attraper son train. Il enjambe la barrière, passe à travers un champ, une clôture, le long du sentier ; vite, il marche sous la pluie, dans le crépuscule... Il arrive juste à temps pour prendre un bain et se changer avant le souper... Dans le salon, Jinnie est assise presque dans le feu. « Oh ! Robert, je ne t'ai pas entendu rentrer. T'es-tu amusé ? Comme tu sens bon ! Un cadeau ? — Des brins de ronce que j'ai ramassés pour toi. Vois la jolie couleur ! — Oh ! c'est ravissant, Robert ! Dennis et Beaty viennent souper. » Le souper, bœuf froid, pommes de terre en robe de chambre, vin rouge, pain de ménage. Ils sont gais. Tout le monde rit. « Oh ! nous connaissons tous Robert », fait Dennis en respirant sur ses lorgnons

qu'il polit. « A propos, Dennis, je viens de dénicher une petite édition très chic de... »

Une pendule sonna. Il se retourna vivement. Quelle heure était-il ? Cinq heures ? Cinq heures et quart ?

Revenir, revenir par le même chemin. En passant la grille, il vit Jinnie qui l'attendait. Elle se leva, agita la main, et lentement vint vers lui, traînant la lourde cape. Elle tenait un brin d'héliotrope.

— Tu es en retard, s'écria-t-elle gaiement, tu es en retard de trois minutes. Voilà ta montre ; elle a été très sage en ton absence. T'es-tu bien amusé ? Était-ce joli ? Raconte-moi, où as-tu été ?

— Mais, mets donc cela sur toi ! dit-il, lui prenant la cape.

— Oui, je vais la mettre, il commence à faire frais ; monterons-nous dans notre chambre ?

Lorsqu'ils arrivèrent à l'ascenseur, elle se mit à tousser, et il fronça le sourcil.

— Ce n'est rien, je ne suis pas restée dehors trop tard, ne grogne pas. — Elle s'assit sur un des sièges de peluche rouge, pendant qu'il sonnait et resonnait ; n'obtenant aucune réponse, il garda le doigt sur le bouton.

— Robert, crois-tu que tu peux faire cela ?

— Peux faire quoi ?

La porte du salon s'ouvre : qu'est-ce qu'il y a ? D'où vient ce bruit ? Klaymongso commence à japper ; le général fait « Crroa, crroa, crroa ». Un des Chignons Pointus s'élance au dehors, une main à son oreille, elle va à la porte de service et crie :

« Mr. Queet ! Mr. Queet ! » Le gérant accourt.

— Est-ce vous qui sonnez, Mr. Salesby ? Vous voulez l'ascenseur ? Très bien. C'était l'affaire d'une minute, Antonio retirait son tablier. — Le gérant, après les avoir introduits dans l'ascenseur, paraît, très onctueux, sur le seuil du salon : « Désolé que vous ayez été dérangés, messieurs, mesdames ». Salesby, debout dans la cage, suce ses joues, contemple le plafond, tourne et retourne la bague, la chevalière, à son petit doigt...

A peine sont-ils entrés dans leur chambre que Sa-

lesby se hâte vers la toilette, y prend une fiole, l'agite et en verse une dose qu'il apporte à Mrs Salesby.

— Assieds-toi, bois et ne parle pas. — Il se penche vers elle, tandis qu'elle obéit. Puis il reprend le verre, le rince et le replace dans son étui. — Voudrais-tu un coussin ?

— Non, je suis tout à fait bien. Viens ici, mets-toi là, à côté de moi, une minute. Ah ! c'est si agréable ! — Elle se retourne et pique le brin d'héliotrope dans le revers de la veste de son mari. — Là, c'est très seyant. — Puis il appuie sa tête contre son épaule et il l'entoure de son bras.

— Robert ! — Sa voix est comme un soupir, un souffle.

— Oui.

Ils demeurèrent ainsi un long moment. Le ciel flamboya, pâlit. Les deux lits semblaient deux bateaux.

... Il entendit enfin la bonne qui accourait le long du corridor avec des brocs d'eau chaude. Il relâcha doucement Jinnie et allùma.

— Quelle heure est-il ? Quelle divine soirée ! Oh ! Robert, je pensais, lorsque tu étais sorti, cette après-midi...

Ils furent le dernier couple à entrer dans la salle à manger. La comtesse était là avec son face-à-main et son éventail. Le général était là avec sa chaise spéciale, son coussin à air et sa petite couverture sur les genoux. L'Américaine était là, qui montrait à Klaymongso un numéro du *Saturday Evening Post*... « Nous prenons la nourriture de l'esprit, et le bain de l'âme. » Les deux Chignons Pointus étaient là, qui tâtaient les pêches et les poires dans leur compotier, mettant de côté tout ce qu'elles considéraient comme trop vert ou trop mûr, pour le montrer au gérant. Le couple Lune de Miel était là, penché sur la table, chuchotant et s'efforçant de ne pas éclater de rire.

Mr. Queet dans son costume habituel, chaussé de souliers de toile blanche, sert la soupe, et Antonio, en habit, la passe.

— Non, dit l'Américaine, emportez-la, Antonio. Nous ne pouvons pas manger de soupe, nous ne pouvons

bien manger de pâteux, n'est-ce pas, Klaymongso ?

— Remportez les assiettes et remplissez-les jusqu'au bord, disent les Chignons Pointus, et elles se retournent, pour surveiller Antonio, qui transmet leurs ordres.

— Qu'est-ce que c'est ? Du riz, est-il assez cuit ? — La comtesse l'examine à travers son face-à-main :

— Mr. Queet, le général pourra prendre un peu de cette soupe si elle est assez cuite.

— Très bien, madame la comtesse.

Le couple Lune de Miel a son poisson à la place de soupe.

— Donne-moi celui-là, c'est celui que j'ai pêché. Non, ce n'est pas lui. Si, s'est lui. Non. Tiens, il me regarde, alors ce doit être lui. Hi ! hi ! hi ! — Leurs pieds s'entremêlent sous la table.

— Robert, tu ne manges pas encore ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, je n'ai pas faim, c'est tout.

— Oh ! quel ennui ! il va y avoir des œufs aux épinards ! Tu n'aimes pas les épinards, n'est-ce pas ? Il faut que je leur dise qu'à l'avenir...

— Un œuf et de la purée de pommes de terre pour le général.

— Mr. Queet ! Mr. Queet !

— Oui, madame la comtesse.

— L'œuf du général est dur.

— Crroa ! Crroa ! Crroa !

— Désolé, madame la comtesse, dois-je en faire cuire un autre à mon général ?

... Ils sont les premiers à quitter la salle à manger. Elle se lève et ramène son châle ; lui s'efface, pendant qu'elle passe, il tourne et retourne sa bague, sa chevalière, sur son petit doigt. Dans le hall, Mr. Queet guette : « Je pensais que vous n'aimeriez pas attendre l'ascenseur. Antonio sert justement les bols, et la sonnette ne marche pas, elle est détraquée. Je ne comprends pas ce qui est arrivé.

— Oh ! j'espère... commença-t-elle.

— Entre donc ! dit-il.

Mr. Queet pénètre derrière eux, et tape la porte...

— Robert, est-ce que cela te contrarie si je me couche bientôt ? N'aimerais-tu pas descendre au salon, ou sortir dans le jardin ? Peut-être pourrais-tu fumer un cigare sur le balcon ? il y fait délicieux, et j'aime la fumée de cigare, je l'ai toujours aimée. Mais si tu préfères...

— Non, je m'assoirai là...

Il prend une chaise et s'installe sur le balcon. Il l'entend remuer dans la chambre ; des mouvements, des frôlements légers, légers. Puis elle vient vers lui : « Bonsoir, Robert ».

— Bonsoir. — Il retient la main, embrasse la paume. — N'attrape pas froid.

Le ciel est couleur de jade. Il y a beaucoup d'étoiles. Une énorme lune blanche pend au-dessus du jardin. Très loin, des éclairs frémissent comme une aile, frémissent comme un oiseau blessé qui cherche à voler, qui s'enfonce, et de nouveau se débat.

Les lumières du salon brillent à travers le sentier du jardin ; on entend le son d'un piano. L'Américaine, lorsqu'elle ouvre la porte-fenêtre pour laisser sortir Klaymongso, s'écrie : « Avez-vous vu cette lune ? » Mais personne ne répond.

Il commence à avoir très froid, assis là, les yeux fixés sur la barre d'appui du balcon. Il finit par rentrer. La lune — la chambre est peinte en blanc par la lune, sa lueur tremble dans les miroirs, les deux lits semblent flotter. Elle dort. Il la voit à travers la moustiquaire, à demi assise, calée par les coussins, ses mains blanches croisées sur le drap. Ses joues pâles, ses cheveux blonds, appuyés à l'oreiller, sont argentés. Il se déshabille vite, sans bruit, se met au lit et reste étendu, les mains jointes derrière sa tête...

... Dans son cabinet. A la fin de l'été. La vigne vierge commence à rougir...

— Eh bien ! mon cher ami, voilà toute l'affaire en quelques mots. Si elle ne peut pas s'en aller, pendant deux ans, et permettre à un bon climat de faire son effet, je ne donne pas cher de sa vie. Il vaut mieux être franc à ce sujet.

— Oh ! certainement...

— Et que diable, mon vieux ! qui vous empêche de l'accompagner ? Ce n'est pas comme si vous aviez un travail régulier, comme nous autres, salariés. Vous pourriez faire n'importe où ce que vous faites ici.

— Deux ans ?

— Oui, deux ans. Vous n'aurez aucune difficulté à louer cette maison, vous savez. En fait...

... Il est près d'elle. « Robert, la chose terrible... je pense que cela vient de ma maladie... je sens tout simplement que je ne pourrais pas partir seule. Tu vois, tu es tout. Tu es le boire et le manger, Robert, le boire et le manger. Oh ! mon chéri — qu'est-ce que je dis ? Bien sûr, je le pourrais, bien sûr, je ne veux pas t'emmener... »

Il l'entend remuer. A-t-elle besoin de quelque chose ?

— Bougles ?

Bon Dieu ! Elle parle dans son sommeil. Il y a des siècles qu'ils ne se sont pas servis de ce petit nom.

— Bougles, dors-tu ?

— Non, veux-tu quelque chose ?

— Je vais être insupportable, j'en suis désolée. Est-ce que cela t'ennuie ? Il y a un misérable moustique à l'intérieur de ma moustiquaire, je l'entends chanter. Pourrais-tu l'attraper ? Je n'ose pas remuer à cause de mon cœur.

— Non, ne bouge pas, reste où tu es.

Il allume, et soulève le filet.

— Où est ce mauvais drôle ? l'as-tu dépisté ?

— Oui, là, dans le coin.

— Oh ! que je me sens détestable de t'avoir tiré hors du lit ! Est-ce que cela t'ennuie énormément ?

— Mais non, bien sûr. — Il plane un instant dans son pyjama bleu et blanc, puis : « Je l'ai », dit-il.

— Très bien ! Est-il juteux ?

— Horrible ! — Il va à la toilette, et se trempe les doigts dans l'eau. —As-tu tout ce qu'il te faut ? Est-ce que je peux éteindre ?

— Oui, je te prie. Non, Bougles, reviens ici un mo-

ment. — Assieds-toi là, près de moi. Donne-moi ta main. — Elle tourne la chevalière. — Pourquoi ne dormais-tu pas ? Bougles, écoute. Viens plus près. Je me demande quelquefois... si ça.. t'ennuie terriblement d'être ici avec moi ?

Il se baisse. Il l'embrasse. Il la borde. Il lisse l'oreiller. — Bêtises ! murmure-t-il.

LA JOURNÉE DE MONSIEUR REGINALD PEACOCK

LA JOURNÉE DE MONSIEUR REGINALD PEACOCK

S'il y avait une chose qu'il détestait par-dessus tout, c'était la manière dont elle le réveillait le matin. Naturellement, elle le faisait exprès : c'était sa façon d'établir son grief pour la journée, et il n'allait pas lui laisser voir à quel point elle y réussissait. Mais, en vérité, réveiller ainsi un être sensible était positivement dangereux. Il mettait tout bonnement des heures à s'en remettre... des heures ! Elle venait dans sa chambre, emprisonnée dans sa blouse, la tête enveloppée d'un mouchoir pour lui prouver qu'elle était debout, à trimer depuis l'aube, et elle l'appelait d'une voix basse, pleine d'avertissements : « Reginald ! »

— Eh ! Quoi ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ?

— C'est l'heure de se lever. Il est huit heures et demie. — Et elle ressortait, refermait tranquillement la porte derrière elle, pour se gorger de son triomphe, supposait-il.

Il se retourne dans le grand lit, son cœur bat encore à coups rapides et sourds. Il sent son énergie lui échapper à chaque pulsation ; son inspiration pour la journée étouffe sous le martèlement de ces coups. Sa femme semble prendre un malicieux plaisir à lui rendre la vie, Dieu sait, encore plus difficile qu'elle n'est, en lui déniant ses droits, comme artiste, en cherchant à l'abaisser à son propre niveau. Qu'a-t-elle donc ? Que diable désire-t-elle ? N'a-t-il pas trois fois autant d'élèves maintenant qu'au début de leur mariage ? et ne

gagne-t-il pas trois fois plus ? n'a-t-il pas payé chaque parcelle de leurs biens et commencé à donner pour le jardin d'enfants d'Adrian ?... Lui a-t-il jamais reproché de ne pas lui avoir apporté un sou avec son nom ? Jamais un mot, jamais un geste ! La vérité, c'est qu'une fois qu'on a épousé une femme elle devient insatiable ; la vérité, c'est que le mariage au fond est fatal à l'artiste, du moins avant d'avoir largement dépassé la quarantaine. Pourquoi l'a-t-il épousée ? Il se pose cette question en moyenne trois fois par jour, sans jamais y trouver la réponse satisfaisante. Elle l'a pris à un moment de faiblesse, ahuri et accablé par le premier plongeon dans la réalité. Regardant en arrière, il voit un jeune être pathétique, à demi enfant, à demi oiseau sauvage, non apprivoisé et tout à fait incompétent pour se mesurer avec les comptes, les créanciers, et tous les détails sordides de l'existence. Enfin, si ça peut lui faire plaisir, elle a fait son possible pour lui couper les ailes et elle peut se féliciter aussi de son truc matinal. On devrait se réveiller délicieusement, à regret, songe-t-il, en s'enfonçant dans le lit chaud. Il imagine toute une série de scènes enchanteresses, qui se terminent par celle-ci : sa dernière élève, la plus charmante, lui passe ses bras nus et parfumés autour du cou, et l'inonde de ses cheveux odorants : « Eveille-toi, mon amour »...

Selon son habitude, tandis que l'eau du bain coulait, Reginald essaya sa voix.

Lorsque sa mère la pare, devant le riant miroir,
Relevant ses dentelles, nouant ses cheveux...

Il commença par chanter doucement, ouvrant l'oreille à la qualité, soignant sa voix jusqu'à ce qu'il en vînt à la troisième ligne :

Elle songe, si cette enfant farouche était mariée...

Et sur le mot « mariée », il éclata en un tel cri de triomphe, que le verre à dents trembla sur l'étagère de la salle de bains et que le robinet de la baignoire sembla faire jaillir un impétueux applaudissement.

Rien à redire à sa voix, se dit-il en sautant dans son bain et en savonnant son corps rose et doux avec un gant en forme de poisson : elle emplirait tout Covent Garden ! « Mariée ! » chanta-t-il de nouveau à plein gosier, et il s'empara de sa serviette avec un magnifique geste d'opéra. Il continua à chanter en se frottant, comme un Lohengrin qu'un cygne négligent aurait fait culbuter, et qui se hâterait de se sécher avant que cette assommante Elsa arrive...

De retour dans sa chambre, il releva le store avec une secousse, et, debout dans le carré de pâle soleil qui s'étendait sur le tapis comme une feuille de papier buvard crème, il commença ses exercices : il respira profondément, se pencha en avant et en arrière, accroupi comme une grenouille projetant ses jambes. Car il avait une horreur particulière de l'empâtement, et les hommes de sa profession y sont très sujets. Mais, jusqu'ici, il n'y en avait pas trace. Il se trouvait à point, de parfaites proportions. Il ne put réprimer une vive sensation de plaisir lorsqu'il se contempla dans la glace, en redingote, pantalon gris foncé, chaussettes grises, et cravate noire à fil d'argent. Ce n'était pas qu'il fût vaniteux — il ne pouvait pas supporter les gens vaniteux — non, la vue de sa personne lui procurait un émoi de pure satisfaction artistique. « *Voilà tout* », se dit-il en passant sa main sur ses cheveux lisses.

Cette petite phrase française, si facile, envolée si légèrement de ses lèvres, comme une bouffée de fumée, lui rappela qu'on lui avait encore demandé, la veille au soir, s'il était Anglais. Les gens semblaient trouver impossible qu'il n'eût pas quelque trace de sang méridional. Il est vrai qu'on sentait dans son chant une qualité émotive qui n'avait rien du John Bull... La poignée de la porte racla, puis tourna plusieurs fois. La tête d'Adrian parut.

— S'il te plaît, papa, maman dit que le déjeuner est tout à fait prêt, s'il te plaît.

— Très bien ! fit Reginald ; puis comme Adrian disparaissait : Adrian !

— Oui, papa.

— Tu ne m'as pas dit bonjour.

Quelques mois auparavant, Reginald avait passé une fin de semaine dans une famille très aristocratique, où chaque matin le père recevait ses petits garçons et leur serrait la main. Reginald trouva l'habitude charmante et l'adopta immédiatement. Mais Adrian se sentait très stupide d'avoir à donner chaque matin une poignée de main à son propre père. Et pourquoi celui-ci lui parlait-il toujours comme s'il chantait ?...

D'excellente humeur, Reginald entra dans la salle à manger et s'assit devant une pile de lettres, un numéro du *Times*, et un petit plat couvert. Il regarda les lettres, puis son déjeuner ; deux minces tranches de jambon, et un œuf.

— Ne prends-tu pas de jambon ? demanda-t-il à sa femme.

— Non, je préfère une pomme cuite froide, je n'éprouve pas le besoin d'avoir du jambon chaque matin.

Voulait-elle vraiment indiquer qu'il était inutile que lui aussi en prît tous les jours et lui reprochait-elle d'avoir à le lui préparer ?

— Si tu ne veux pas faire le déjeuner, dit-il, pourquoi n'as-tu pas une servante ? Tu sais que nous en avons les moyens, et à quel point j'ai horreur de voir ma femme travailler ? Pour la simple raison que toutes celles que nous avons eues dans le passé ne valaient rien, bouleversaient complètement mon régime, et m'empêchaient presque de recevoir des élèves ici, tu as renoncé à chercher une femme respectable. Ce n'est pourtant pas impossible de dresser une servante, n'est-ce pas ? Je veux dire, il n'est pas nécessaire d'être un génie pour cela.

— J'aime mieux faire les choses moi-même, cela rend la vie tellement plus paisible... Sauve-toi, Adrian, mon chéri, prépare-toi pour l'école.

Reginald fit semblant de sourire. « Mais non ! ce n'est pas pour cela, tu travailles parce que, pour quelque étrange raison, tu aimes m'humilier ; il est possible, objectivement, que tu ne t'en doutes pas, mais subjectivement c'est bien le cas. » Cette dernière remarque

ravit tellement Reginald qu'il ouvrit une enveloppe, en la découpant avec autant de grâce que s'il avait été sur la scène...

« Cher Mr. Peacock,

» Je sens que je ne peux pas m'endormir avant de vous remercier encore de la merveilleuse joie que m'a donnée votre chant, ce soir. Tout à fait inoubliable ! Vous me faites me demander, comme lorsque j'étais une petite fille : Ceci est-il tout ? Je veux dire : ce monde banal est-il bien tout ? N'y a-t-il pas, peut-être, pour ceux de nous qui comprennent, de la beauté divine et des richesses qui nous attendent, pourvu que nous ayons le courage de les voir et de les rendre nôtres ?... La maison est si tranquille !... J'aimerais vous avoir ici maintenant, pour vous remercier en personne. Vous faites une grande chose. Vous apprenez au monde à s'évader de la vie !

» Très sincèrement vôtre,

» Ænone Fell.

» *P.-S.* — Je suis chez moi chaque après-midi de cette semaine. »

La lettre était écrite à l'encre violette sur du papier de luxe très épais. La vanité, cet oiseau brillant, souleva de nouveau ses ailes, les éleva jusqu'à ce que Reginald sentît sa poitrine se briser.

— Allons, ne nous disputons pas, fit-il, et il tendit même la main à sa femme.

Mais elle n'eut pas la grandeur de répondre à ce geste.

— Il faut que je me dépêche et que j'emmène Adrian à l'école, dit-elle, la salle est toute prête pour toi.

Fort bien ! fort bien ! que la guerre soit ouverte entre eux ! Mais il veut bien être pendu s'il est le premier à revenir.

Il se promena de long en large, dans son salon, et ne se calma que lorsqu'il entendit la porte extérieure se

refermer sur Adrian et sur sa femme. Bien sûr, si cela devait continuer, il lui faudrait faire quelque autre arrangement. Cela allait de soi. Lié, enchaîné ainsi, comment aiderait-il le monde à s'échapper de la vie ? Il ouvrit le piano et chercha le nom de ses élèves du matin : Miss Betty Brittle, Comtesse Wilkowska et Miss Marian Morrow. Elles étaient charmantes, toutes les trois.

Ponctuellement, à dix heures et demie, la sonnette retentit. Il alla à la porte. Miss Betty Brittle était là, vêtue de blanc, sa musique dans un rouleau de soie bleue.

— Je crains d'être en avance, dit-elle, rougissante et timide, — elle ouvrit tant qu'elle put ses grands yeux bleus, — est-ce vrai ?

— Nullement, chère Lady, je ne suis que trop charmé, veuillez entrer, dit Reginald.

— C'est une matinée divine, dit Miss Brittle, j'ai traversé le parc à pied, les fleurs étaient vraiment trop belles !

— Vous y songerez en chantant vos exercices, dit Reginald, s'asseyant au piano. Cela donnera de la couleur et de la chaleur à votre voix.

Quelle idée enchanteresse ! Quel génie que ce Mr. Peacock ! — Elle sépara ses jolies lèvres, et commença à chanter comme une pensée.

— Très bien, très bien, vraiment ! dit Reginald frappant des accords qui auraient conduit au ciel un criminel endurci. Arrondissez vos sons, n'ayez pas peur, attardez-vous dessus, respirez-les comme un parfum.

Comme elle était jolie, debout, là, dans sa robe blanche, sa petite tête blonde penchée, montrant sa gorge laiteuse !

— Est-ce que vous étudiez jamais devant une glace ? demanda Reginald. Vous devriez le faire, cela rend les lèvres plus flexibles. Venez ici.

Ils allèrent, côte à côte, devant le miroir.

— Maintenant, chantez — mon-e-kou-e-ou-e-a.

Mais elle s'arrêta brusquement et rougit plus vivement que jamais.

— Oh ! s'écria-t-elle, je ne peux pas. Cela me fait

sentir si sotte, cela me donne envie de rire. J'ai l'air trop absurde.

— Mais non, n'ayez pas peur, dit Reginald. — Lui aussi se mit à rire, très gentiment. — Essayez de nouveau, à présent.

La leçon passa comme un charme, et Betty Brittle surmonta tout à fait sa timidité.

— Quand pourrai-je revenir ? demanda-t-elle, rattachant sa musique dans son rouleau de soie bleue. Je veux prendre autant de leçons que possible en ce moment-ci. Oh ! Mr. Peacock, j'en jouis tellement. Est-ce que je peux revenir après-demain ?

— Chère Lady, je n'en serai que trop charmé, dit Reginald, la saluant en prenant congé.

Quelle fille merveilleuse ! Lorsqu'ils s'étaient tenus devant le miroir, sa manche blanche avait frôlé la manche noire. Il pouvait sentir là, oui, tout juste un point chaud, brûlant, et il le caressa. Elle aimait ses leçons. Sa femme entra.

— Reginald, veux-tu me donner un peu d'argent ? Il faut que je paye la laiterie. Seras-tu là pour dîner ce soir ?

— Oui, tu sais que je chante chez Lord Timbuck à neuf heures et demie. Pourras-tu me faire une soupe claire avec un œuf dedans ?

— Oui. Et l'argent, Reginald ? C'est huit shillings et six pence.

— C'est un peu gros, n'est-ce pas ?

— Non, c'est ce que ça doit être, et il faut qu'Adrian ait du lait.

La voilà bien ! Repartie de nouveau ! Elle se mettait encore du côté d'Adrian contre lui.

— Je n'ai pas le plus léger désir de refuser à mon enfant une dose raisonnable de lait, dit-il. Voilà dix shillings.

On sonna à la porte d'entrée, Il alla ouvrir.

— Oh ! dit la comtesse Wilkowska, ces escaliers ! Je n'ai plus de souffle. — Et elle posa sa main sur son cœur, en suivant Reginald dans la salle de musique. Elle était tout en noir avec son petit chapeau noir

garni d'un voile flottant, des violettes sur la poitrine.

— Ne me faites pas chanter d'exercices aujourd'hui, dit-elle, tendant les mains en avant, avec ses délicieux gestes d'étrangère. Non, pas aujourd'hui, je ne veux chanter que des chansons... Puis-je enlever mes violettes ? Elles se fanent si vite...

— Elles se fanent si vite... — se fanent si vite... jouait Reginald au piano.

— Est-ce que je peux les mettre ici ? demanda la comtesse. Et elle les déposa dans un petit vase, devant une des photographies de Reginald.

— Chère Lady, je ne serai que trop charmé !

Elle commença à chanter, et tout marcha bien jusqu'à ce qu'elle en vînt à cette phrase : *Vous m'aimez, oui, je sais que vous m'aimez !* Il laissa tomber ses mains du clavier, se retourna vers elle.

— Non, non, ce n'est pas assez bien, vous pouvez faire mieux, s'écria Reginald avec ardeur. Chantez comme si vous aimiez. Ecoutez, laissez-moi vous montrer. Et il chanta.

— Oh ! oui, oui, je vois ce que vous voulez dire, bégaya la petite comtesse. Est-ce que je peux essayer de nouveau ?

— Certainement, n'ayez pas peur. Laissez-vous aller, confessez-vous, abandonnez-vous fièrement ! criait-il d'une voix qui dominait la musique. Et elle chanta.

— Oui, c'est mieux, cette fois. Mais je sens que vous pouvez donner plus. Reprenez avec moi. Il faut qu'il y ait aussi une sorte de défi exultant, ne le sentez-vous pas ? — Et ils chantèrent ensemble. Ah ! maintenant elle était sûre d'avoir compris. — Puis-je essayer encore une fois ?

Vous m'aimez. Oui, je sais que vous m'aimez.

Cette phrase n'était pas encore tout à fait parfaite, à la fin de la leçon. Les petites mains étrangères tremblaient en rassemblant la musique.

— Et vous oubliez vos violettes, dit Reginald doucement.

— Oui, je crois que je les oublierai, répondit la com-

tesse, mordant sa lèvre inférieure. Quelle fascination dans la manière d'être de ces étrangères !

— Et vous viendrez chez moi dimanche, faire de la musique ? demanda-t-elle.

— Chère Lady, je ne serai que trop charmé, dit Reginald.

Ne pleurez plus, tristes fontaines,
Pourquoi couler si vite ?

chanta Miss Marian Morrow, mais ses yeux se remplissaient de larmes et son menton tremblait.

— Ne chantez pas tout de suite, dit Reginald, laissez-moi vous le jouer. — Il joua si délicatement !

— Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas ? Vous n'êtes pas tout à fait heureuse ce matin.

Non, elle était même horriblement malheureuse.

— Vous n'avez pas envie de me dire pourquoi ?

Il ne s'agissait de rien de particulier. Elle avait de ces phases, parfois, lorsque la vie lui semblait insupportable.

— Ah ! je comprends, dit-il. Si seulement je pouvais vous aider !...

— Mais vous le faites, vous le faites ! Oh ! sans mes leçons, je sens que je ne pourrais pas continuer.

— Asseyez-vous dans le fauteuil, respirez les violettes et je vais chanter pour vous, cela vous fera autant de bien qu'une leçon.

Pourquoi tous les hommes ne ressemblaient-ils pas à Mr. Peacock ?

— J'ai écrit une poésie, hier soir, après le concert, sur ce que j'éprouvais. Naturellement rien de personnel. Puis-je vous l'envoyer ?

— Chère Lady, je ne serai que trop charmé !

A la fin de l'après-midi, très fatigué, il s'étendit sur le sofa pour reposer sa voix avant de s'habiller. La porte de la pièce était ouverte. Il pouvait entendre Adrian et sa femme causant dans la salle à manger.

— Sais-tu à quoi me fait penser cette théière, maman ? Elle me fait penser à un petit chat assis.

— Pas possible, monsieur le toqué !

Reginald somnolait. La sonnerie du téléphone

l'éveilla : « Ici Ænone Fell. Monsieur Peacock, je viens d'apprendre que vous chantez ce soir chez Lord Timbuck. Voulez-vous dîner avec moi, et nous irons ensuite là-bas ensemble ? » Les paroles de la réponse tombèrent comme des fleurs, le long du téléphone.

— Chère Lady, je ne serai que trop charmé !

Quelle soirée triomphale ! Le petit dîner, en tête à tête avec Ænone Fell, puis dans son auto blanche, le parcours jusque chez Lord Timbuck, tandis qu'elle le remerciait encore de cette joie inoubliable ! Triomphe sur triomphe ! Et le champagne de Lord Timbuck avait coulé à flots.

— Un peu plus de champagne, Peacock, avait dit Lord Timbuck. Vous remarquez bien, Peacock... — non pas « Mr. Peacock », mais Peacock, comme s'il était un des leurs. Et ne l'était-il pas ? Artiste, il pouvait les régir tous, et ne leur apprenait-il pas à s'évader de la vie? Comme il avait chanté ! Et en chantant, il voyait leurs plumes, leurs fleurs, et leurs éventails, presque en rêve, étalés devant lui, en offrande, comme un gigantesque bouquet.

— Un autre verre de vin, Peacock ?

« Rien qu'en levant le doigt, j'aurais qui je veux », songeait Peacock qui titubait positivement en rentrant chez lui.

Lorsqu'il s'engagea seul dans l'appartement noir, sa merveilleuse exaltation commença à baisser ; il alluma dans la chambre. Sa femme, ramassée sur son côté de lit, dormait. Tout à coup il se souvint du ton sur lequel elle lui avait répondu lorsqu'il lui avait annoncé qu'il ne rentrerait pas dîner : « Tu aurais pu me le dire plus tôt », et comment il avait rétorqué : « Ne te serait-il pas possible de me parler poliment ? » Incroyable, songeait-il, qu'elle tînt si peu à lui, incroyable qu'elle ne se sentît pas intéressée par le moindre de ses triomphes et par sa carrière artistique, lorsque tant de femmes, à sa place, donneraient leurs yeux... Oui, il le savait... Pourquoi ne pas l'admettre ?... Et elle était là couchée, une ennemie même dans son sommeil... Cela sera-t-il toujours ainsi ? se demanda-t-il, encore sous l'effet du champagne.

Ah ! si seulement nous étions amis, que de choses j'aurais à lui dire à présent ! A propos de cette soirée, même sur la manière d'être de Timbuck avec moi, et toutes leurs paroles, tout cela ! Si seulement je sentais qu'elle est quelqu'un que je retrouverai, à qui me confier, et tout cela... »

Dans son émotion il retira sa bottine et la lança dans un coin. Le bruit réveilla sa femme en un terrible sursaut. Elle se redressa, repoussant ses cheveux. Et il décida soudain de tenter encore une fois de la traiter en amie, de se confier, de la conquérir. Il s'assit sur le bord du lit et s'empara d'une de ses mains. Mais de toutes ces choses merveilleuses qu'il avait à dire, il n'en put prononcer une. Par quelque raison diabolique, les seuls mots qu'il put sortir furent : « Chère Lady, je serais si charmé — si charmé ! »

SUN ET MOON

SUN ET MOON

Dans l'après-midi, les chaises arrivèrent, une grande pleine charretée de petites chaises dorées, les pieds en l'air. Puis ce fut le tour des fleurs. Quand vous regardiez en bas, du haut du balcon, les gens qui les portaient, les pots de fleurs avaient l'air de drôles de chapeaux très beaux qui dodelinaient le long du sentier.

Moon croyait que c'était des chapeaux. Elle disait : « Regarde, voilà un homme qui porte une palme sur la tête ». Mais elle ne savait jamais la différence entre les choses vraies et pas vraies.

Il n'y avait personne pour s'occuper de Sun et de Moon. Nurse aidait Annie à arranger la robe de Maman, qui était bien-trop-longue-et-serrée-sous-les-bras ; Maman courait dans toute la maison et téléphonait à Papa d'être sûr de ne pas oublier les choses. Elle n'avait que le temps de dire : « Otez-vous de mon chemin, les enfants ! »

Ils se tenaient hors de sa portée, du moins Sun. Sun détestait tellement être renvoyé, clopinant, à la nursery ! Cela n'avait aucune importance pour Moon. Si elle s'entortillait dans les jambes des gens, on se contentait de la soulever et de la secouer jusqu'à ce qu'elle criât. Mais Sun était trop lourd. Il était si lourd que le gros monsieur qui venait dîner le dimanche lui disait toujours : « Allons, jeune homme, nous allons essayer de vous soulever ». Et alors il mettait ses pouces sous les bras de Sun, gémissait, faisait des efforts, et y renonçait en disant : « C'est une vraie petite tonne de briques ! »

On avait enlevé presque tous les meubles de la salle à manger et poussé le grand piano dans un coin, puis venait une rangée de pots de fleurs et ensuite les chaises dorées. Ça c'était pour le concert. Quand Sun vint regarder, un homme pâle se trouvait assis au piano ; il ne jouait pas, mais tapait dessus, et regardait à l'intérieur. Il avait posé un sac d'outils sur le piano, et son chapeau sur une statue contre le mur. Quelquefois il commençait à jouer, puis sautait en l'air, et regardait de nouveau à l'intérieur. Sun espérait que cet homme n'était pas le concert.

Mais naturellement c'était à la cuisine qu'il fallait être. Il y avait là un aide avec un bonnet comme du blanc-manger, et leur vraie cuisinière, Minnie, la figure toute rouge, riait. Pas grognon du tout. Elle leur donna à chacun un biscuit aux amandes, et les souleva sur le coffre à farine pour qu'ils puissent regarder les merveilles que l'homme et elle préparaient pour le souper. La cuisinière apportait les choses et lui les arrangeait dans les plats et les garnissait. Il saupoudrait de brins rouges, verts et jaunes des poissons entiers qui avaient gardé leurs têtes, leurs yeux et leurs queues ; il fit des tortillons sur les gelées, il mit une collerette au jambon et y enfonça une sorte de fourchette mince ; il pointilla les crèmes d'amandes et de minuscules biscuits ronds ; et toujours il arrivait de plus en plus de choses.

— Ah ! mais vous n'avez pas vu la glace, dit Minnie. Allons, venez !

« Pourquoi est-elle si gentille ? » se demanda Sun, tandis qu'elle leur donnait à chacun une main. Ils regardèrent dans la glacière.

— Oh ! Oh ! Oh ! C'était une petite maison, une petite maison rose, avec de la neige blanche sur le toit, des contrevents verts, une porte brune, et, collée à la porte, une noisette faisait la poignée.

Quand Sun vit cette poignée, il se sentit las, et s'appuya contre la cuisinière.

Moon dansait : « Laissez-moi la toucher, laissez-moi juste mettre mon doigt sur le toit », disait-elle. Elle

avait toujours envie de toucher ce qui se mangeait. Mais Sun n'était pas comme cela.

— Allons, ma fille, attention à votre couvert ! dit Minnie lorsque la femme de chambre entra.

— C'est un tableau, Min ; venez voir, dit Nellie.

Alors ils allèrent tous dans la salle à manger. Sun et Moon avaient presque peur. D'abord ils ne voulaient pas s'approcher de la table ; debout près de la porte, ils la dévoraient des yeux.

Bien que ce ne fût pas encore la vraie nuit, les stores étaient baissés dans la salle, et les lumières allumées. Toutes les lumières étaient des roses rouges. Des rubans rouges et des bouquets de roses se nouaient aux coins de la table. Au milieu se trouvait un lac, avec des pétales de roses qui flottaient dessus.

— C'est là qu'on mettra la glace, dit la cuisinière.

Deux lions ailés en argent portaient des fruits sur leur dos, et toutes les salières étaient autant de petits oiseaux qui buvaient dans des bassins ; et tous les verres clignotaient, les assiettes luisaient, les couteaux et les fourchettes étincelaient — puis toute cette nourriture, et ces petites serviettes rouges pliées en forme de roses...

— Est-ce que les gens vont manger ces choses ? demanda Sun.

— Je crois bien que oui ! dit la cuisinière riant avec Nellie. — Moon se mit à rire aussi. Elle faisait toujours comme tout le monde. Mais Sun n'avait pas envie de rire, il se promenait tout autour de la table, les mains derrière le dos. Peut-être ne se serait-il jamais arrêté, si Nurse n'avait pas appelé tout à coup : « Allons, les enfants, il serait grand temps que vous soyez lavés et habillés ! » Et on les entraîna vers la nursery.

Pendant qu'on les déboutonnait, Maman entra avec une chose blanche sur les épaules ; elle se frottait une drogue sur la figure.

— Je sonnerai quand je les voudrai ; Nurse, ils pourront juste descendre, se faire voir et remonter, dit-elle.

Sun fut déshabillé, d'abord presque jusqu'à sa peau,

puis habillé de nouveau avec une chemise blanche semée de marguerites rouges et blanches, des culottes avec des galons sur les côtés, des bretelles apparentes, des chaussettes blanches et des souliers rouges.

— Allons, vous voilà dans votre costume russe, dit Nurse, aplatissant sa frange.

— Ah ! vraiment ? dit Sun.

— Oui, asseyez-vous bien sagement sur cette chaise, et regardez votre petite sœur.

Moon mit des siècles. Pendant qu'on lui enfilait ses chaussettes, elle faisait semblant de tomber en arrière sur le lit, et agitait ses jambes du côté de Nurse, comme elle faisait toujours, et chaque fois que Nurse essayait de lui rouler ses boucles sur le doigt avec une brosse mouillée, elle se retournait et demandait à Nurse de lui montrer la photo dans sa broche, ou quelque chose de ce genre. Mais à la fin elle fut prête, elle aussi. Sa robe bouffait, garnie de fourrure blanche ; il y avait même quelque chose de duveté sur le bord de ses pantalons et ses souliers blancs étaient garnis de gros pompons.

— Voilà, mon agneau, dit Nurse ; vous avez l'air d'un amour de chérubin dans une image de houppe à poudre. — Nurse se précipita vers la porte : « Madame, un instant. »

Maman revint avec la moitié de ses cheveux dans le dos.

— Oh ! s'écria-t-elle, une vraie gravure !

— N'est-ce pas ? dit Nurse.

Et Moon souleva le bord de ses jupes, laissant traîner un pied. Cela ne faisait pas de peine à Sun de passer inaperçu — pas beaucoup...

Après cela, ils jouèrent sur la table à des jeux tranquilles, ordonnés, tandis que Nurse restait à la porte. Lorsque les voitures commencèrent à arriver et que le son des rires, des voix, des doux froufrous leur parvint là-haut, Nurse murmura : « Maintenant, les enfants, restez où vous êtes. » Moon ne cessait de tirer à elle le tapis de table, il pendait tout de son côté. Sun n'en avait pas, et alors elle prétendait que ce n'était pas exprès.

A la fin la sonnette retentit. Nurse fonça sur eux avec la brosse à cheveux, aplatit la frange de Sun, redressa le nœud de Moon, et leur fit se donner la main.

— Descendez, dit-elle tout bas.

Et ils descendirent. Sun se sentait bien sot de tenir comme ça la main de Moon, mais cela semblait plaire à Moon. Elle balançait son bras, et le grelot, sur son bracelet de corail, tintait.

A la porte du salon, Maman, debout, s'éventait avec un éventail noir. Le salon était rempli de dames, parfumées, soyeuses, bruissantes, et de messieurs en noir avec de drôles de queues à leurs vestes, comme des coléoptères. Papa était parmi eux, parlant très fort et faisant sonner quelque chose dans sa poche.

— Quel tableau ! s'écrièrent les dames. Oh ! les chéris ! Oh ! les agneaux ! Oh ! les amours ! Oh ! les trésors !

Tous ceux qui ne pouvaient pas arriver jusqu'à Moon embrassaient Sun, et une vieille dame parcheminée avec des dents qui cliquetaient dit : « Oh ! le grave petit bichon ! » et, avec quelque chose de dur, elle lui tapa sur la tête.

Sun regarda pour savoir si le même concert était là. Mais il était parti. A sa place, un gros monsieur avec une tête rose se penchait sur le piano, pour parler à une jeune fille qui tenait un violon contre son oreille.

Il n'y avait là qu'un homme qui plût vraiment à Sun. Un petit homme gris, avec de longs favoris poivre et sel, qui errait tout seul. Il s'avança vers Sun, roula des yeux d'une façon charmante et dit : « Bonsoir, mon garçon », puis s'en retourna. Bientôt il revint et demanda : « Tu aimes les chiens ? » Sun répondit « oui », mais l'homme disparut de nouveau et Sun eut beau le chercher partout des yeux, il ne put le retrouver. Qui sait, pensa-t-il, peut-être était-il sorti chercher un petit chien.

— Bonsoir, mes bébés chéris, dit Maman. — Elle les entoura de ses bras nus. — Envolez-vous dans votre petit nid.

Alors Moon fit encore la sotte. Devant tout le monde,

elle leva les bras en l'air et cria : « Je veux que mon Papa me porte ! »

Mais on sembla trouver cela charmant, et Papa, d'un geste large, se baissa et la souleva comme il faisait toujours.

Nurse était si pressée de les voir au lit qu'elle interrompit Sun, même pendant sa prière, et lui dit : « Faites vite, mon enfant, allons. » L'instant d'après ils étaient couchés ; il eût fait tout noir, sans la petite veilleuse dans la soucoupe.

— Dors-tu ? demanda Moon.

— Non, dit Sun, et toi ?

— Non, dit Moon.

Longtemps après, Sun se réveilla. Un grand bruit d'applaudissements montait d'en bas, comme lorsqu'il pleut. Il entendit Moon se retourner.

— Moon, es-tu réveillée ?

— Oui, et toi ?

— Oui. Eh bien, allons regarder dans l'escalier.

Ils s'installaient tout juste sur la marche du haut lorsque la porte du salon s'ouvrit. Ils entendirent les invités traverser le hall et entrer dans la salle à manger. La porte se referma. Il y eut des bruits de bouchons qui sautent, et des rires. Puis cela s'arrêta. Sun les vit qui tournaient en rond les mains derrière le dos autour de la jolie table, comme lui-même avait fait... Ils tournaient et tournaient, regardaient fixement. L'homme aux favoris gris avait une préférence pour la petite maison ; quand il vit la poignée en noisette, il roula ses yeux de la même façon qu'auparavant et dit à Sun : « Vu la petite noisette ? »

— Ne branle pas de la tête comme ça, Moon.

— Je ne la remue pas, c'est toi.

— Moi je ne branle jamais ma tête.

— Oh ! oh ! avec ça, tu le fais maintenant.

— Non, c'est seulement pour te montrer comment il ne faut pas faire.

Lorsqu'ils se réveillèrent de nouveau, ils n'entendirent que la voix de Papa, très forte, et Maman qui riait. Papa sortait de la salle à manger, il

bondit en haut de l'escalier et tomba presque sur eux.

— Par exemple ! dit-il. Viens donc voir ça, Kitty !

Maman venait : « Oh ! les méchants enfants ! » dit-elle du hall.

— Il faut descendre leur donner un rogaton, dit Papa.

— Sun ne l'avait jamais vu si jovial.

— Pas du tout, dit Maman.

— Oh ! mon Papa, si, descends-nous, dit Moon.

— Je veux bien être pendu si je ne le fais pas, dit Papa. Je ne veux pas être tyrannisé, Kitty. Place, par ici ! — Et il les prit chacun sous un bras.

Sun pensa que Maman allait être terriblement en colère. Mais non, elle continuait à rire à Papa.

— Oh ! quel enfant ! dit-elle. Mais elle ne voulait pas parler de Sun.

— Allons, les gosses ! Venez goûter les restes, dit le joyeux père. Mais Moon s'arrêta un instant.

— Maman, ta robe est toute ôtée d'un côté !

— Vraiment ? dit Maman. Et Papa dit « oui » et il fit semblant de mordre l'épaule blanche de Maman, mais elle le repoussa.

Et ainsi ils retournèrent dans la belle salle à manger.

Mais — oh ! oh ! que s'était-il passé ? Les rubans et les roses étaient tiraillés, dénoués, les petites serviettes rouges tombées sur le plancher. Et toutes les assiettes brillantes étaient sales, et aussi tous les verres clignotants. La belle nourriture que l'homme avait si bien arrangée, répandue partout, avec des os, des débris, des pelures de fruits, des coquilles... même, une bouteille renversée laissait couler quelque chose sur la nappe, et personne ne la relevait.

Et la petite maison rose au toit de neige et aux fenêtres vertes était brisée — brisée, demi fondue au milieu de la table.

— Allons, arrive, Sun ! dit Papa, sans avoir l'air d'y prendre garde.

Moon leva ses jambes de pyjama, se faufila jusqu'à la table et grimpa sur une chaise, criant à tue-tête.

— Prends un peu de cette glace, dit Papa, cassant un morceau de plus du toit.

Maman prit une petite assiette et la lui tendit ; de son autre bras, elle entourait le cou de Papa.

— Papa, Papa, criait Moon, la petite poignée est restée. La petite noisette. Je peux la manger ? — Elle avança la main, détacha la noisette, et la croqua, mordant fort et clignant des yeux.

— Tiens, mon garçon, dit Papa.

Mais Sun ne bougeait pas du seuil de la porte. Tout à coup il leva la tête et hurla.

— Je trouve ça horrible, horrible, horrible ! sanglota-t-il.

— Là, tu vois, dit Maman, tu vois !

— Allons, file ! dit Papa, sa gaieté tombée. Allons, tout de suite, file !

Et, pleurant très fort, Sun retourna à la nursery d'un pas lourd.

FEUILLE D'ALBUM

FEUILLE D'ALBUM

C'était vraiment un personnage impossible. Par trop timide, sans rien à dire, absolument. Et quel poids ! Une fois installé dans votre atelier, il ne savait plus comment en sortir, et restait là, assis, jusqu'à vous faire presque crier ; vous aviez envie, lorsque enfin il se retirait tout rougissant, de lancer derrière lui quelque chose d'énorme — le poêle, par exemple. Mais, c'est bizarre, à première vue il semblait fort intéressant. Tout le monde s'accordait là-dessus. Echouant au café, un soir, vous y aperceviez un jeune homme maigre et brun, revêtu d'un jersey bleu sous une veste grise boutonnée, assis dans un coin derrière son verre de café. En quelque sorte, ce jersey bleu et cette veste aux manches écourtées lui donnaient l'air d'un garçon qui a résolu de se sauver en mer, qui en réalité s'est sauvé. Dans un instant, il va se lever, enfiler au bout de son bâton le mouchoir noué qui contient sa chemise de nuit et la photographie de sa mère, sortir et se noyer. Il tombera même du bord de la jetée en allant vers son bateau... Il avait des cheveux noirs coupés ras, des yeux gris aux longs cils, des joues pâles et une bouche qui faisait la moue, décidée à ne pas pleurer... La possibilité d'y résister, je vous le demande ? Sa vue vous serrait le cœur, et comme si cela ne suffisait pas, il y avait cette manie de rougir... Toutes les fois que le garçon s'approchait, il devenait cramoisi — il aurait pu sortir de prison, et le serveur être dans le secret...

— Qui est-ce, ma chère ? Savez-vous ?

— Oui, il s'appelle Ian French. Un peintre de beaucoup de talent, dit-on. L'une des ces dames commença par lui donner les tendres soins d'une mère. Elle lui demanda combien de fois il recevait des nouvelles de chez lui, s'il avait assez de couvertures sur son lit, et quelle quantité de lait il buvait par jour. Mais lorsqu'elle vint à son atelier vérifier ses chaussettes, elle eut beau sonner et resonner, personne n'ouvrit la porte, bien qu'elle eût juré entendre respirer à l'intérieur... Désespérant !

Une autre décida qu'il lui serait bon d'être amoureux. Elle l'attira près d'elle, l'appela « mon petit », s'appuya sur lui, pour lui faire respirer le parfum enivrant de ses cheveux, lui prit le bras, lui raconta combien la vie serait merveilleuse si seulement on en avait le courage, et passa à son atelier un soir. Elle sonna et resonna... Désespérant !

— Ce pauvre garçon a surtout besoin d'être secoué, déclara une troisième. — Ils allèrent ensemble dans les cafés et les cabarets, à de petites sauteries, dans les endroits où l'on boit quelque chose qui a un goût de jus d'abricots de conserve, mais coûte vingt-sept shillings la bouteille et se nomme champagne. Puis dans d'autres, qui font frémir plus qu'on ne peut dire. Vous y êtes assis dans d'horribles ténèbres : là où quelqu'un a toujours été assassiné la veille au soir. Pas un des cheveux de Ian ne bougea. Une fois seulement, il se grisa très fort, mais au lieu de s'épanouir, il demeurait assis, comme une borne, deux taches rouges sur les joues, une vraie image de cet air de *rag-time* qu'on était en train de jouer, cette *Poupée cassée.* Mais lorsque sa compagne le reconduisit à son atelier, il avait repris ses sens et lui souhaita le bonsoir en bas, dans la rue, comme s'ils revenaient ensemble de l'église... Désespérant !

Après Dieu sait combien de tentatives — car l'esprit de bonté meurt difficilement chez les femmes — elles renoncèrent à lui. Naturellement elles étaient encore parfaitement charmantes, l'invitaient à leurs expositions, causaient avec lui au café, mais c'était tout.

Quand on est artiste, on n'a pas de temps à perdre pour les gens qui ne répondent pas à vos avances, n'est-ce pas ?

— Et puis, je crois vraiment qu'il y a quelque chose de louche là-dessous... Pas vous ? Cela ne peut pas être aussi innocent que ça en a l'air. Pourquoi venir à Paris s'il veut demeurer comme une pâquerette dans les champs ? Non, je ne suis pas méfiante, mais...

Il habitait tout en haut d'un de ces grands bâtiments qui semblent si romantiques les soirs de pluie ou de clair de lune, lorsque les contrevents et la lourde porte sont fermés, et que l'enseigne « *Petit appartement à louer de suite* » luit avec une inexprimable mélancolie. Un de ces bâtiments dont l'odeur reste si prosaïque d'un bout de l'année à l'autre ! La concierge habite une cage de verre au rez-de-chaussée ; enveloppée dans un châle sordide, elle tourne quelque chose dans une casserole et en sort des brins avec sa cuillère, qu'elle tend au vieux chien enflé, vautré sur un coussin de perles... De l'atelier, perché en l'air, on a une vue merveilleuse. Les deux grandes fenêtres font face à la rivière. Ian peut regarder se balancer les bateaux et les chalands et voir la frange d'un îlot planté d'arbres, comme un bouquet rond. La fenêtre de côté donne sur une autre maison encore plus délabrée et plus petite, et en bas se trouve un marché aux fleurs. Vous pouvez examiner les dessus des gigantesques parapluies d'où s'échappent des collerettes de fleurs brillantes, et des baraques recouvertes de bâches rayées, dans lesquelles on vend des plantes en caisses et des brassées de palmes humides, luisantes, dans des pots de terre cuite. Des vieilles femmes s'affairent de côté et d'autre, comme des crabes, parmi les fleurs. Il n'avait vraiment pas besoin de sortir ; il aurait pu demeurer là, à sa fenêtre, assez longtemps pour que sa barbe blanche retombe sur l'appui et trouver encore quelque chose à dessiner...

Quel étonnement pour ces tendres femmes, si elles étaient arrivées à forcer la porte ! Car Ian French tenait son atelier propre comme un sou neuf. Tout y était arrangé comme pour former un dessin, une

petite nature-morte si on veut ; les casseroles, accrochées derrière le fourneau à gaz, avec leurs couvercles ; la terrine d'œufs, le pot au lait et la théière sur l'étagère ; les livres et la lampe, avec son abat-jour de papier ondulé, sur la table. Un rideau de voile de l'Inde, au bord duquel couraient des léopards rouges, recouvrait le lit le jour, et au mur, à côté, au niveau des yeux lorsqu'on était couché, pendait un écriteau soigneusement imprimé : LÈVE-TOI TOUT DE SUITE.

Les jours se ressemblaient, à peu de chose près. Tant que la lumière était bonne, il trimait à sa peinture. Ensuite, il faisait cuire ses repas, puis mettait tout en ordre. Le soir il allait au café ou restait chez lui, à lire ou à composer des budgets de dépenses très compliqués, sous ce titre : *Ce dont je devrais me contenter*, et suivis de cette promesse : *Je jure de ne pas dépasser ce total le mois prochain.* Signé : Ian *French.*

Rien de bien louche dans tout cela, mais ces femmes astucieuses avaient raison : il y avait autre chose.

Un soir, assis près de la fenêtre latérale, il mangeait des pruneaux, lançant des noyaux sur les énormes parapluies du marché aux fleurs désert. Il avait plu. La première vraie pluie de printemps venait de tomber. — Tout était saupoudré de paillettes ; l'air sentait les bourgeons et la terre humide. Des voix calmes, satisfaites, résonnaient dans le crépuscule. Les gens qui venaient fermer leurs croisées et assujettir leurs contrevents, changeaient d'idée et se penchaient au dehors. Tout en bas, sur le marché, les arbres se pointillaient de vert nouveau. « Quelle espèce d'arbres ? » se demanda-t-il. L'allumeur de réverbères s'avançait. Ian dévisagea la maison d'en face, la petite, délabrée. Et tout à coup, comme en réponse à son regard, deux battants de fenêtre s'ouvrirent, et une jeune fille tenant un pot de narcisses parut sur le minuscule balcon. Elle était étrangement maigre, en tablier foncé ; un mouchoir rose recouvrait ses cheveux, et ses manches, relevées presque jusqu'à l'épaule, laissaient luire les bras fluets contre l'étoffe sombre.

* — Oui, le temps est assez chaud, cela leur fera du bien ! Et, déposant le pot de fleurs, elle se retourna vers quelqu'un à l'intérieur, levant les mains pour enfoncer des mèches sous son mouchoir. Son regard erra en bas sur le marché désert, puis là-haut dans le ciel, sans remarquer la maison d'en face. Il aurait aussi bien pu y avoir un vide à l'endroit où Ian French était assis. Puis elle disparut.

Le cœur de Ian dégringola de la fenêtre de son atelier, le long du balcon, et vint s'enfouir dans le pot de narcisses sous les boutons entr'ouverts et les flèches vertes. Cette chambre au balcon était la salle où l'on se tenait, et l'autre, à côté, la cuisine. Il entendait le bruit de la vaisselle qu'on lavait après souper, puis la jeune fille s'avançait à la fenêtre, frappait une petite lavette sur le rebord et la suspendait à un clou pour qu'elle sèche. Jamais on ne la voyait dénouer ses cheveux, chanter ou tendre les bras vers la lune, comme les jeunes filles sont supposées le faire. Elle portait toujours son même tablier sombre, et, autour de sa tête, le même mouchoir rose... Avec qui vivait-elle ? Personne autre ne venait à ces deux fenêtres, et cependant on l'entendait sans cesse parler à quelqu'un dans la pièce. Il décida que la mère était infirme, que les femmes faisaient des travaux de couture, que le père était mort... Il avait été journaliste — très pâle avec de longues moustaches ; une plaque de cheveux noirs lui tombait sur le front.

En travaillant tout le jour, elles avaient juste de quoi vivre, mais ne sortaient jamais, et n'avaient pas d'amis. A présent, lorsque Ian s'asseyait à sa table, il inscrivait toute une série nouvelle de promesses : *Ne pas aller à la fenêtre de côté avant une certaine heure.* Signé : *Ian French.* — *Ne pas songer à elle avant d'avoir serré ses pinceaux pour la journée.* Signé : *Ian French.*

C'était bien simple : cette personne était la seule qu'il désirât connaître, le seul être vivant en ce monde, décida-t-il, qui eût exactement le même âge que lui. Il ne supportait pas les jeunes filles ricaneuses, et il n'avait que faire des femmes faites... elle avait son âge,

elle était... juste comme lui. Assis dans son atelier obscur, fatigué, un bras pendant sur le dossier de sa chaise, il regardait fixement la fenêtre là-bas et s'y voyait, auprès d'elle. Ils se querellaient très fort parfois, tous les deux, car elle avait un caractère violent et une manière de taper du pied et de se tordre les mains dans son tablier... furieuse ! Son rire, très rare, n'éclatait guère qu'en racontant l'histoire de son absurde petit chat qui grondait et prétendait être un lion lorsqu'on lui donnait de la viande à manger — ou d'autres histoires de ce genre... Mais, en général, ils se tenaient ensemble très tranquilles, lui assis comme à présent, et la jeune fille, les mains croisées sur ses genoux, et les pieds repliés sous elle. Ils causaient à voix basse, silencieux et las, après le travail de la journée. Bien entendu, jamais aucune question sur ses tableaux à lui, et elle détestait les merveilleux dessins qu'il faisait d'elle, s'y trouvant trop maigre et noire... Mais comment arriver à la connaître ? Cela pouvait durer ainsi des années...

Ian découvrit alors qu'une fois par semaine, le soir, elle sortait faire ses courses. Deux jeudis de suite, il la vit à la fenêtre, dans une cape démodée et un panier à la main. Impossible, d'où il se tenait, d'apercevoir la porte, mais le jeudi d'après, à la même heure, il saisit sa casquette et descendit l'escalier en courant. Une jolie lueur rose était répandue sur tout, le fleuve en était embrasé, et les gens qui marchaient vers Ian avaient des visages et des mains roses.

Il l'attendit, appuyé contre le côté de sa maison à lui, sans la moindre idée de ce qu'il ferait ou dirait. « La voilà qui vient », lui murmura une voix intérieure. Elle marchait très vite, à pas menus, légers ; d'une main elle tenait le papier et de l'autre maintenait sa cape... Que faire, sinon la suivre ?... Elle commença par entrer chez l'épicier et y rester très longtemps, puis chez le boucher, où elle dut attendre son tour. Elle s'éternisa dans un magasin d'étoffes, à réassortir quelque chose, puis elle acheta un citron chez le fruitier. Plus Ian examinait la jeune fille, plus il sentait cette nécessité pour lui de la connaître dès à présent. Son sang-

froid, son sérieux, sa solitude, et jusqu'à cette manière de marcher, comme si elle avait hâte d'en finir avec ce monde de grandes personnes, tout cela lui semblait naturel, inévitable.

— Oui, elle est ainsi, songea-t-il, fièrement. Nous n'avons rien de commun avec ces gens.

La jeune fille revenait chez elle, maintenant, et Ian était toujours aussi loin... Brusquement, elle se retourna et entra dans la crèmerie. A travers la devanture, il la vit acheter un œuf — le choisir dans le panier, avec tant de soin ! — un œuf brun, admirablement formé, celui qu'il aurait choisi lui-même. Dès qu'elle en fut sortie il y pénétra lui aussi. L'instant d'après il était de retour et la suivait. Ils dépassèrent la maison du jeune homme, traversèrent le marché aux fleurs, évitant les énormes parapluies, piétinant les fleurs tombées et les marques rondes laissées par les pots... Il se faufila derrière elle, passa le seuil de sa porte, monta le long des escaliers, posant les pieds en même temps que la jeune fille, pour ne pas attirer son attention. Enfin elle s'arrêta sur le palier et sortit sa clef de sa bourse. Au moment où elle la mettait dans la serrure, il bondit et se planta en face d'elle.

Rougissant, plus cramoisi que jamais, il lui dit avec un regard dur et presque sur un ton de colère : « Excusez-moi, Mademoiselle, vous avez laissé tomber ceci. »

Et il lui tendit un œuf.

UN PICKLE A L'ANETH

Et puis, après six ans, elle le revit. Il était assis à une de ces petites tables de bambou, décorées d'un vase japonais avec des narcisses de papier. Un compotier de fruits devant lui, il pelait une orange avec grand soin, d'une manière toute spéciale, qu'elle reconnut aussitôt.

Il dut sentir ce petit choc de surprise, car il leva la tête et rencontra son regard. Incroyable ! il ne la remettait pas. Elle sourit, il fronça les sourcils. Elle s'avança vers lui. Il ferma les yeux un instant, puis quand il les ouvrit de nouveau, sa figure s'éclaira, comme une pièce sombre quand on frotte une allumette. Il posa l'orange, repoussa sa chaise, tandis qu'elle retirait de son manchon une petite main chaude, pour la lui tendre.

— Vera ! s'écria-t-il, que c'est étrange ! Vraiment pendant un instant je ne vous ai pas reconnue. Voulez-vous vous asseoir ? Vous avez déjeuné ? Prendrez-vous du café ?

Elle hésita, mais avec l'intention, bien sûr, d'accepter.

— Oui, je voudrais du café.

Et elle s'assit en face de lui.

— Vous avez changé, vous avez beaucoup changé, lui dit-il, la dévisageant avec cette expression avide, lumineuse. Vous avez l'air si bien ; je ne vous ai jamais vue si bien.

— Vraiment ! — Elle releva sa voilette et déboutonna son haut col de fourrure. — Je ne me sens pas très bien, je ne peux pas supporter ce temps, vous savez.

— Oh ! non, vous détestez le froid ?

— Je l'ai en abomination. — Elle frissonna. — Et le pire, c'est que plus on vieillit...

Il l'interrompit : « Excusez-moi », et il frappa sur la table pour appeler la servante. « Apportez du café et de la crème. » Puis revenant à elle : « Vous êtes sûre que vous ne mangerez rien ? des fruits peut-être ? les fruits sont très bons ici. »

— Non, merci, rien.

— Alors c'est entendu, — et, avec un sourire un peu trop prononcé, il reprit son orange. — Vous disiez : plus on vieillit...

— ... plus on se refroidit. — Elle rit, mais elle songeait au souvenir qu'elle avait gardé de cette manie — cette manie de l'interrompre, et combien cela l'exaspérait six ans plus tôt. Il lui semblait alors que, tout à coup, tandis qu'elle parlait, il lui posait la main sur les lèvres, se détournait d'elle, donnait son attention ailleurs, puis ensuite lui revenait, retirant sa main avec ce même sourire, un peu trop accentué... : « Maintenant nous voilà prêts, ceci est entendu. »

— On se refroidit ! Il répétait ses paroles, riant aussi. Ah ! Ah ! vous dites toujours les mêmes choses. Et il y a encore cela chez vous qui n'a pas changé du tout, votre belle voix... votre belle manière de parler. — Il se penchait vers elle, très grave à présent, et elle sentait le parfum chaud, piquant, de la peau d'orange. — Vous diriez un seul mot que je reconnaîtrais votre voix parmi toutes les autres. Je ne sais pas — je me le suis souvent demandé — ce qui fait de votre voix un souvenir si obsédant... Vous savez cette première après-midi que nous avons passée ensemble à Kew Gardens ? Vous étiez si étonnée que je ne sache pas le nom des fleurs ! Je suis resté aussi ignorant, malgré toutes vos leçons. Mais chaque fois qu'il fait beau et chaud, et que je vois des couleurs vives, c'est très bizarre, j'entends votre voix qui me dit : géraniums, soucis et verveines. Et je sens que ces trois mots sont tout ce que j'ai retenu de quelque langue céleste, oubliée... Vous vous rappelez cette journée ?

— Oh ! oui, très bien. — Elle respira longuement, doucement, comme si les narcisses en papier qui les séparaient avaient un parfum trop suave pour être supporté. Cependant le souvenir qu'elle avait gardé de cette après-midi-là était celui d'une scène absurde au-dessus de la table à thé, dans une pagode chinoise où il y avait beaucoup de monde. Il s'était démené comme un maniaque à cause des guêpes. Il les pourchassait, les rabattait à l'aide de son chapeau de paille, sérieux, furieux hors de proportion, avec l'événement. Et combien les buveurs de thé, railleurs, s'en étaient réjouis ! Et elle, comme elle avait souffert !

Mais maintenant, tandis qu'il parlait, ce souvenir pâlit. C'est lui qui avait gardé l'impression la plus vraie. Oui, cette journée avait été merveilleuse, remplie de géraniums, de soucis, de verveines et de... brûlant soleil. Sa pensée s'attarda sur ces deux derniers mots, comme si elle les chantait.

Et à leur chaleur, un autre souvenir se développa. Elle se vit assise sur le gazon ; il était étendu près d'elle. Après un long silence, brusquement, il avait roulé sur lui-même et était venu poser sa tête sur ses genoux.

— Je voudrais, avait-il dit d'une voix basse, troublée, je voudrais avoir pris du poison et être sur le point de mourir... ici, maintenant.

Une petite fille, en blanc, tenant un long nénuphar qui gouttait, était sortie de derrière un buisson, les avait dévisagés, puis s'était retirée de nouveau. Mais lui ne voyait rien. Elle s'était penchée sur lui.

— Ah ! pourquoi dites-vous cela ? Moi, je ne le pourrais pas.

Avec un doux gémissement, il s'était emparé de sa main et la pressait contre sa joue.

— Parce que je sais que je vais trop vous aimer — beaucoup trop. Et je souffrirai tellement, Vera, parce que vous ne m'aimerez jamais, jamais.

Physiquement, il était certainement beaucoup mieux qu'alors. Il avait perdu cet air de vague rêverie et cette indécision. Il faisait à présent l'effet d'un homme qui a trouvé sa place dans la vie, et qui la remplit avec une

confiance, une assurance pour le moins impressionnantes. Il avait dû gagner de l'argent aussi. Ses vêtements étaient impeccables, et il venait de tirer de sa poche un étui en cuir de Russie.

— Voulez-vous une cigarette ?

— Oui, je veux bien. — Sa main restait en suspens.

— Elles ont l'air excellentes.

— Je crois qu'elles le sont. Je me les fais faire par un petit individu dans St. James' Street. Je ne fume pas beaucoup. Je ne suis pas comme vous. Mais quand cela m'arrive, il faut que les cigarettes soient délicieuses et très fraîches. Pour moi, fumer n'est pas une habitude, mais un luxe. Comme les parfums. Aimez-vous toujours les parfums ? Ah ! lorsque j'étais en Russie...

Elle l'interrompit :

— Vous avez vraiment été en Russie ?

— Oh ! oui. J'y ai passé plus d'une année. Vous n'avez pas oublié combien nous parlions d'aller là-bas ?

— Non, je n'ai pas oublié.

Il rit à demi, d'une manière étrange, puis il s'appuya contre le dossier de sa chaise. « N'est-ce pas curieux ? J'ai vraiment fait tous ces voyages que nous avions projetés. J'ai été dans tous ces endroits auxquels nous avions pensé et j'y ai demeuré assez de temps pour en respirer l'air, comme vous le disiez. En fait, j'ai passé ces trois dernières années de mon existence à voyager sans cesse. L'Espagne, la Corse, la Sibérie, la Russie, l'Egypte. Le seul pays qui me reste est la Chine, et je compte y aller aussi, quand la guerre sera finie. »

Tandis qu'il parlait d'un ton si léger, frappant le bout de sa cigarette contre le bord du cendrier, elle sentit l'étrange bête qui avait somnolé si longtemps dans sa poitrine s'agiter, s'étirer, bâiller, dresser l'oreille et tout à coup bondir sur ses pieds, et fixer un regard de désir, affamé, sur ces endroits lointains. Mais elle dit seulement avec un léger sourire : « Combien je vous envie ! »

Il acquiesça.

— Cela a été merveilleux ! Surtout la Russie. La Russie est bien telle que nous l'avions imaginée, et beau-

coup, beaucoup plus ; j'ai même passé quelques jours dans un bateau de la Volga. Vous vous souvenez de cette chanson de batelier que vous jouiez autrefois ?

— Oui. — Et elle l'entendit résonner en elle.

— La jouez-vous encore ?

— Non, je n'ai pas de piano.

Il en demeura stupéfait.

— Mais qu'est devenu votre beau piano ?

Elle fit une légère grimace.

— « Vendu, il y a des temps infinis. »

Il s'étonna :

— Mais vous aimiez tellement la musique !

— Je n'ai plus le temps de jouer, dit-elle.

Il laissa tomber le sujet, et continua. « La vie sur la rivière est quelque chose de très spécial. Après un jour ou deux, vous ne pouvez pas croire que vous en ayez jamais connu d'autre. Et il n'est pas nécessaire de savoir la langue : la vie du bateau crée un lien plus que suffisant entre les gens et vous. Vous mangez avec eux, passez la journée avec eux, et le soir, il y a ces chants sans fin. »

Elle frissonna, la chanson du batelier éclata à ses oreilles, forte et tragique, elle vit le bateau flotter sur l'eau qui s'obscurcit, entre les arbres mélancoliques sur chaque rive... « Oui, j'aimerais cela », dit-elle en caressant son manchon.

— Vous aimeriez presque tout de la vie russe, fit-il avec chaleur. C'est si peu conventionnel, si impulsif, si naturellement libre. Et puis les paysans sont admirables, vraiment humains... Oui, c'est cela. Même le cocher qui conduit votre voiture prend une part réelle à ce qui arrive. Je me souviens d'un soir, où une petite bande d'entre nous, deux de mes amis, et la femme de l'un d'eux, vinrent en pique-nique au bord de la mer Noire. Nous avions emporté souper et champagne, mangé et bu sur l'herbe, et pendant que nous dînions, le cocher est venu. « Prenez un *pickle* à l'aneth ! » nous a-t-il dit. Il voulait partager avec nous. Cela me parut si juste, si... vous voyez ce que je veux dire ?

Et à ce même moment il lui sembla qu'elle était assise sur l'herbe à côté de la mystérieuse mer Noire, noire

comme du velours, dont les vagues molles, silencieuses, déferlaient sur la rive. Elle voyait la voiture remisée d'un côté de la route, le petit groupe sur le gazon, les visages et les mains blanches, la robe de la jeune femme étalée, pâle, au clair de lune, et l'ombrelle roulée, étendue dans l'herbe comme un immense crochet de nacre. Assis un peu à part, le cocher a son souper sur ses genoux dans une serviette. « Prenez un *pickle* à l'aneth, dit-il, et, bien qu'elle ne sût pas au juste ce qu'était un *pickle* à l'aneth, elle vit luire au travers du bocal verdâtre un piment rouge, comme un bec de perroquet. Elle suça l'intérieur de ses joues. Le *pickle* était terriblement âpre...

— Oui, je sais parfaitement ce que vous voulez dire, répondit-elle.

Pendant le silence qui suivit, ils se regardèrent. Autrefois, dans ces rencontres de leurs yeux, ils sentaient passer entre eux une compréhension si infinie que leurs âmes s'étreignaient en quelque sorte, tombaient dans un même océan, heureuses d'y sombrer, ainsi que de mélancoliques amants. Mais aujourd'hui, chose surprenante, c'est lui qui se retirait en arrière, lui qui disait : « Quelle magnifique auditrice vous faites ! Quand vous me regardez avec ces yeux sauvages, je sens que je pourrais vous dire des choses dont je ne soufflerai mot à aucun être vivant ! »

N'y avait-il pas une nuance de raillerie dans la voix ? Elle n'en était pas sûre.

— Avant de vous rencontrer, continua-t-il, je n'avais jamais parlé de moi à personne. Je me rappelle si bien une soirée où je vous avais apporté ce petit arbre de Noël, et m'étais mis à vous raconter mon enfance. Comment je m'étais sauvé, étant trop malheureux, et avais vécu deux jours sous une charrette, dans notre cour, sans y être découvert. Et vous m'écoutiez, vos yeux brillaient, je sentais que vous rendiez le petit arbre attentif, lui aussi, comme dans les contes de fées.

Mais, de cette soirée-là, elle se souvenait seulement d'un petit pot de caviar de sept shillings six pence.

Pendant qu'elle le mangeait, il l'avait considérée, ravi et scandalisé.

— Non vraiment, c'est dévorer de l'argent. Vous ne pourriez même pas faire entrer sept shillings six pence dans un petit pot de cette dimension. Songez donc au profit qu'ils doivent tirer... — et il s'était embarqué dans des calculs très compliqués. — Mais à présent, adieu le caviar ; l'arbre de Noël est sur la table, et le petit garçon, couché sous la charrette, se fait un oreiller du chien de garde.

— Le chien s'appelait Bosun ! s'écria-t-elle ravie.

— Quel chien ? — Il n'y était plus. — Aviez-vous un chien ? Je ne m'en souviens pas du tout.

— Non, non, je veux parler du chien de garde, du temps où vous étiez un petit garçon.

D'un coup sec, en riant, il ferma son étui à cigarettes.

— Vraiment ? Savez-vous, je l'avais bel et bien oublié. Il me semble que c'est si lointain, je ne puis croire qu'il n'y ait que six années ! Après vous avoir reconnue aujourd'hui, il m'a fallu faire un tel bond, un bond par-dessus toute ma vie, pour revenir à cette époque-là. J'étais si gosse alors ! — Il tambourina sur la table. — J'ai souvent pensé à quel point j'avais dû vous ennuyer, et je comprends si parfaitement aujourd'hui pourquoi vous m'avez écrit comme vous l'avez fait, bien qu'au moment même cette lettre ait presque mis fin à ma vie. Je l'ai retrouvée l'autre jour, et je ne pouvais pas m'empêcher de rire en la lisant. Elle était si fine, contenait un portrait si vrai de ma personne. — Il leva les yeux. — Vous ne partez pas ?

Elle avait refermé son col et abaissé sa voilette.

— Oui, il le faut, je crains. — Elle parvint à sourire. A présent elle en était certaine : il s'était moqué de tout cela.

— Ah ! non, je vous en prie, supplia-t-il ; ne vous en allez pas tout de suite. — Et il prit un de ses gants sur la table et le serra, comme si cela devait la retenir. — Je vois si peu de gens, ces temps-ci, avec qui je puisse causer, que je suis devenu une sorte de barbare. Ai-je dit quelque chose qui vous ait blessée ?

Elle mentit : « Pas du tout ». Mais comme elle le regardait qui faisait glisser son gant entre ses doigts d'un geste délicat, tendre, elle sentit fondre sa colère. Et puis, à ce moment-là, il ressemblait davantage à ce qu'il était il y a six ans.

— Ce que je désirais vraiment alors, dit-il doucement, c'était d'être une sorte de tapis, de faire de moi une sorte de tapis, sur lequel vous pourriez marcher afin d'éviter les blessures des pierres pointues et la boue que vous détestiez tant. Je ne voulais rien de plus positif, rien de plus égoïste que cela. Seulement j'ai rêvé parfois d'être changé en un tapis magique, pour vous emporter vers tous ces pays que vous désiriez voir.

Tandis qu'il parlait, elle leva la tête, comme si elle buvait quelque chose ; l'étrange bête dans sa poitrine se mit à ronronner.

— Je vous sentais plus solitaire que qui que ce fût, continua-t-il, et cependant vous étiez peut-être la seule personne au monde réellement, sincèrement vivante, née hors de son époque — murmura-t-il, et il caressa le gant — marquée par le destin.

Ah Dieu ! qu'avait-elle fait ? Comment avait-elle osé refuser semblable bonheur ; le seul homme qui l'eût jamais comprise ! Etait-ce trop tard ? Pouvait-il être trop tard ? Elle était ce gant qu'il tenait entre ses doigts...

— Et puis, le fait que vous n'aviez pas d'amis, que vous ne vous étiez jamais liée avec personne. Je comprenais cela si bien, j'étais semblable à vous pour cela. En est-il toujours ainsi ?

— Oui, fit-elle dans un souffle, c'est toujours pareil, je suis aussi seule que jamais !

— Pour moi aussi — il rit doucement — c'est pareil.

Tout à coup, d'un geste brusque il lui rendit son gant et fit grincer sa chaise sur le parquet :

— Mais ce qui me semblait si mystérieux alors, m'est devenu limpide, et à vous aussi, bien entendu... Nous étions tout simplement de tels égoïstes, si imbus de nous-mêmes, si repliés sur nous-mêmes, que pas un recoin de nos cœurs n'était resté libre pour personne autre.

Savez-vous — s'écria-t-il, naïf, sincère et terriblement semblable à un autre côté de ce « lui » d'autrefois — j'ai commencé à étudier les sciences mentales lorsque j'étais en Russie, et j'ai découvert que nous n'avions rien d'extraordinaire du tout. C'est une forme très connue de...

Elle était partie. Il restait assis là, frappé de la foudre, muet de stupéfaction... puis il réclama sa note.

— Mais la crème n'a pas été touchée, dit-il, je vous prie de ne pas me la compter.

LA PETITE INSTITUTRICE

LA PETITE INSTITUTRICE

Oh ! mon Dieu ! comme elle aurait voulu qu'il ne fasse pas nuit ! Elle aurait bien préféré voyager le jour. Mais la dame du bureau des institutrices lui avait dit : « Vous feriez mieux de prendre le bateau du soir, et ensuite si vous montez dans un compartiment de *Dames seules*, vous serez beaucoup plus en sécurité dans le train qu'à dormir dans un hôtel étranger. Ne sortez pas de votre voiture, ne vous promenez pas dans le couloir, et faites bien attention de fermer à clef la porte du lavabo, si vous y allez. Le train arrive à Munich à huit heures, et Frau Arnholdt dit que l'hôtel Grünewald n'est qu'à une minute de là, un porteur vous y conduira. Frau Arnholdt arrive à six heures le même soir, cela vous donne une bonne journée tranquille pour vous reposer après votre voyage, et rafraîchir votre allemand. Si vous éprouvez le besoin de manger, je vous conseille d'entrer dans la boulangerie la plus proche, et d'y demander un petit pain et du café. Vous n'avez jamais été à l'étranger, n'est-ce pas ? — Non. — Eh bien ! je dis toujours à mes jeunes filles qu'il vaut mieux à première vue se méfier des gens que d'avoir confiance, et il est plus sûr de leur prêter de mauvaises intentions que des bonnes... Cela semble un peu dur, mais il nous faut être des femmes de notre temps, n'est-ce pas ? »

Dans la cabine des dames, cela avait été charmant. La femme de service était si aimable ; elle lui avait changé sa monnaie, relevé et enveloppé les pieds.

La petite institutrice, étendue sur une des rudes couchettes roses à petits bouquets, examinait les autres passagères bienveillantes et naturelles qui épinglaient leurs chapeaux aux coussins, retiraient leurs souliers et leurs jupes, ouvraient leurs sacs de toilette, arrangeaient de mystérieux petits paquets avec un bruit de papier froissé et enveloppaient leur tête dans des voiles avant de s'étendre. Trrr, trrr, trrr... faisait régulièrement l'hélice du vapeur. La femme de service abaissa un abat-jour vert sur la lampe, et s'assit devant le poêle, sa jupe relevée sur ses genoux, et un long tricot posé en travers. Au-dessus de sa tête, sur une étagère, un bouquet de fleurs très tassé s'arrondissait sur une carafe.

La petite institutrice souriait : « J'aime beaucoup voyager », se disait-elle, et elle se laissa aller au chaud bercement.

Mais quand le bateau s'arrêta, et qu'elle monta sur le pont, tenant sa panière d'une main, sa couverture et son parapluie de l'autre, un vent froid, inconnu, souffla sous son chapeau. Elle leva les yeux vers les mâts et les vergues du bateau, noirs contre un ciel vert et luisant, et les abaissa sur le quai sombre, où les silhouettes étrangères, emmitouflées, attendaient. Elle s'avança avec le troupeau endormi. Tous, sauf elle, savaient où ils allaient et cela lui donna une sensation de peur — oh ! rien qu'un peu — juste assez pour avoir envie — oh ! si envie ! — qu'il fît jour, et qu'une de ces dames qui lui avait souri dans la glace, alors qu'elles se coiffaient ensemble dans la cabine, fût près d'elle en ce moment. « Les billets, s'il vous plaît ! Montrez vos billets ! Préparez vos billets ! » Elle descendit la passerelle, prenant soigneusement son point d'appui sur ses talons. Un homme à casquette de cuir noir s'avança et lui toucha le bras : « Où ça, Mademoiselle ? » Il parlait anglais, ce devait être un contrôleur ou un chef de gare, pour avoir une casquette de ce genre. Elle avait à peine répondu, qu'il fonçait sur sa panière. « Par ici ! » cria-t-il d'une voix grossière, décidée. En jouant des coudes, il dépassa la foule. « Mais je ne veux

pas de porteur ! je veux la porter moi-même ! » Il lui fallut courir pour le suivre, et sa colère, plus forte qu'elle-même, la dépassait et arrachait le sac des mains du scélérat. Il n'y prêtait aucune attention, déambulait le long de la plate-forme sombre et traversait les lignes de la voie. « C'est un voleur ! » La petite institutrice en était convaincue, tandis qu'elle posait les pieds entre les rails argentés et sentait crépiter les escarbilles sous ses semelles.

De l'autre côté — oh ! Dieu merci ! — il y avait un train avec *Munich* écrit dessus. L'homme s'arrêta devant les énormes wagons éclairés : « Deuxième classe ? » demanda la voix insolente. « Oui, un compartiment de dames seules ! » Essoufflée, elle cherchait la plus menue pièce qu'elle pût donner à cet affreux homme, tandis qu'il lançait la panière dans le filet d'un compartiment vide, qui portait l'étiquette *Dames seules*, collée à la vitre. Elle monta dans le train et lui tendit vingt centimes. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » cria l'homme lançant des regards furieux, d'abord à l'argent, puis à elle. Il portait le pourboire à son nez, le flairait, comme si de sa vie il n'avait vu, et à plus forte raison, tenu pareille somme. « C'est un franc. Vous le savez bien ? un franc ! C'est mon tarif, un franc ! » S'imaginait-il qu'elle allait lui donner un franc pour le remercier de lui avoir joué un pareil tour, simplement parce qu'elle était une jeune fille et voyageait seule la nuit ? Jamais ! jamais ! Elle crispait sa bourse dans sa main, et regardait une vue de Saint-Malo sur la cloison en face d'elle, sans le voir ni l'entendre, tout simplement. « Ah non ! Ah non ! quatre sous ! Vous faites erreur ! Là, reprenez-les. C'est un franc que je veux ! » Il bondit sur le marchepied et lança l'argent sur les genoux de la jeune fille. Tremblante de terreur, elle étendit une main glaciale et prit l'argent, le serra dans ses doigts. « C'est tout ce que vous aurez », dit-elle. Pendant une minute ou deux, elle sentit les yeux vifs de l'homme la percer de part en part, tandis qu'il inclinait lentement la tête, abaissant les coins de sa bouche : «*Very well.* Trrrès bien ! » Il haussa

les épaules, et disparut dans l'obscurité. Oh quel soulagement ! Combien cela avait donc été terrible ! En se levant pour s'assurer si sa panière était bien assujettie, elle se vit dans la glace, toute blanche, avec de grands yeux ronds. Elle défit son voile d'auto et déboutonna sa cape verte. « Mais c'est fini à présent », dit-elle au visage dans le miroir, le sentant en quelque sorte plus effrayé qu'elle.

Les gens commencent à se réunir sur la plate-forme. Rassemblés par petits groupes, ils causent entre eux. Une étrange lueur tombe des lampes de la gare, qui teint leurs figures d'un ton presque vert. Un petit garçon en rouge s'avance bruyamment avec un énorme chariot à thé. Il s'appuie dessus, siffle, tape ses souliers avec sa serviette. Une femme, en tablier d'alpaga noir, pousse devant elle une brouette garnie d'oreillers à louer. Elle a l'air rêveur et absent de quelqu'un qui promène de long en large un bébé endormi dans une voiture d'enfant. Des guirlandes de fumée blanche s'élèvent on ne sait d'où et demeurent suspendues sous le toit, semblables à des vignes brumeuses. « Comme c'est étrange tout cela ! songe la petite institutrice, et au milieu de la nuit encore ! » Elle regarde de son coin abrité, sans frayeur à présent, mais fière d'avoir refusé ce franc. « Je peux me diriger moi-même, bien sûr. La grande chose est de ne... » Brusquement, du couloir partent des bruits de pas, de voix d'hommes hautes, interrompues d'éclats de rire, et qui s'approchent. La petite institutrice se recule dans son coin, tandis que quatre jeunes gens, coiffés de chapeaux mous, passent, la dévisageant à travers les vitres. L'un d'eux, pouffant de sa plaisanterie, montre la pancarte : « *Dames seules* », et tous quatre se baissent pour mieux voir l'unique petite jeune fille dans l'encoignure. Oh ! mon Dieu ! ils sont dans le compartiment d'à côté. Elle les entend piétiner, puis un silence subit est suivi de l'apparition d'un grand garçon maigre, à petite moustache noire. Il ouvre brutalement la porte : « Si Mademoiselle voulait venir avec nous ? » demande-t-il en français

Elle voit les autres se rassembler derrière lui, regarder sous son bras et par-dessus son épaule ; elle reste très droite et immobile. « Si Mademoiselle veut bien nous faire l'honneur ? » poursuit le grand garçon railleur. L'un d'eux ne peut plus garder son sérieux. Son rire éclate à grand bruit. « Mademoiselle est grave ! » continue le jeune homme avec des saluts et des grimaces. Il brandit son chapeau, et elle est de nouveau seule.

« En voiture ! En voiture ! » Quelqu'un court de long en large devant le train. « Je voudrais qu'il ne fasse pas nuit, je voudrais qu'il y ait une autre femme dans le compartiment. J'ai peur de ces hommes à côté ! » La petite institutrice regarde au dehors, et voit son porteur qui revient — le même homme — qui se dirige vers son compartiment, les bras chargés de bagages. Mais... mais que fait-il ? Il glisse l'ongle de son pouce sous l'étiquette *Dames seules* et l'arrache net, puis il se recule de côté et la regarde de travers, tandis qu'un vieux monsieur enveloppé dans une cape à carreaux enjambe la haute marche. « Mais c'est un compartiment de dames seules ! — Oh ! non, Mademoiselle, vous vous trompez. Non, non, je vous assure ! — Merci, Monsieur ! » « En voi-turre ! » Un sifflet aigu. Le porteur descend triomphant, et le train s'ébranle. Un instant deux grosses larmes remplissent les yeux de la petite institutrice, et c'est au travers qu'elle voit le vieux monsieur défaire les pans de sa casquette Jaeger. Il semble très vieux, au moins quatre-vingt-dix ans. Il a une moustache blanche, de petits yeux bleus derrière de grandes lunettes d'or et des joues roses, ridées. Une gentille figure, une charmante manière de se pencher en avant, et de dire en un français hésitant : « Est-ce que je vous dérange, Mademoiselle ? Préférez-vous que je retire tous ces objets du filet et que je cherche un autre compartiment ? » Quoi, ce vieux monsieur aurait à remuer ces choses si lourdes tout bonnement parce qu'elle... « Non, c'est très bien ainsi, vous ne me dérangez pas du tout. — Ah ! merci mille fois ! » Il s'assied en face d'elle, déboutonne

la pèlerine de son énorme manteau et l'enlève de dessus ses épaules.

Le train semblait heureux de quitter la gare, d'un bond il s'élança dans la nuit. La jeune fille nettoya une petite place sur la vitre avec son gant, mais elle ne pouvait rien voir, tout au plus un arbre étalé comme un éventail sombre, ou un éparpillement de lumières, le contour d'une colline solennelle, énorme. Dans le compartiment à côté, les jeunes gens se mirent à chanter : « Un, deux, trois », toujours sur le même air, sans se lasser, aussi fort que possible.

« Jamais je n'aurais osé m'endormir si j'avais été seule, se dit-elle. Je n'aurais pas pu relever mes pieds ni même enlever mon chapeau. » Le chant lui communiquait un drôle de petit tremblement au creux de l'estomac. Elle croisa ses bras sous sa cape et les serra contre elle pour l'arrêter. Elle se sentait vraiment très heureuse d'avoir le vieux monsieur là, dans son compartiment, et, s'assurant qu'il ne la regardait pas, elle en profita pour l'examiner. Très droit, la poitrine bombée, le menton rentré, les genoux serrés, il lisait un journal allemand. Voilà pourquoi il parlait un si drôle de français. Il était Allemand. Quelque chose dans l'armée, se dit-elle, un colonel ou un général — ou du moins il l'avait été, car il semblait trop vieux maintenant. Comme il avait l'air soigné pour un vieillard ! Il portait une perle fine à sa cravate noire et une bague avec une pierre rouge foncé à son petit doigt ; la pointe d'un mouchoir de soie blanche paraissait dans la poche de son veston croisé. Plaisant à regarder, somme toute. La plupart des vieux sont si horribles ! Elle ne pouvait pas les supporter, tout branlants, ayant une toux répugnante ou autre chose. L'absence de barbe, c'est cela qui faisait la différence, ces joues roses aussi, cette moustache si blanche ! Le journal allemand retomba et le vieux monsieur s'inclina avec la même charmante courtoisie : « Parlez-vous allemand, Mademoiselle ? — *Ja, ein wenig, mehr als französisch*, répondit la petite institutrice, tandis que le rose foncé qui se répandait sur ses joues rendait ses yeux presque noirs. — *Ach so !* — Le vieux monsieur salua

gracieusement. — Alors, peut-être aimeriez-vous regarder quelques-uns de ces journaux illustrés. — Il fit glisser une bande élastique le long d'un petit rouleau, puis le lui tendit. — Merci beaucoup ! » Elle aimait énormément regarder les images, mais d'abord elle retirait son chapeau et ses gants. Elle se leva donc, défit le chapeau de paille brune, le plaça avec soin dans le filet, à côté de la panière, enleva ses gants de cuir marron, les mit l'un sur l'autre, les plia en boule serrée et les déposa pour plus de sécurité dans le fond de son chapeau. Ensuite elle s'assit de nouveau, s'installa plus confortablement cette fois, les pieds croisés, les journaux sur ses genoux. Avec quelle bienveillance le vieux monsieur considérait de son coin la petite main qui tournait les grandes pages blanches ; son regard suivait les lèvres qui remuaient lorsqu'elle se prononçait à elle-même les longs mots, se posait sur les cheveux qui flamboyaient presque sous la lumière. Hélas ! combien il est tragique pour une petite institutrice d'avoir des cheveux qui vous font penser aux mandarines et aux boutons d'or, aux abricots, aux chats tricolores et au champagne ! Peut-être était-ce à cela que songeait le vieux monsieur tandis qu'il ne la quittait pas des yeux ; peut-être aussi se disait-il que même ces vilains vêtements sombres n'arrivaient pas à dissimuler sa douce beauté. Peut-être que la rougeur qui balaya les joues et les lèvres du vieillard était une rougeur de colère, à l'idée que quelqu'un de si jeune, de si délicat, eût à voyager seul, sans protection, à travers la nuit. Qui sait s'il ne murmurait pas, dans sa sentimentale manière allemande : « *Ja, es ist eine Tragödie !* Plût à Dieu que je fusse le grand-père de la jeune enfant ! »

« Merci beaucoup, ils étaient très intéressants. — Avec un gentil sourire, elle lui rendit ses journaux. — Mais vous parlez très bien allemand, dit le vieux monsieur. Vous avez déjà été en Allemagne, naturellement ? — Oh ! non, c'est la première fois. » Un court silence après lequel elle ajouta : C'est la première fois que je vais à l'étranger. — Pas possible ! j'en suis surpris, vous me donnez en quelque sorte l'impression, si j'ose dire,

d'être habituée aux voyages. — Oh ! bien... j'ai voyagé en Angleterre, pas mal, et j'ai été en Ecosse, une fois. — Vraiment ? j'ai moi-même été en Angleterre, une fois, mais je n'ai pas pu apprendre l'anglais, — il leva une main, rit, et secoua la tête, — non, c'est trop difficile pour moi... *Au-dou-you-dou. Plise vich is ze vé tou Lecestère Squère...* » Elle rit aussi : « Les étrangers disent toujours... » Ils eurent toute une petite conversation à ce sujet. « Mais vous aimerez Munich ! s'écria le vieux monsieur, Munich est une cité merveilleuse ! Des musées, des galeries de tableaux, de beaux bâtiments et des magasins, des concerts, des théâtres, des restaurants... on trouve tout cela à Munich ! J'ai parcouru toute l'Europe, bien, bien des fois dans ma vie, mais c'est toujours à Munich que je reviens. Vous vous y plairez. — Mais je ne vais pas habiter Munich, dit la petite institutrice », et elle ajouta timidement : « Je vais prendre un poste d'institutrice dans la famille d'un docteur à Augsbourg. » — Ah ! c'était donc cela ! Il connaissait Augsbourg, eh bien... Augsbourg n'était pas beau. Une vilaine ville manufacturière. Mais si l'Allemagne lui était nouvelle, il espérait que là aussi elle trouverait des choses intéressantes. « J'en suis certaine ! — Mais quel dommage de ne pas voir Munich avant de repartir ! Vous devriez prendre un peu de congé en cours de route — il sourit — et faire provision de beaux souvenirs. — J'ai peur que cela me soit impossible », répondit la petite institutrice. Elle secoua la tête, prit tout à coup l'air important et sérieux : « Puis aussi, lorsqu'on est seule... » Il comprenait parfaitement ; il s'inclina, sérieux lui aussi, et tous deux gardèrent le silence. Le train fuyait toujours, craquant et grinçant, il apportait son poitrail sombre, enflammé, aux collines et aux vallées. Il faisait chaud dans le wagon. Il lui semblait qu'elle s'appuyait contre l'obscur roulement, qui l'entraînait au loin. De menus bruits se faisaient entendre ; des pas dans le corridor, des portes qui s'ouvraient et se refermaient — un murmure de voix — un sifflotement... Puis de longues aiguilles de pluie piquèrent la vitre... Ça ne faisait rien... C'était au dehors... et elle avait son parapluie... Elle

fit la moue, soupira, ouvrit et referma ses mains une fois, puis s'endormit profondément.

— Pardon ! Pardon ! — Le glissement de la porte du compartiment la réveilla en sursaut. Que s'était-il passé ? Quelqu'un était entré et ressorti. Le vieux monsieur, assis dans son coin, se tenait plus raide que jamais, les mains dans ses poches de manteau. Un ha ! ha ! ha ! venait d'à côté. Encore à moitié endormie, la petite institutrice toucha ses cheveux pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas. « C'est honteux ! murmurait le vieux monsieur entre ses dents ; des garçons communs, vulgaires ; je crains qu'ils ne vous aient dérangée, gracieuse Fräulein, en faisant ainsi irruption. » Non, vraiment non, elle allait justement se réveiller ; elle sortit sa montre d'argent pour regarder l'heure : quatre heures et demie. Une froide lumière bleue emplissait les vitres, et cette fois, lorsqu'elle en frotta un coin, elle put apercevoir de gais morceaux de champs, un pâté de maisons blanches, pareilles à des champignons, une route qui « ressemblait à une gravure », bordée de peupliers, un fil de rivière. Que c'était donc joli ! Joli et tout différent. Même ces nuages roses dans le ciel avaient un air d' « ailleurs ». Il faisait froid, mais elle prétendit qu'il faisait plus froid encore, se frotta les mains, frissonna, et tira sur le col de son manteau, par pure joie.

Le train commença à ralentir. La machine lança un long coup de sifflet aigu. Ils arrivaient à une ville. Des habitations plus hautes, roses et jaunes, passaient en glissant, profondément endormies, derrière leurs paupières vertes, protégées par les peupliers qui tremblotaient dans l'air bleu, avec l'air d'écouter, dressés sur la pointe des pieds. Dans une des maisons, une femme ouvrait les contrevents. Elle jeta un matelas rouge et blanc au travers du châssis de la fenêtre, et regarda passer le train ; une femme pâle aux cheveux noirs avec un châle de laine blanche sur les épaules. D'autres femmes apparurent aux portes et aux fenêtres des maisons endormies. Un troupeau de moutons passa. Le

berger portait une blouse bleue et des sabots de bois pointus. Voyez ! Voyez quelles fleurs ! et près de la gare encore ! Des roses sur haute tige, comme des bouquets de demoiselle d'honneur, des géraniums blancs, des roses, en cire, comme vous n'en trouveriez pas chez nous, ailleurs que dans les serres. De plus en plus lentement. Un homme muni d'un arrosoir asperge le trottoir. « A-a-a-ah ! » quelqu'un arrive en courant, et agite les bras. Une grosse, énorme femme se dandine comme une cane entre les portes vitrées de la gare, elle tient un plateau de fraises. Oh ! que la jeune fille a soif ! Elle a une soif ! « A-a-a-ah ! » le mème individu revient toujours en courant. Le train s'arrète.

Le vieillard s'enveloppe de son manteau, il se lève, sourit à la petite institutrice et lui murmure quelque chose qu'elle ne comprend pas bien, mais elle lui rend son sourire lorsqu'il descend de wagon. Pendant son absence, elle se regarde de nouveau dans la glace, se secoue, se tapote, avec les soins pratiques, précis, particuliers à la jeune fille assez grande pour voyager seule, et qui n'a personne pour l'assurer que rien n'est de travers dans son dos. Soif et soif ! L'air a un goût d'eau, elle abaisse la fenètre et, comme un fait exprès, la grosse femme passe et lui tend le plateau. « *Nein, danke* », répond la petite institutrice en regardant les gros fruits sur leurs feuilles luisantes. « *Wie viel ?* » demande-t-elle à la marchande qui s'éloigne. « Deux marks cinquante, Fräulein. — Par exemple ! » Elle quitte la fenètre et s'assied dans le coin, très refroidie pour l'instant. Une demi-couronne ! « Hou-ou-ou-ou-ou-i-i-i ! » crie le train, qui se rassemble sur lui-même pour repartir. Elle espère qu'on ne laissera pas le vieux monsieur sur le quai. Oh ! il fait jour — tout serait beau, si seulement elle n'avait pas si soif ! Où est donc le vieux monsieur ? Oh ! le voilà ! elle creuse pour lui toutes ses fossettes, comme s'il s'agissait d'un ami de longue date, tandis qu'il ferme la portière, se retourne et retire de dessous sa pèlerine un panier de fraises. « Si Mademoiselle voulait me faire l'honneur de l'accepter... — Quoi, pour moi ? » Elle se recule et lève les mains : on dirait vraiment

qu'il se prépare à lui lancer sur les genoux un petit chat sauvage.

« Certainement, pour vous, dit le vieux monsieur ; quant à moi, voici bien vingt ans que je n'ai pas été assez brave pour manger des fraises. — Oh ! merci beaucoup. *Danke bestens*, balbutie-t-elle, *sie sind so sehr schön !* — Mangez-les et jugez, fait le vieillard heureux et bienveillant. — Vous n'en goûterez même pas une ? — Non, non, non. — D'une manière timide, charmante, elle tient sa main en suspens. Les fraises sont si grosses, si juteuses qu'elle doit y mordre à deux fois — le jus coule le long de ses doigts. — C'es ten les savourant que, pour la première fois, elle songe au vieux monsieur en grand-père. Quel grand-père parfait il ferait ! Comme dans les livres !

Le soleil paraît ; les nuages roses dans le ciel, les nuages fraise sont dévorés par le bleu. « Sont-elles bonnes ? demande le grand-père, aussi bonnes qu'elles en ont l'air ? »

Lorsqu'elle eut fini de les manger, il lui sembla qu'elle connaissait le vieux monsieur depuis des années. Elle lui parla de Frau Arnholdt, lui raconta comment elle avait obtenu cette situation. Connaissait-il l'hôtel Grünewald ! Frau Arnholdt n'arriverait pas avant le soir. Il écoutait, écoutait, jusqu'à en savoir aussi long qu'elle sur l'affaire, jusqu'à lui dire, sans la regarder, mais en lissant l'une contre l'autre les paumes de ses gants de suède marron : « Je me demande si vous me laisserez vous montrer Munich aujourd'hui. Pas grand'chose, mais peut-être une galerie de tableaux et le Jardin anglais. Cela semble si dommage que vous ayez à passer la journée à l'hôtel, et assez mal à votre aise dans un endroit inconnu. *Nicht wahr ?* Vous seriez de retour tôt dans l'après-midi, ou quand vous voudrez, naturellement, et vous feriez grand plaisir à un vieillard.

Ce n'est que longtemps après avoir dit « Oui », — car au moment où elle avait répondu il l'avait remerciée, lui avait parlé un peu de ses voyages en Turquie, de son essence de roses, — qu'elle se demanda si elle n'avait pas eu tort. Après tout, elle ne le connaissait pas. Mais

il était si vieux, il s'était montré si aimable, sans parler des fraises... Et puis elle n'aurait pas pu expliquer un refus, et c'était en quelque sorte son dernier jour, le dernier jour dont elle pourrait vraiment jouir ! « Ai-je eu tort ? » Une goutte de soleil tomba sur ses mains, et y demeura, chaude et frémissante. « Si vous le permettez, je vous accompagnerai jusqu'à l'hôtel, proposa-t-il, et je reviendrai vous prendre vers dix heures. » Il sortit son portefeuille et lui tendit une carte : *Herr Regierungsrat*... Il avait un titre ! Alors ce ne pouvait qu'être bien ! A partir de ce moment la petite institutrice se laissa aller à l'excitation de se sentir réellement à l'étranger, de regarder au dehors, de lire les annonces en langue étrangère, d'écouter les explications sur les endroits par ce charmant vieux grand-père, jusqu'à l'arrivée à Munich et au *Hauptbahnhof*.

« Porteur ! Porteur ! » Il lui trouva un porteur, se débarrassa en quelques mots de ses propres bagages, la guida à travers la foule ahurissante, hors de la gare, le long des marches propres et blanches, dans la rue blanche aussi, jusqu'à l'hôtel. Il donna des explications sur elle au gérant, comme si tout avait dû se passer ainsi, puis un instant la petite main se perdit entre les grosses mains de peau de suède marron. « Je viendrai vous prendre à dix heures », et il avait disparu.

— Par ici, Fräulein, dit un garçon qui, tout yeux et tout oreilles, s'était dissimulé derrière l'épaule du gérant, pour épier l'étrange couple. Elle le suivit le long de deux escaliers, puis au fond d'une chambre obscure. Il jeta à terre la panière et releva un store bruyant et poussiéreux. Oh ! la vilaine chambre froide ! l'énorme mobilier ! — Peut-on s'imaginer avoir à passer la journée ici ! « Est-ce que c'est la chambre que Frau Arnholdt a retenue ? » demanda la petite institutrice. Le garçon la dévisageait d'une manière curieuse, comme s'il y avait en elle quelque chose de drôle. Il pinça les lèvres, sur le point de siffler, puis changea d'avis. « *Gewiss !* » dit-il. Eh bien ! pourquoi ne partait-il pas, pourquoi la regardait-il si fixement ? « *Gehen Sie !* » dit la petite institu-

trice avec sa rigide simplicité anglaise. Les petits yeux de cassis du serveur sortirent presque hors de ses joues flasques. « *Gehen Sie sofort !* » répéta-t-elle, glaciale. A la porte, il se retourna : « Et le monsieur, dit-il, faudra-t-il faire monter le monsieur quand il viendra ? »

Au-dessus des rues blanches, de grands nuages blancs frangés d'argent — du soleil partout. De gros, gros cochers conduisent de grosses voitures ; de drôles de femmes en petits chapeaux ronds nettoient les lignes de tramway, les gens rient et se bousculent ; des arbres poussent de chaque côté, dans les rues, et presque partout où l'on regarde, il y a des fontaines immenses. Un bruit de rires part des trottoirs, du milieu des rues et des fenêtres ouvertes, et à côté d'elle, mieux brossé que jamais, un parapluie roulé dans une main et avec des gants jaunes à la place des gants marron, se tient son grand-père, qui l'a invitée à passer la journée. Elle a envie de courir, elle a envie de se suspendre à son bras, elle a envie de s'écrier, à toute minute : « Oh ! je suis terriblement heureuse ! » Il la guide à travers les rues, reste immobile pendant qu'elle regarde ; ses bons yeux rayonnent sur elle et il lui dit : « Tout ce dont vous aurez envie ! » Elle mange deux petites saucisses à onze heures, avec deux petits pains frais, et elle boit de la bière, — pas du tout alcoolisée, pas comme de la bière anglaise, lui affirme-t-il, — dans un verre qui est comme un vase à fleurs. Ensuite ils prennent une voiture, et vraiment elle a dû voir des milliers et des milliers de merveilleux tableaux classiques en un quart d'heure environ ! « J'aurai besoin d'y réfléchir quand je serai seule... » Mais il pleut lorsqu'ils sortent de la galerie de tableaux. Le grand-père déroule son parapluie et le tient au-dessus de la petite institutrice. Ils partent à pied pour déjeuner au restaurant. Elle, très près de lui, pour qu'il ait sa part de parapluie. Il remarque d'un air détaché : « Il vaudrait mieux que vous preniez mon bras, Fräulein, du reste c'est la coutume en Allemagne ». Elle obéit et marche à ses côtés, tandis qu'il lui montre du doigt les fameuses statues, si intéressé lui-même qu'il

en oublie de refermer le parapluie bien après que la pluie a cessé.

Après déjeuner ils vont au café, entendre un orchestre bohémien. Mais elle n'aime pas cela du tout. Hou ! il y a là d'horribles hommes qui ont des têtes comme des œufs, et des balafres sur leurs visages. Elle tourne sa chaise, enfonce ses joues brûlantes dans ses mains, et préfère regarder son vieil ami... Puis ils vont au Jardin anglais.

— Je me demande quelle heure il est ? demande-t-elle. Ma montre s'est arrêtée. J'ai oublié de la monter dans le train hier soir. Nous avons vu tellement de choses que je sens qu'il doit être très tard. — Tard ! — Il s'arrête en face d'elle, rit et secoue la tête, d'un geste qu'elle commence à connaître. — Mais alors vous ne vous êtes pas réellement amusée ? Tard ! et nous n'avons pas encore pris de glace ! — Oh ! mais si ! je me suis amusée ! fait-elle affligée, plus que je ne puis le dire ! C'était merveilleux, seulement Frau Arnholdt doit être à l'hôtel à six heures, et je voudrais y être à cinq heures. — Vous y serez. Après la glace je vous mettrai dans une voiture et vous arriverez confortablement. » Elle est heureuse de nouveau. La glace au chocolat fond, fond par petites sucées, très bas. Les ombres des arbres dansent sur les nappes des tables, et elle est assise, bien en sécurité, tournant le dos à la pendule ornementale qui marque sept heures moins vingt-cinq. « Vraiment, sincèrement, dit la petite institutrice avec conviction, cette journée a été la meilleure de ma vie. Je n'en ai même jamais imaginé de semblable. » En dépit de la glace, son cœur de bébé brûle d'amour pour ce grand-père de conte de fées.

Ils sortent du jardin et pénètrent dans un long passage. La journée est presque terminée. « Vous voyez ces grands bâtiments, en face, dit le vieux monsieur ; c'est là que j'habite au troisième étage, avec la vieille gouvernante qui s'occupe de moi. » La petite institutrice est très intéressée. « Juste avant de vous trouver une voiture, voulez-vous que je vous montre mon petit *home* et me permettre de vous offrir une bouteille de

cette essence de roses dont je vous ai parlé dans le train, en souvenir ? Elle répond qu'elle aimerait bien : « Je n'ai jamais vu de garçonnière de ma vie », ajoute-t-elle en riant.

Le vestibule est tout noir. « Ah ! je pense que ma vieille femme est sortie pour m'acheter un poulet. Un instant. » Il ouvre une porte et s'efface pour laisser entrer la jeune fille, un peu intimidée mais curieuse, dans une pièce inconnue. Elle ne sait trop que dire. La pièce n'est pas jolie, — en un sens elle est même très laide, mais c'est soigné et, suppose-t-elle, confortable pour un homme si âgé. « Eh bien ! qu'en pensez-vous ? — Il s'agenouille et prend dans un buffet un plateau rond, deux verres roses et une haute bouteille rose. — Plus deux petites chambres et une cuisine, fait-il gaîment, c'est assez, hein ? — Oh ! bien assez. — Et si jamais vous êtes à Munich, et avez envie d'y passer un jour ou deux, il y aura toujours un petit nid, une aile de poulet, une salade, et un vieil homme ravi d'être votre hôte une fois de plus, et beaucoup d'autres, chère petite Fräulein. » Il enlève le bouchon de la bouteille et verse du vin dans les deux verres. Sa main tremble et le vin se répand sur le plateau. Il fait très tranquille dans la pièce. Elle dit : « Je crois que je devrais m'en aller à présent. — Mais vous prendrez un petit verre de vin avec moi ? Juste un, avant de partir, dit le vieil homme. — Non, vraiment, non, je ne bois jamais de vin, j'ai... j'ai promis de ne jamais toucher au vin ni à rien de semblable. » Il a beau l'implorer, elle a beau se sentir d'autant plus impolie que lui prend tellement la chose à cœur, elle reste ferme : « Non merci, vraiment ! — Alors veuillez vous asseoir cinq minutes sur ce sofa, et me permettre de boire à votre santé. » La petite institutrice se met sur le bord du canapé de velours rouge. Il s'installe à côté d'elle, et vide le verre d'un trait en son honneur. Puis il se retourne : « Avez-vous vraiment été heureuse aujourd'hui ? » lui demande-t-il, si près d'elle, qu'elle sent le genou du vieillard frétiller contre le sien. Elle n'a pas eu le temps de répondre, qu'il s'empare de ses mains : « N'allez-vous pas me donner un

tout petit baiser avant de partir ? » implore-t-il, l'attirant plus près encore de lui.

C'est un rêve ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est plus le même vieux monsieur ! Ah ! c'est horrible ! La petite institutrice le regarde, terrifiée. « Non, non, non ! » bégaye-t-elle, en luttant pour s'échapper de ses mains. « Un petit baiser, un baiser, qu'est-ce que c'est ? Juste un baiser, chère petite Fräulein. » Il avance la tête, un large sourire s'épanouit sur ses lèvres, et comme les petits yeux bleus luisent derrière les lunettes ! « Jamais ! — Jamais ? Comment pouvez-vous ? » Elle bondit, s'élance, mais il est trop prompt et il la maintient contre le mur, presse contre elle son vieux corps rude et son genou frétillant. Elle a beau secouer la tête de côté et d'autre, affolée, il l'embrasse sur la bouche. Sur la bouche ! où pas un être qui ne fût de parenté ne l'a jamais embrassée jusqu'ici...

Elle court le long de la rue jusqu'à ce qu'elle trouve une large artère, avec des lignes de tramway et un policeman, qui se tient au milieu, comme une poupée mécanique. « Je veux prendre un tram pour le *Hauptbahnhof*, sanglote la petite institutrice. — « Fräulein ? » Elle tord ses mains vers lui. « Le *Hautpbahnhof ?* Là, vous en avez un maintenant ! » et, tandis que, très étonné, il la dévisage, la jeune fille, son chapeau de travers, pleurant sans mouchoir, saute dans le tram, sans voir les sourcils du conducteur, sans entendre la *hochgebildete Dame* qui parle d'elle avec son amie scandalisée. La petite institutrice se balance, pleure tout haut, et se lamente : « Ah ! Ah ! » elle presse ses mains contre sa bouche. Une grosse vieille, trop sotte pour être malveillante, crie d'une voix suraiguë : « Elle revient de chez le dentiste. *Na, sagen Sie mal*, quel mal de dents ! On n'en a pas laissé une seule dans la bouche de cette enfant. » Et le tram oscille, et s'entre-choque à travers un monde peuplé de vieux messieurs aux genoux frétillants.

Lorsque la petite institutrice atteignit le hall de l'hôtel Grünewald, elle trouva le même garçon, qui l'avait accompagnée à sa chambre ce matin-là, astiquant un

plateau de verres auprès d'une table. La vue de la petite institutrice sembla l'emplir d'un contentement immense, inexplicable. Il était préparé à sa question, la réponse vint à point et suave. « Oui, Fräulein, la dame est venue. Je lui ai dit que vous étiez arrivée, pour repartir aussitôt avec un monsieur. Elle m'a demandé quand vous reviendriez, mais, naturellement, je n'ai pas pu lui répondre : alors elle s'est adressée au gérant. » Le garçon prit un verre sur la table, le leva au jour, l'examina en fermant un œil, et le frotta avec le coin de son tablier. «... ? — *Pardon, Fräulein ! Ach, ne, Fräulein.* Le gérant ne pouvait rien lui dire de plus... rien . » Le serveur branla la tête et sourit au verre brillant. « Où est la dame à présent ? » demanda la petite institutrice secouée par un frisson si violent, qu'elle dut presser son mouchoir contre sa bouche. « Comment voulez-vous que je sache ? » s'écria le garçon. Il s'élança vers un nouvel arrivant ; en passant devant elle, il sentit son cœur lui battre si fort contre les côtes qu'il faillit en glousser tout haut. « C'est ça, c'est ça ! Ça lui apprendra ! » songeait-il. Et, en enlevant sur ses épaules la malle du nouveau venu — houp ! — comme s'il était un géant et la malle une plume, il remâchait les paroles de la petite institutrice : *Gehen Sie, gehen Sie sofort !* « Nous verrons bien », se dit-il triomphant.

RÉVÉLATIONS

,

RÉVÉLATIONS

Depuis huit heures le matin, jusqu'à onze heures et demie environ, Monica Tyrell souffrait de ses nerfs. Elle en souffrait de manière si terrible que ces heures-là étaient véritablement une agonie. Ce n'était pas comme si elle avait pu se maîtriser. « Peut-être, si j'avais dix ans de moins... » disait-elle. Car depuis qu'elle en avait trente-trois elle prenait cette drôle de petite manière de parler de son âge en toute occasion, de regarder ses amis avec des yeux graves et enfantins, en disant : « Oui, je me souviens comment, il y a vingt ans... » ou d'attirer l'attention de Ralph sur les jeunes filles — les vraies — assises près d'eux au restaurant, avec leur cou et leurs bras jeunes, exquis, et leurs gestes rapides et hésitants à la fois : « Peut-être, si j'avais dix ans de moins... »

— Pourquoi n'obtenez-vous pas de Marie qu'elle reste derrière votre porte, pour en défendre l'entrée, jusqu'à ce que vous sonniez ?

— Oh ! si c'était aussi simple que ça ! — Elle avait jeté ses petits gants sur la table et pressé ses doigts contre ses paupières, d'un geste si connu de lui ! — Mais d'abord j'aurais conscience de tenir Marie assise là, agitant son doigt pour renvoyer Rudd ou Mrs Moon, Marie, à mi-chemin entre une infirmière et une garde d'aliénées ! Puis, il y a le courrier ; on ne peut pas oublier ce fait que le facteur est là, et alors, qui donc pourrait attendre jusqu'à onze heures pour voir ses lettres ?

— Mes lettres, chérie ? s'était-il écrié, les yeux brillants, et il l'avait serrée un peu contre lui.

— Peut-être, répondait-elle, d'une voix traînante et douce ; en souriant aussi, elle lui avait passé la main dans ses cheveux roussâtres, tout en songeant : « Bon Dieu ! quelle chose stupide à dire ! »

Mais ce matin, elle est réveillée par un grand coup à la porte d'entrée : Bang ! L'appartement tremble. Qu'est-ce qu'il y a ? D'un geste brusque, elle se redresse dans son lit, froisse l'édredon. Le cœur lui bat. Qu'est-ce que cela peut bien être ? Elle entend des voix dans le couloir. Marie frappe, et, lorsque la porte s'ouvre, le store et les rideaux s'arrachent brusquement, volent en l'air, se raidissent, battent des ailes, avec des mouvements saccadés. Le gland du store tape, tape contre la fenêtre. « Eh eh ! voilà ! — s'écrie Marie, qui dépose le plateau et se précipite, — c'est le vent, Madame, c'est un vent insupportable. »

Le store roule en haut, la croisée s'ouvre avec une secousse ; une lumière d'un gris blanchâtre se répand dans la chambre. Monica a le temps, avant de se cacher les yeux avec sa manche, d'entrevoir un immense ciel pâle et un nuage qui se traîne en travers, semblable à une chemise déchirée.

— Marie ! les rideaux ! Vite les rideaux ! — Monica retombe dans son lit et puis : Ring-ting-a-ping-ping, ring-ting-a-ping-ping. C'est le téléphone. La souffrance a atteint sa limite, Monica devient très calme : « Allez voir, Marie. »

— C'est Monsieur, pour savoir si Madame déjeunera avec lui chez Princes à une heure trente, aujourd'hui. Oui, c'est Monsieur lui-même. Oui, il a prié qu'on fasse immédiatement la commission à Madame. — Au lieu de répondre, Monica pose sa tasse et demande l'heure à Marie, d'une petite voix perplexe. « Il est neuf heures et demie. » Elle demeure immobile, et ferme à moitié les yeux : « Dites à Monsieur que je ne pourrai pas y aller », fait-elle doucement. Mais lorsque la porte se referme, la colère — la colère l'étreint si fort, avec tant de violence, qu'elle l'étrangle presque. Comment ose-t-il ? Comment Ralph a-t-il osé une chose pareille quand il sait l'agonie que lui causent ses nerfs le matin ! Ne lui a-t-elle pas

expliqué, même décrit — il est vrai légèrement, car ce n'est qu'à mots couverts que l'on peut dire cela — en tout cas donné à comprendre que c'était la chose impardonnable à faire ?

Et puis, venir choisir cette terrible matinée de vent ! Pensait-il qu'il ne s'agissait que d'une légère manie, d'une de ces petites bizarreries féminines dont on rit et qu'on écarte ? Mais ce n'est qu'hier au soir qu'elle lui a dit : « Ah ! mais il faut que vous me preniez au sérieux, moi aussi », et qu'il a répondu : « Ma chérie, vous ne me croirez pas, mais je vous connais infiniment mieux que vous ne vous connaissez vous-même ; je m'incline devant chacune de vos pensées, de vos sensations délicates, je les vénère. Oui, riez ! j'aime la façon dont vos lèvres se retroussent, — et il s'était penché sur la table. — On peut bien voir que j'aime tout de vous, cela m'est égal, je voudrais même me trouver avec vous au sommet d'une montagne pour servir de cible aux projecteurs du monde entier. »

« Dieu du ciel ! — Monica se prend presque la tête à deux mains. — Est-il possible qu'il ait vraiment dit cela ? Que les hommes sont incroyables ! » Et elle l'avait aimé — comment a-t-elle pu aimer un homme qui parle ainsi ? A quoi a-t-elle songé depuis ce grand dîner, il y a des mois déjà, quand il l'avait raccompagnée chez elle, et lui avait demandé la permission de revenir « voir ce lent sourire d'Arabe ! » Oh ! quelle bêtise ! — quelle absolue bêtise ! — et cependant elle se souvient de l'étrange et profond frémissement ressenti alors, si différent de tout ce qu'elle avait éprouvé jusque-là.

« Charbon ! Charbon ! Charbon ! Vieilles ferrailles ! Vieilles ferrailles ! » crie-t-on en bas. Tout est bien fini. La comprendre ? Il n'a rien compris. Cet appel par une matinée de vent a une immense signification. Elle aurait pu en rire ! « Vous m'avez sonnée, alors que la personne qui m'aurait comprise n'aurait certainement pas pu le faire ! » C'est la fin. Et quand Marie reprend : « Monsieur a répondu qu'il serait dans le vestibule du restaurant, au cas où Madame changerait d'avis », Monica dit : « Non, pas de verveines, Marie, des œillets ; deux poignées. »

Une matinée farouche et blanche, un vent qui déchire et qui berce. Monica s'assied devant son miroir. Elle est pâle. La bonne peigne en arrière ses cheveux noirs — les ramène complètement — et le visage ressemble à un masque aux paupières pointues, aux lèvres rouge foncé. En se regardant fixement dans la pénombre de la glace bleuâtre, elle sent tout à coup — oh ! la plus étrange, la plus formidable excitation qui l'envahit lentement, lentement, jusqu'à lui donner envie de lancer les bras en l'air, de rire, de tout éparpiller autour d'elle, de scandaliser Marie, de s'écrier : « Je suis libre, je suis libre, je suis libre comme l'air ! » Et maintenant ce monde qui vibre, tremble, s'agite, tourbillonne est le sien. C'est son royaume ! Non ! Non, elle n'appartient à personne qu'à la Vie !

— Cela suffit, Marie, balbutie-t-elle. Mon chapeau, mon manteau, mon sac, et maintenant allez me chercher un taxi.

Où irait-elle ? Oh ! n'importe où. Elle ne peut plus supporter cette plate et silencieuse Marie, cet intérieur fantomatique, tranquille et féminin. Il faut qu'elle sorte, qu'on la conduise à toute allure — n'importe où, n'importe où.

— Le taxi est là, Madame. — Lorsqu'elle pèse, pour l'ouvrir, sur la lourde porte cochère, le vent sauvage empoigne Monica pour l'entraîner à travers le trottoir : « Quelle adresse ? » Elle monte dans le taxi, fait un sourire radieux au chauffeur grognon et gelé et lui demande de la mener chez le coiffeur. Qu'est-ce que Monica serait devenue sans son coiffeur ? Chaque fois qu'elle ne sait où aller, ni qu'entreprendre, elle s'y fait conduire. On pourra toujours lui onduler les cheveux, et pendant ce temps elle réfléchira à ses projets. Le chauffeur grognon et gelé va à une allure vertigineuse, et elle se laisse cahoter de côté et d'autre ; elle voudrait aller plus vite encore. Oh ! si elle pouvait être délivrée de Princes à une heure trente, ne plus être appelée le petit chat dans la corbeille de duvet, l'Arabe, l'enfant grave et ravie, ou bien la créature sauvage... « Jamais plus ! » s'écrie-t-elle en crispant son petit poing. Mais le taxi vient

de s'arrêter, et le chauffeur lui ouvre la portière.

Il faisait chaud et tout miroitait à l'intérieur de la parfumerie. Cela sentait le savon, le papier brûlé, et la brillantine à la giroflée. Madame se tenait derrière le comptoir, ronde, grasse, blanche ; sa tête comme une houppe à poudre qui roulerait sur un coussin de satin noir. Monica a toujours eu l'impression d'être aimée dans ce magasin, et comprise — son vrai moi — mieux que par beaucoup de ses amies. Elle s'y sentait vraiment elle-même, et avait souvent causé avec Madame — d'une étrange manière. — Puis il y avait George qui prenait soin de ses cheveux. Le jeune George, brun et élancé. Elle l'aimait bien, vraiment.

Mais aujourd'hui, comme c'est curieux ! Madame lui a à peine dit bonjour. Sa figure semble plus blanche que jamais, mais il y a des cercles rouges autour de ses yeux de perle bleue, et même les bagues sur ses gros doigts boudinés ne brillent pas et restent froides, mortes, comme des morceaux de verre. Lorsqu'elle appelle George par le tuyau acoustique, il y a une note inconnue dans le son de voix de Madame. Mais Monica ne veut pas y croire, elle s'y refuse. Ce n'est que dans son imagination. Avec avidité, elle renifle l'air chaud, parfumé, et passe derrière le rideau de velours, dans le petit *bor.*

Son chapeau et son manteau sont retirés et pendent à la patère, mais George ne vient pas. C'est la première fois qu'il n'est pas là pour lui avancer sa chaise, lui prendre le chapeau des mains et suspendre son sac, après l'avoir fait balancer entre ses doigts, comme si c'était un objet qu'il n'avait jamais vu — un objet enchanté. Et que le magasin est tranquille ! On n'entend même pas Madame ! On n'entend que le vent qui souffle, qui secoue la vieille maison, le vent ulule, et, dans leurs portraits, les dames du temps de la Pompadour baissent les yeux et sourient, rusées et sournoises. Monica regrette d'être venue. Oh ! quelle erreur d'être venue ! Fatale, fatale. Où donc est George ? S'il n'apparaît pas à la minute suivante, elle s'en ira. Elle enlève le kimono blanc. Elle ne veut plus se regarder. Ses doigts tremblent en ouvrant le grand pot de crème sur l'étagère de verre. Elle sent

quelque chose lui tirailler le cœur, comme si son bonheur — son merveilleux bonheur — tentait de lui échapper.

« Je m'en vais, je ne resterai pas. » Elle attrape son chapeau. Mais à ce même moment, elle entend un bruit de pas, regarde dans la glace et y voit George qui salue dans l'encadrement de la porte. Mais quel bizarre sourire ! Ce doit être la faute du miroir ! Elle se retourne vivement. Les lèvres du jeune homme se retroussent en une sorte de rictus, et bien sûr qu'il n'est pas rasé — sa figure a un ton verdâtre.

— Très fâché de vous avoir fait attendre, mâchonne-t-il, se glissant, se coulant en avant.

Oh ! non, elle n'allait pas rester. « Je crains... » commença-t-elle... Mais il avait allumé le gaz, posé les fers à friser en travers et lui tendait le kimono.

— Il fait un vent ! dit-il — Monica se soumit. Elle sentit les doigts frais et jeunes qui lui épinglaient la camisole sous le menton. « Oui, il y a du vent », répondit-elle, s'enfonçant de nouveau dans le fauteuil. Et le silence tomba. George, de son geste expert, retirait les épingles. Les cheveux s'écroulèrent, mais il ne les saisit pas, comme généralement, avec cet air de les soupeser, d'admirer leur finesse et leur poids. Il ne fit pas de remarque sur leur état merveilleux. Il les laissa tomber et, prenant une brosse dans un tiroir, il toussa faiblement, se racla la gorge et dit d'une voix sans timbre : « Oui, il est assez fort, on dirait ».

Elle n'avait rien à répondre. La brosse tomba sur ses cheveux. Oh ! si triste, si triste ! Elle tombait vive et légère comme des feuilles, et puis elle tombait lourde, avec ce même tiraillement que Monica se sentait au cœur. « Cela suffit ! » s'écria-t-elle, se secouant pour se dégager.

— Ai-je été trop brusque ? — demanda George. Il se courba sur les fers. — Je regrette. — L'odeur de papier brûlé se répandit, l'odeur qu'elle aimait... Les yeux fixés devant lui, George faisait tournoyer sur eux-mêmes les fers chauds. — Je ne serais pas surpris s'il pleuvait. — Il soulevait une mèche de cheveux lorsque,

incapable de supporter cela plus longtemps, elle l'arrêta. Elle le regardait, et se voyait le regardant, semblable à une nonne, enveloppée dans le kimono blanc. « Qu'est-ce qui s'est passé ici ? Il est arrivé quelque chose ! » George répondit, haussant à demi les épaules, avec une petite grimace : « Oh ! non, Madame, un simple petit incident », et il reprit la mèche de cheveux. Mais elle ne s'y trompait pas, c'était bien cela, il s'était passé une chose terrible ! Le silence — le silence semblait vraiment s'amonceler comme des flocons de neige. Elle frissonna. Il faisait froid dans le petit *box*. Tout froid et miroitant. Les robinets de nickel, les tuyaux, les jets avaient un air presque hostile. Le vent secouait l'embrasure de la fenêtre, un morceau de métal cognait, et le jeune homme continuait à changer ses fers, penché sur elle. « Combien la vie est terrifiante ! songeait Monica, affreuse ! C'est la solitude qui est épouvantable. Nous tourbillonnons comme des feuilles et personne ne sait, personne ne se demande où nous tombons, ni quelle sombre rivière nous entraîne. » La sensation de tiraillement semblait à Monica remonter à sa gorge qui lui faisait si mal, si mal ! Elle avait envie de pleurer. « Cela suffit, murmura-t-elle, donnez-moi les épingles. » Tandis qu'il se tenait à ses côtés, si soumis, si muet, elle faillit laisser tomber ses bras et se mettre à sangloter. Elle n'en pouvait supporter davantage. Semblable à un homme de bois, le joyeux jeune George continuait à se glisser, à se courber. Il lui tendit son chapeau, son voile, prit le billet, lui rapporta la monnaie, qu'elle enfonça dans son sac. Où irait-elle à présent ?

George s'empara d'une brosse : « Il y a un peu de poudre sur votre manteau », murmura-t-il, en l'enlevant. Puis, tout à coup, il se redressa, et fit un drôle de geste avec la brosse : « La vérité, Madame, puisque vous êtes une vieille cliente, ma petite fille est morte ce matin. Un premier enfant... » — puis la figure pâle du jeune homme se fripa comme du papier, il tourna le dos, et se mit à brosser le kimono de coton. « Oh ! Oh ! » Monica commençait à pleurer. Elle sortit en courant de la parfumerie et monta dans le taxi. Le chauffeur, l'air furieux,

bondit de son siège et referma brusquement la portière.
« Quelle adresse ? »

— Princes, sanglota-t-elle. — Et tout le long du chemin elle ne vit rien qu'une minuscule poupée de cire avec une mèche de cheveux dorés, étendue si humble, ses petites mains et ses pieds croisés. Juste avant d'arriver, Monica aperçut un magasin de fleurs blanches. Oh ! quelle idée admirable... Des muguets, des pensées blanches, des violettes doubles, blanches aussi, et du ruban de velours blanc... De la part d'une amie inconnue. De quelqu'un qui comprend... Pour une petite fille... Monica frappa à la vitre. Mais le chauffeur n'entendit pas ; et puis, de toute façon, ils étaient déjà chez Princes.

L'ÉVASION

L'ÉVASION

C'était sa faute à lui, uniquement et entièrement sa faute, s'ils venaient de manquer leur train. Eh bien ! quoi ? Si ces gens idiots de l'hôtel avaient refusé de présenter la note, n'était-ce pas tout simplement parce qu'il n'avait pas su faire comprendre au serveur, pendant le déjeuner, qu'il la leur fallait à deux heures ? Un autre homme se serait assis là, n'aurait pas voulu bouger avant de l'avoir en main. Mais non ! Son exquise confiance en la nature humaine lui avait permis de se lever, de croire qu'un de ces abrutis la monterait dans leur chambre... Puis, lorsque la voiture était enfin arrivée, tandis qu'ils attendaient encore (oh ! ciel !) la monnaie, pourquoi n'avait-il pas veillé à l'installation des bagages? Ils auraient au moins pu partir aussitôt l'argent touché. S'était-il attendu à la voir sortir, se tenir sous l'auvent, à la pleine chaleur. pour faire des démonstrations avec son ombrelle ? Image très divertissante de la vie domestique anglaise ! Même quand on avait dit au cocher combien il devait se presser, celui-ci s'était contenté de sourire — sans y prêter la moindre attention. Oh ! gémit-elle, à la place du cocher, elle n'aurait pas pu s'empêcher elle-même de sourire, tant la manière, avec laquelle on le priait de se hâter était absurde, ridicule ; elle s'appuya en arrière, pour imiter la voix de son mari : « Allez vite, vite ! » — et il avait demandé pardon au cocher de le déranger...

Et puis la gare — inoubliable — avec la vue du petit train prétentieux qui s'en allait cahin-caha, et de ces

hideux enfants aux fenêtres, faisant des signaux. « Oh ! pourquoi est-ce qu'on m'oblige à supporter ces choses, pourquoi y suis-je exposée ?... » La réverbération, les mouches, tandis qu'ils attendaient et que son mari et le chef de gare réunissaient leurs deux têtes au-dessus de l'indicateur, pour tâcher de trouver cet autre train, que, naturellement, ils manqueraient encore ! Les gens qui se rassemblaient autour d'eux, et la femme qui soulevait son bébé avec cette horrible, horrible tête... « Oh ! sentir les choses comme je les sens, éprouver ce que j'éprouve, et que rien ne me soit épargné jamais, ne jamais savoir un seul instant, ce que c'est que de... de... »

Sa voix n'était plus la même. Elle tremblait à présent, elle pleurait. Elle fouilla dans son sac, releva sa voilette et se tamponna les yeux avec des gestes de pitié, comme s'il s'agissait d'une autre à qui elle dirait : « Je sais, ma chérie. »

Sur ses genoux, le réticule aux mâchoires ouvertes, brillantes et argentées, laissait voir sa houppe à poudre, le bâton de rouge, un paquet de lettres, un flacon de minuscules pilules noires, comme des graines, une cigarette cassée, un miroir, des tablettes d'ivoire blanches, couvertes de listes lourdement raturées. Il songea : « En Egypte on l'enterrerait avec ces choses. »

Ils avaient dépassé les dernières maisons, ces petites maisons éparpillées dont les massifs sont jonchés de débris de pots cassés, et les seuils encombrés de poules aux cous nus, qui grattent autour des marches. A présent, ils montaient une longue route à pente raide qui contournait la colline et redescendait vers la prochaine baie. Les chevaux butèrent, tirant fort. Toutes les deux minutes, le conducteur les caressait du fouet. Son dos râblé était solide comme du bois ; il avait des furoncles sur son cou roussâtre et il portait un chapeau de paille neuf tout reluisant...

Un vent léger soufflait ; juste assez de vent pour satiner les feuilles nouvelles des arbres fruitiers, caresser l'herbe fine, argenter les olives fumeuses, juste assez pour soulever en avant de la voiture une petite trombe de poussière tournoyante et pirouettante, qui se dépo-

sait sur leurs vêtements en cendre fine. Lorsque la jeune femme sortit sa houppe, la poudre vola sur eux deux.

— Oh ! la poussière, soupira-t-elle, la dégoûtante et révoltante poussière ! — Elle abaissa sa voilette et s'appuya en arrière, anéantie.

— Pourquoi n'ouvres-tu pas ton ombrelle ? suggéra-t-il.

L'ombrelle était sur le siège du devant, il se pencha pour la lui tendre. Alors, brusquement, elle se redressa et éclata de nouveau.

— Je te prie de laisser mon ombrelle tranquille ! Je ne la veux pas ! Il faut être complètement insensible pour ne pas comprendre que je suis bien, bien trop épuisée pour tenir une ombrelle ; surtout avec un vent pareil qui tire dessus... Pose-la tout de suite. — Elle étincelait de colère, lui arracha l'en-cas et le jeta par derrière, dans la capote plissée, puis s'affaissa, haletante.

Une autre courbe de la route, et ils virent une troupe d'enfants qui descendaient la colline en criant et riant, des petites filles aux cheveux pâlis par le soleil, des gamins en casquettes de soldat fanées. Ils avaient tous des fleurs dans leurs mains — n'importe quelles fleurs — saisies par la tête, et ils les offraient, courant à côté de la voiture. Du lilas, du lilas flétri, des boules de neige verdâtres, un arum, une poignée de jacinthes. Ils fourraient leurs fleurs et leurs têtes de lutins dans la voiture ; l'un d'eux lança même un bouquet de soucis sur les genoux de la dame. Pauvre petit gosse ! Le mari mit la main à la poche, devant elle. « Au nom du ciel, ne leur donne rien ! Oh ! que c'est bien de toi ! horribles petits singes ! A présent ils vont nous suivre tout le long du chemin, ne les encourage pas ! Tu voudrais encourager des mendiants, mais... — jetant le bouquet hors de la voiture, elle s'écria : — Je te prie de le faire quand je n'y suis pas. »

Il vit le choc de surprise sur le visage des enfants ; ils cessèrent de courir, traînèrent en arrière, puis ils hurlèrent quelque chose et continuèrent à crier jusqu'à ce que la voiture eût dépassé le prochain tournant.

— Oh ! combien en aurons-nous encore avant d'avoir

atteint le sommet ! Les chevaux n'ont pas trotté une fois. Est-il indispensable qu'ils fassent toute la route au pas ?

— Nous arriverons là-haut dans une minute ou deux. — Il sortait son porte-cigarettes. Alors, elle se retourna vers lui, leva ses mains jointes, les pressa sur sa poitrine ; derrière la voilette, ses yeux sombres semblaient immenses, ils imploraient ; ses narines frémissaient, elle se mordillait la lèvre et sa tête tremblait, secouée de petits spasmes nerveux. Mais lorsqu'elle parla, ce fut d'une voix faible et très, très calme :

— Je veux te demander quelque chose. Je veux te supplier. Je te l'ai dit des centaines de fois déjà, mais tu as oublié. Cela semble une si petite chose, mais si tu savais ce que cela signifie pour moi... — Elle pressa ses mains l'une contre l'autre. — Mais, tu ne peux pas savoir. Aucun être humain ne pourrait savoir et se montrer si cruel !... — Lentement, délibérément, elle le dévisagea avec ses énormes yeux noirs. — Je te prie, je t'adjure, pour la dernière fois, de ne pas fumer lorsque nous sortons ensemble en voiture. Si tu pouvais te figurer l'angoisse que j'endure lorsque cette fumée vient flotter sur moi...

— Très bien, répondit-il, je ne fumerai pas. J'avais oublié, — et il rentra son étui.

— Oh ! non. — Elle se mit presque à rire, et passa le revers de sa main sur ses yeux. — Non, tu n'aurais pas pu oublier. Pas cela !

Le vent s'éleva, souffla plus fort. Ils avaient atteint le sommet de la colline. « Hoï-yip-yip-yip ! » s'écria le cocher.

Ils s'élancèrent sur une route qui descendait au fond d'une petite vallée, pour y longer la rive, puis remontait et serpentait en corniche de l'autre côté. Les maisons apparaissaient de nouveau, leurs contrevents bleus fermés contre la chaleur, et des tapis de géraniums jetés par-dessus leurs murs roses. La ligne de la côte était sombre sur le bord de la mer, une frange de soie blanche bougeait à peine. La voiture dégringolait à fond de train, cahotait, oscillait. « Yi-ip ! » criait le cocher. La

jeune femme se cramponnait aux côtés de la voiture, les yeux fermés, et son mari savait qu'elle pensait que c'était là un fait exprès ; ce balancement, ces à-coups, tout cela provenait — et il en était responsable d'une manière ou d'une autre — de ce qu'elle avait demandé si on ne pouvait pas aller un peu plus vite. Mais comme sous une terrible embardée, la voiture faillit se retourner, il vit ses yeux qui lui lançaient des éclairs, tandis que, positivement, elle sifflait : « Je pense que tu jouis de cela ! »

Ils continuèrent. Ils atteignirent le fond de la vallée. Elle se dressa soudain : « Cocher ! Cocher ! Arrêtez-vous ! » et, regardant en arrière, elle se mit à fouiller la capote froissée. « Je le savais ! s'écria-t-elle, je le savais. Je l'ai entendue tomber, et toi aussi, à ce dernier choc.

— Quoi ? Où ?

— Mon ombrelle. Elle a disparu. L'ombrelle qui avait appartenu à ma mère. L'ombrelle à laquelle je tiens plus qu'à... plus qu'à... » Elle était tout simplement hors d'elle. Le cocher se retourna, sa large face joyeuse tout épanouie.

— Moi aussi, j'ai entendu quelque chose, dit-il avec une joviale simplicité. Mais comme Monsieur et Madame n'ont rien dit, j'ai pensé...

— Là, tu vois. Donc, tu as dû l'entendre, toi aussi. C'est ce qui m'explique cet extraordinaire sourire sur ta figure...

— Mais enfin, dit-il, l'ombrelle n'a pas pu disparaître. Si elle est tombée par terre, elle y est encore. Reste où tu es, je vais aller la chercher.

Mais elle voyait bien où il voulait en venir. Oh ! comme elle le voyait ! « Non, merci ! » Et elle abaissa sur lui ses yeux de rancune, ses yeux ironiques, sans s'occuper du cocher. « J'irai moi-même, je retournerai à pied, je la trouverai et je veux être certaine que tu ne me suivras pas, parce que, — ajouta-t-elle d'une voix calme, douce, sachant que le conducteur ne pouvait pas comprendre — si je ne m'éloigne pas de toi un instant, je deviendrai folle. »

Elle descendit de voiture : « Mon sac ! »

Il le lui tendit.

— Madame préfère... dit-il au cocher.

Mais celui-ci avait déjà sauté de son siège ; assis sur le parapet, il lisait un petit journal. Les chevaux laissaient pendre leurs têtes. Tout était paisible.

L'homme dans la voiture s'allongea et croisa les bras. Il sentait le soleil taper sur ses genoux. Sa tête s'abaissait. « Hich, hich », disait la mer. La brise soupira dans la vallée, puis se tut. Il restait là, prostré, un homme vidé, desséché, flétri, comme réduit en cendres, et la mer disait : « Hich, hich ».

C'est alors qu'il vit l'arbre, qu'il eut conscience de sa présence, juste à l'intérieur d'une grille du jardin. C'était un arbre immense, au tronc d'argent, épais et rond, surmonté d'un grand dôme de feuilles cuivrées qui renvoyait la lumière et demeurait sombre. Il y avait quelque chose au delà de l'arbre — une blancheur, une douceur, une masse opaque, à demi voilée — avec des piliers délicats. En regardant l'arbre, l'homme sentit s'éteindre sa respiration, il devenait partie du silence. L'arbre semblait grandir, s'épandre dans la chaleur vibrante jusqu'à masquer le ciel avec ses larges feuilles sculptées, et cependant, il demeurait immobile. Puis, de ses profondeurs, ou de plus loin, le son d'une voix surgit. Une femme chantait. Sa voix chaude, sans trouble, portée par l'air, faisait, elle aussi, comme l'homme étendu, partie du silence. Soudain, tandis que la voix s'élevait douce, rêveuse, calme, il comprit qu'elle voguerait vers lui du fond des feuilles cachées, et sa paix fut brisée. Que lui arrivait-il ? Quelque chose s'agitait dans sa poitrine. Quelque chose de sombre, d'insupportable et de terrible se poussait dans sa poitrine, semblable à une grande algue qui nageait et se balançait... C'était chaud, étouffant. Il tâcha de lutter, de l'extirper, mais à ce même moment, c'était fini. Il s'enfonça au plus profond de ce silence, les regards fixés sur l'arbre, attendant la voix qui flottait et retombait, jusqu'à ce qu'il se sentît lui-même comme enveloppé.

. . . . . .

Dans le couloir branlant du train. Il fait nuit. Le

train s'élance et rugit à travers l'obscurité. Il se tient des deux mains à la barre de cuivre. On ouvre la porte de leur compartiment.

— Ne vous dérangez pas, Monsieur. Il viendra s'asseoir quand il en aura envie. Il aime... il aime... c'est son habitude... Oui, Madame, je suis un peu souffrante... mes nerfs. Oh ! mais mon mari n'est jamais plus heureux que lorsqu'il voyage. Il aime... en voir de dures... Mon mari... Mon mari...

Les voix murmurent, murmurent sans arrêt. Mais lui, son bonheur céleste est tel, qu'il voudrait vivre à jamais.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE v
PRÉLUDE 1
JE NE PARLE PAS FRANÇAIS 55
FÉLICITÉ 91
LE VENT SOUFFLE 109
PSYCHOLOGIE 117
TABLEAUX 129
L'HOMME SANS TEMPÉRAMENT 143
LA JOURNÉE DE M. REGINALD PEACOCK 161
SUN ET MOON 175
FEUILLE D'ALBUM 185
UN PICKLE A L'ANETH 195
LA PETITE INSTITUTRICE 207
RÉVÉLATIONS 227
L'ÉVASION 237

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. Bussière. — 29-6-1932.

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN ET BOUTELLEAU, ÉDITEURS

NOUVEAUTÉS

KATHERINE MANSFIELD

Lettres (20e édition)

La Garden Party (13e édition)

Journal (16e édition)

JACQUES DELAMAIN

Les Jours et les Nuits des Oiseaux

VICKI BAUM

Lac-aux-Dames

KEYSERLING

Méditations Sud-Américaines

STEFAN ZWEIG

LA GUÉRISON PAR L'ESPRIT

I. Freud

II. La Fantastique Existence de Mary Baker-Eddy

D. H. LAWRENCE

Fantaisie de l'Inconscient

7, Rue du Vieux-Colombier — Paris-VI°